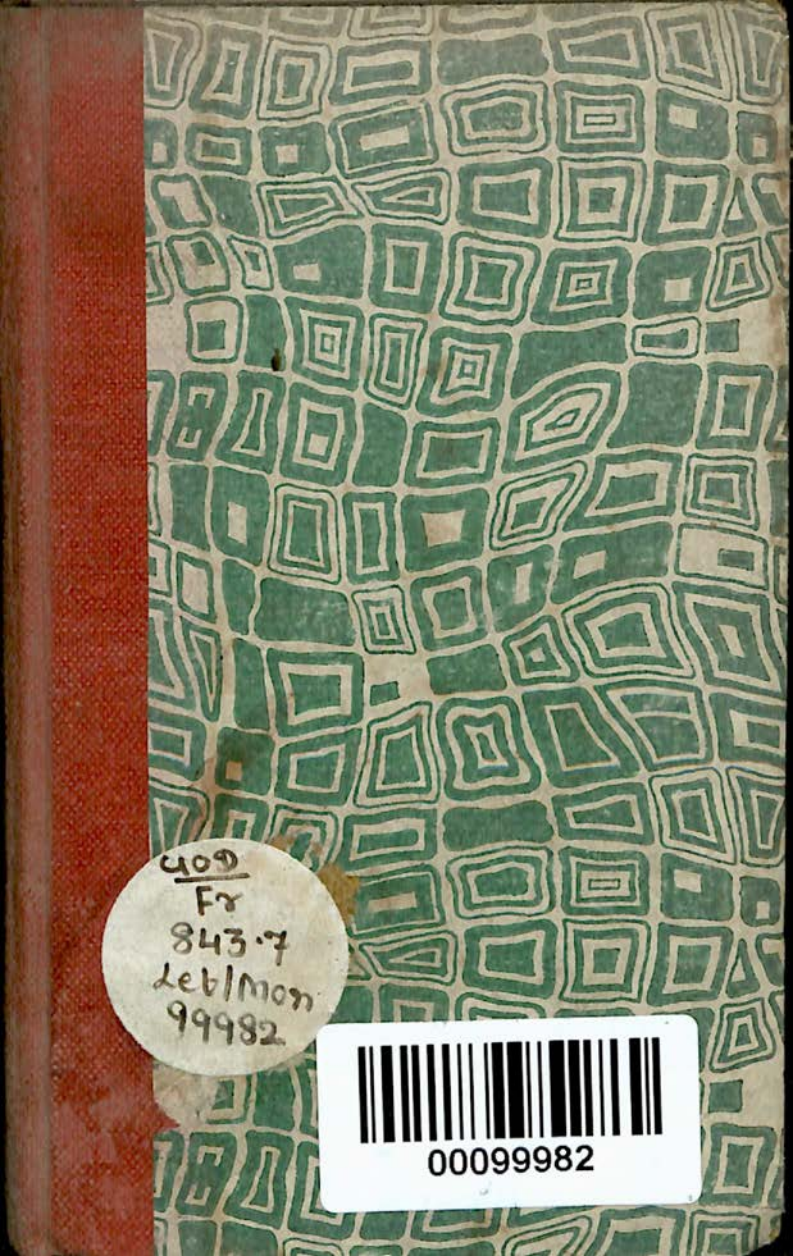
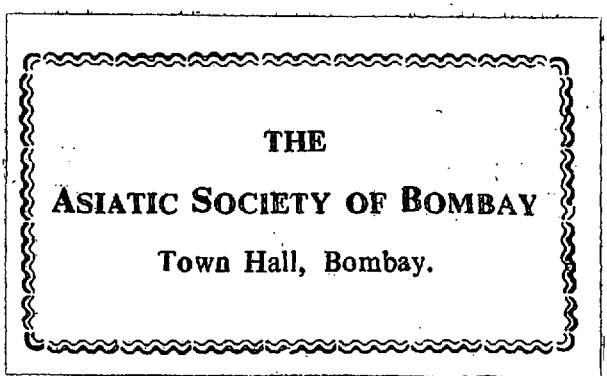

400
Fr
843.7
Leblmon
99982
00099982



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

TOME III.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE.

PAR PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

ECCLES.

99982 ou Vol III

TOME TROISIÈME.

PARIS,

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

Gof
Fr 843.7
Lebl
99982

00099982

MONSIEUR DE ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Robert devient le confrère de l'Empereur de la Chine.

« Mon frère, voyez-vous ces peu-
» pliers, là-bas, au fond de cette val-
» lée? — Je distingue même ce tertre
» vert qu'ils semblent couronner. —
» C'est là que je vais attendre M. Mo-
» reau, quand il revient du marché
» voisin; c'est là qu'il trouve son en-
» fant, qu'il l'embrasse, qu'il le prend
» sur le devant de sa selle. Il est heu-
» reux quelques minutes plus tôt, et

» moi aussi. — Vie pastorale, patriar-
» cale, vraie source du bonheur, que
» méconnaît l'homme opulent et fas-
» tueux, pour la seconde fois tu me
» séduis, tu fixes tous mes vœux, tu...
» — Voilà de grands mots, mon frère!
» ici; nous nous bornons à la chose.
» Allons, venez. Nous verrons bien-
» tôt la grosse jument grise, et le
» manteau bleu roulé sur sa croupe
» pommelée. »

Robert offrit son bras. « Je marche
» bien, dit-elle, et j'aime à marcher
» en liberté. » Elle porte sa petite Cé-
cile, elle lui sourit, elle lui parle,
elle lui chante tout à la fois. Robert,
étranger à ses sensations, continue,
pour faire quelque chose, l'idylle en
prose sur la vie patriarcale. L'heu-
reuse mère ne l'écoute pas, et ne le
fait, parce que l'orateur, comme
tous ceux qui cultivent les arts, veut

des auditeurs, des témoins : la nature se suffit.

Les voilà sous les peupliers ; ils sont assis sur le gazon. L'enfant recommence ses jeux, cueille une fleur, la présente à sa mère, la reprend et l'effeuille. La mère se prête à tout et ne voit rien. Ses yeux sont fixés sur la route ; elle cherche la jument grise, à travers la vapeur qui semble terminer l'horizon. Robert, que tout enchante, sort cependant de sa douce extase pour s'occuper de ses intérêts : on en revient toujours là. « Félicité, » dit-il, je ne connais pas M. Moreau ; » mais je vous ai confié certaines par- » ticularités qui pourraient lui dé- » plaire, et dont, par cette raison, il » est inutile de lui parler. — Mon » frère, taire quelque chose à son » mari, est le premier pas vers la dissi- » mulation, et une femme dissimulée » doit aller plus loin qu'elle ne veut.

» Je me suis promis de découvrir à » M. Moreau jusqu'à mes pensées les » plus indifférentes. C'est me mettre » dans l'heureuse nécessité de penser » et d'agir en son absence comme s'il » était présent. M. Moreau saura tout ; » mais il m'aime, et il sait me devi- » ner ; soyez tranquille... Le voilà, le » voyez-vous ? Il partage mon impa- » tience, il arrive au grand trot. »

Robert voit, à travers un nuage de poudre, un homme jeune et frais. Tous ses mouvemens indiquent la force, et le contentement se peint sur sa physionomie. Il sourit à sa femme ; il la salue de la main, il arrive, il saute à terre avec la légèreté de l'oiseau. Déjà il tient son enfant sur un bras ; il presse de l'autre son heureuse compagne ; il s'aperçoit enfin que Robert est là. Il ne s'informe pas qui il est : sa femme ne le lui laissera pas ignorer, parce qu'elle ne voit que des

gens estimables. Il accueille son hôte avec franchise et cordialité, et Robert est avec lui, comme s'il le connaissait depuis long-temps.

Il a l'habitude de remonter à cheval et de promener sa Cécile au petit pas, en parlant à sa femme de leurs intérêts communs. Mais Robert est là, et si M. Moreau ne sait pas comment il faut faire la révérence en entrant dans un salon, il n'ignore rien en procédés, parce que le cœur les indique. Il passe la bride à son bras, et on prend à pied le chemin de la métairie.

Madame Moreau voulait parler, et elle éprouvait de l'embarras. « Tu as » quelque chose à me confier, lui dit « son mari. J'écoute. » Elle nomma Robert, et Robert s'y attendait. Elle conta son histoire tout entière; il souffrit en l'écoutant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle répéta la prière

qu'il lui avait faite de taire certaines choses, et la réponse qu'il avait reçue d'elle! Combien Robert se trouva petit, en se comparant à ces êtres sages! Il se taisait; il attendait avec anxiété ce qu'allait prononcer M. Moreau; il cherchait ses pensées sur sa figure: elle était impénétrable.

« Monsieur, lui dit l'honnête homme, lorsque sa femme eut cessé de » parler, je vous avoue que je ne se- » rais pas flatté de vous voir chez moi. » Je ne vous reproche pas des fautes » et des imprudences; vous en êtes » puni, et ce qui ne blesse pas direc- » tement l'honneur est indifférent à la » société. Mais vous avez fait une bas- » sesse, et je ne vivrai avec vous que » quand vous l'aurez réparée. L'air » qu'on respire ici est pur, et vous » n'en êtes pas digne encore. Retirez « cette vaisselle du lieu où vous l'avez » mise; rendez-la au légitime propriè-

» taire. Il ne vous restera rien ; mais » vous ne serez que malheureux, et » ma femme alors s'empressera de » vous avouer.

» Si vous êtes revenu de vos erreurs, » si vous êtes décidé à vivre en paix » avec vous et les autres, ma maison » vous sera ouverte, et vous ne me se- » rez pas à charge. J'ai des terres sur » deux villages ; je ne puis suivre » l'exploitation à Rancy et à Châte- » nay ; vous remplacerez un homme » que j'ai été forcé de renvoyer ; vous » me suppléerez ici, et je vous ferai » un traitement convenable.

» Vous n'entendez pas l'agriculture ; » ma femme guidera vos premiers » essais, et vous verrez bientôt qu'a- » vec du courage et de la persévérance, » on fait à peu près ce qu'on veut.

» Vous voilà à ma porte. Allez, mon- » sieur, et ne reparaissez ici que lors- » que vos mains seront pures.

» Tu souffres, Félicité ! Je n'ai pas » voulu t'affliger ; je ne condamne » même pas ta conduite ; mais plus » expérimenté et plus ferme que toi, » je dois voir mieux, et marcher d'un » pas plus égal dans la route que nous » nous sommes tracée. »

Robert voit refermer la grille, et les époux rentrent chez eux, sans tourner la tête, sans paraître lui donner seulement une pensée. « C'est un bien » honnête homme que M. Moreau, » se dit-il ; mais sa probité est un peu » dure. »

Que va-t-il faire ? Suivra-t-il le conseil qui lui a été donné, ou s'exposera-t-il à de nouvelles aventures pour conserver sa vaisselle ? « Ma foi, dit-il, » j'ai essayé une fois d'être vertueux, » et cela ne m'a pas réussi ; parce que » j'ai voulu porter la vertu à l'excès, » et que rien d'extrême n'est durable. » Ayons cette fois une vertu douce,

» accommodante ; bornons-nous à
» être aussi bon que notre nature le
» comporte, et jouissons enfin d'un
» repos constant. Quoi de cruel com-
» me la guerre qu'il faut se faire à soi-
» même, quand les autres nous la
» font ? Quoi de plus humiliant que
» de n'oser lever les yeux devant un
» honnête homme, que de se sentir
» accablé de l'ascendant de Moreau,
» par exemple ? Allons, allons, ré-
» veille-toi, Robert ; sors d'une lon-
» gue léthargie, méprise sans retour
» ce que tu as estimé, recherché ;
» sois laboureur. Il est véritablement
» grand, celui qui sait apprécier cet
» art utile

« . . . . . Qui nourrit les mortels.
» Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

» Oui, les laboureurs sont les hommes
» par excellence,

» D'utiles citoyens respectable assemblage,
» Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage ;

» Je veux me ranger parmi vous, et » peut-être on me dira un jour :

» Le conquérant détruit, tu conserves le monde !
» Il ravage la terre et tu la rends féconde.

» Ma foi, je sais fort bon gré à Tho» mas d'avoir fait ces vers-là. Ils élè» vent mon âme, et je me vois déjà le » confrère de l'empereur de la Chine, » qui est dit-on, le premier labou» reur de ses Etats. »

Rien n'abrège la longueur du chemin comme un projet nouveau. On est tout entier à ses idées. On les classe, on les mûrit, on s'en amuse, on les caresse. On oublie le passé, le présent; on vit dans l'avenir, on y transporte tout son être. Sous ces rapports, il n'est personne qui n'ait été souvent homme à projet.

L'aspect des murs de Paris arracha Robert à son sillon. Il se souvint que certaines gens avaient des droits sur sa personne; et comme on ne laboure

pas en prison, il jugea à propos de prendre quelques précautions, pour s'assurer les autels qu'on devait lui ériger un jour. La première fut d'attendre la nuit pour rentrer dans la capitale ; la seconde, d'envoyer un homme sûr retirer sa cassette, parce que des recors, ou autres gens de même espèce, pouvaient fort bien l'attendre devant l'hôtel d'Atys. Il ne restait qu'une difficulté à lever : c'est qu'il ne connaissait personne sur qui il pût compter. « Ah ! dit-il en soupirant, j'ai été entouré de flatteurs, » et je n'ai pas su me faire un ami. J'ai » avalé leur encens comme un sot. » Que m'en reste-t-il aujourd'hui ? ce » qui restera un jour à ceux qui ne se » doutent pas qu'en eux on n'encense » que la fortune. »

Tout cela était bien bon, bien beau, bien philosophique, mais ne remédiait à rien. Robert se frottait le front

en attendant, dans une auberge, que l'obscurité couvrît ses démarches. Il trouva enfin un moyen qui lui parut admirable, quoiqu'il fût connu de bien du monde ; mais il se croyait inventeur. Que de grands hommes qui ne seraient rien, si la bibliothèque d'Alexandrie existait encore !

Robert entre dans Paris. Il va s'établir dans un hôtel garni, à cent toises de l'hôtel d'Atys. Il écrit à madame ; il réclame son dépôt. Il demande au maître de la maison un homme sûr, et on lui amène un crocheteur, qui est le commissionnaire, le frotteur et l'homme de confiance de l'hôtel ; c'est lui qui va recevoir pour les voyageurs.

Robert ne peut craindre qu'un homme à qui depuis long-temps on confie des lettres de change, disparaisse avec une cassette, dont d'ailleurs il ignore le prix, et qu'il doit présumer ne ren-

fermer que les effets du nouveau commensal. Il n'y a donc pas d'inconvénient à l'expédier, et il l'expédie.

Durocher ressemblait à ces joueurs téméraires, qui poussent la *veine* aussi loin qu'elle peut aller. M. Bernard avait fourni de la vaisselle ; elle ne se trouvait pas à l'hôtel de Roberville ; l'acquéreur n'avait pas un ami ; il s'était rapproché un instant de sa femme ; il était vraisemblable que les services d'argent et de vermeil étaient chez madame d'Atys.

La première idée de Durocher fut de s'en assurer ; la seconde, de s'en emparer ; la troisième, de mettre les plats et les assiettes en lingots ; la quatrième, de convertir le tout en écus.

Durocher endosse l'habit noir râpé ; il se coiffe de la perruque de chien-dent ; il fiche la plume derrière l'oreille ; il met quelques paperasses dans sa poche, et il va frapper à la

porte de l'hôtel d'Atys. Il sait qu'il est facile d'intimider une femme qui n'entend pas les affaires ; et que le mot *recéler* suffit pour lui faire ouvrir toutes les portes.

Il s'annonce *de par le Roi*. A ce nom respecté, quoiqu'alors peu respectable, le Suisse tremble, Zulime sourit, et madame d'Atys est persuadée qu'un émissaire de M. Bontems est à sa porte : elle fait entrer Durocher.

Durocher se présente, et parle avec effronterie. Il tire de sa poche un procès-verbal des interrogations faites à M. de Roberville ; et des réponses d'*icelui*. Il en résulte qu'il a soustrait sa vaisselle, et qu'elle est cachée chez sa femme. Le prétendu procès-verbal est le brouillon d'une satire contre le duc d'Aiguillon, que Durocher se propose de colporter quand il aura mangé l'argent qu'il a escroqué.

Madame d'Atys avoue qu'elle a reçu une cassette de son mari, mais qu'elle ignore ce qu'elle renferme.

Durocher tire de sa poche une ordonnance de Louis XIII contre les receleurs, et madame d'Atys frémit lorsqu'elle entend qu'il ne s'agit de rien moins que du fouet, de la marque et de dix ans de réclusion. Elle ordonne à Zulime de livrer la cassette. Vous devinez que l'ordonnance de Louis XIII était une pièce aussi authentique que le procès-verbal.

Voilà Durocher en possession de la chère cassette, et cela ne lui suffit pas : l'insatiable ! il feint de prendre acte des déclarations de madame d'Atys, et il lui notifie qu'en sa qualité d'huissier exploitant, il ne peut se dispenser de la conduire au fort-l'Évêque. Madame d'Atys pleure, et Zulime court faire son paquet, où, dans son désespoir, et par pure distraction, elle ne

manquera pas de mettre les effets les plus précieux et les plus portatifs qui lui tomberont sous la main.

Durocher paraît s'attendrir. Il proteste qu'il n'a pas un cœur de pierre, qu'au contraire il aime beaucoup les femmes, qu'il a toujours saisi l'occasion de leur marquer son dévouement, et que pour peu que Madame soit susceptible de reconnaissance... Madame entend ce que cela veut dire. Elle tire de son secrétaire un rouleau de cent louis. Durocher le prend avec une profonde révérence, et le coquin n'oublie pas de baiser la jolie main qui le lui présente.

Il appelle le crocheteur qu'il a amené avec lui ; la cassette est chargée sur les crochets. Durocher se voit maître d'une valeur suffisante pour se dispenser de faire désormais le métier dangereux, sous plus d'un rapport,

de misérable auteur satirique. Il va se retirer avec son trésor.

Avoir une jolie femme est plaisir ; succéder à son maître est vanité ; et cette dernière sensation n'est jouissance que par la publicité. En conséquence, monsieur le maréchal ne venait chez madame d'Atys qu'à quatre chevaux ; le bâton peint sur tous les panneaux, indiquait son rang ; on lisait son nom sur les galons de soie dont le cocher, le postillon et quatre laquais étaient chamarrés, et les badauds, stupéfaits, le regardaient passer avec admiration, et n'auraient pas manqué de dire, s'ils n'eussent eu la bouche ouverte : Qu'on est heureux d'avoir une maîtresse du Roi ! Eh, imbécille ! n'as-tu pas ta femme, qui n'a été la maîtresse de personne ? Et toi, ne vas-tu pas épouser une jeune fille, élevée par une mère sage et prudente, et qui ne connaîtra de l'amour que ce

que tu pourras lui en apprendre ? Canaille qu'on mène par les yeux, et qui se prosterne dans la boue devant un peu de dorure !

Monsieur le maréchal paye assez cher pour être chez lui à l'hôtel d'Atys, et on ne se fait pas annoncer chez soi. Il entre, et ses quatre laquais s'arrêtent respectueusement à l'antichambre. Un laquais méprise une fille ; mais il lui marque des égards en proportion de la faiblesse du maître : Il faut vivre.

Monsieur le maréchal voit un crocheteur chargé, un homme qui change de visage à son aspect, et sa maîtresse, dont la dernière larme n'est pas encore essuyée. Il s'inquiète, il s'informe, il apprend ce qui vient de se passer. Monsieur le maréchal n'est pas savant, mais il sait lire. Il ordonne à l'huissier prétendu de lui communiquer les papiers en vertu desquels il s'ar-

roge des droits sur les meubles et les personnes.

Rien de plus sot qu'un coquin pris sur le fait. Celui-ci avait parlé du fouet et de la marque, et il venait de faire précisément ce qu'il fallait pour recevoir l'un et l'autre. Il tomba à genoux devant monsieur le maréchal, et lui demanda grâce. Monsieur le maréchal lui répondit qu'il était le maître de le faire pendre, ce qui n'était pas vrai ; mais les grands seigneurs ne doutent de rien.

Monsieur le maréchal ajouta qu'un général d'armée ne descend pas jusqu'aux formes judiciaires. Monsieur le maréchal oubliait qu'il avait été constamment battu, et il ne savait pas qu'il n'y a plus de gouvernement où un homme quelconque se met impunément au-dessus de la loi. En vertu de cette ignorance, Durocher reçut des quatre laquais deux cents

coups de bâton ; et il disait en se retirant clopin-clopant : « C'est à douze » francs par coup, et bien des gens, » qui passent pour valoir mieux que » moi, en receveraient volontiers à » pareil prix. »

Vous comprenez que monsieur le maréchal avait dédaigné de retirer les cents louis extorqués à madame d'Atys. Mais madame d'Atys qui ne dédaignait rien, eut grand soin de se les faire rendre par monseigneur.

Durocher fut bassiner ses contusions avec de l'eau-de-vie camphrée. Il alla dîner ensuite avec une fille qui n'était inférieure à madame d'Atys que par le costume et l'ameublement. L'extérieur est tout, et vous remarquerez que tel homme, qui rougirait d'aborder une fille qui court les rues, ne balance pas à faire des courbettes devant une autre fille qui a un salon et des gens, surtout si elle est aux

gages de l'homme qui nomme à l'emploi qu'il sollicite.

Comme on ne tient aux filles qu'en proportion de ce qu'on dépense pour elles, Durocher, qui n'avait dépensé que six francs, quitta sa donzelle au dessert, et entra au café du Caveau. Il y vit Jean-Jacques et Philidor; mais il n'entendait aucun des écrits du citoyen de Genève, pas même sa Nouvelle Héloïse; il n'était pas musicien, et il ne savait pas jouer aux échecs: en conséquence il s'éloigna de la foule qui pressait ces deux grands personnages, qui pourtant n'étaient rien au Caveau, puisque l'un n'y écrivait pas, et que l'autre n'y faisait point de musique. Il savoura son moka dans un coin, et il lui passa par la tête que M. de l'Oseraie ne faisait pas donner de coups de bâtons comme un maréchal de France, et qu'il paierait comme lui si on prenait le *dia-*

pason de son cœur. Il ne fallait pour cela qu'emprunter l'accent de la vertu, et quoi de plus facile pour un fripon? Ces gens-là parlent probité, morale, religion comme des anges. Ils se contredisent souvent; mais qu'importe? personne n'y prend garde. Ils font des dupes, et c'est tout ce qu'ils veulent.

Durocher se présente chez de l'Oseraie qui, toujours accessible, le reçoit et l'écoute. Durocher prend le ton convenable. Il plaint M. de l'Oseraie de s'être attaché à un homme qui n'est pas digne de lui, qui l'a même compromis par sa conduite. Cette dernière considération le déterminera sans doute à sauver l'honneur de celui qu'il a produit, protégé, dont il a en quelque sorte répondu, et que poursuivent les lois. Il parle ensuite de M. Bernard, de ce qu'il a fourni, de sa bonne foi, de son malheur, et

de la manière dont Robert a soustrait les objets qui devaient être sacrés pour lui.

De l'Oseraie n'avait entendu parler que confusément des dernières aventures de Robert : Durocher l'instruit de tous les détails. De l'Oseraie frémit, et prend avec lui-même l'engagement formel de n'avoir plus rien de particulier avec cet homme-là. Cependant, comme l'a fort bien observé Durocher, son amitié constante, son active bienveillance, malheureusement trop connues, l'exposent à des reproches. La vertu a des ennemis d'autant plus nombreux qu'elle est la satire en action de leur conduite. De l'Oseraie croit déjà entendre la voix publique s'élever contre lui, et il se décide à tout faire pour la prévenir.

Il remercie Durocher, qui croit déjà voir ouvrir le secrétaire, et qui

commence l'histoire mensongère de malheurs mérités. Sur la réputation de M. de l'Oseraie, il s'est attaché à Robert ; il l'a guidé dans des opérations dont il n'avait pas d'idée ; il l'a soutenu dans l'esprit de ses subalternes, que son élévation rapide avait indisposés ; il a enfin partagé sa disgrâce et il est tombé dans une honorable pauvreté. De l'Oseraie croit tout, parce qu'il est sans défiance sur des manœuvres qu'il est incapable d'imaginer. Il est touché de l'état désastreux où Durocher est tombé, et comme il est homme, il lui sait gré intérieurement des louanges adroites qu'il lui adresse, de la respectueuse considération qu'il lui marque. Il lui promet de le faire entrer aux affaires étrangères, et de l'aider de sa bourse jusqu'à ce qu'il lui ait procuré une existence. Cette bourse allait s'ouvrir ; Durocher tendait la main, lorqu'un particulier

particulier se présente et s'écrie: « Que fait ici ce coquin-là? Tu as osé » approcher monsieur, lui parler, » respirer le même air que lui! » Eloigne-toi, misérable! » De l'Oseraie, étonné, attend; Durocher reste muet et confus.

Celui qui venait de l'aspotropher, était le tapissier de qui il avait tiré de l'argent, qui avait de l'humeur, beaucoup d'humeur, et qui, ne pouvant recouvrer ses fonds, voulait au moins se venger. Il n'était pas non plus très-digne d'approcher De l'Oseraie; car il venait recevoir le prix d'un meuble qu'il avait vendu le double de sa valeur; mais il trouvait qu'il était juste que quelqu'un payât pour Robert.

* *

Les créanciers avaient vu qu'ils ne retireraient rien des mains des huissiers, ni des procureurs. Dans leur désespoir, ils s'étaient entre-

tenus de leurs pertes : cela console, dit-on. Ils s'étaient montré leurs mémoires, les larmes aux yeux, et chacun avait ajouté à ce que s'appropriait la justice, l'argent donné à Durocher, qui les avait joués les uns après les autres. Le tapissier établit les faits, en présence de M. De l'Oseraie, avec une telle précision, que Durocher s'éloigna à reculons, la rougeur sur le visage, et la crainte dans le cœur. Il ploya le dos, en traversant l'anti-chambre, où se tenaient quelques valets. Il ne se remit que lorsqu'il eut gagné la rue.

L'audace alors succéda à la frayeur. Il courut à son galetas; et comme il voulait, n'importe comment, tirer partie de De l'Oseraie, il commença contre lui une plate satire, qu'il se promit de vendre par milliers, parce qu'une satire contre un honnête homme est une curée pour la meute des fripons.

Cependant De l'Oseraie sentait la nécessité de sauver la réputation de Robert, qu'il avait en quelque façon associée à la sienne. La cassette retirée et rendue, il n'était plus que malheureux. Mais comment traiter cette affaire avec une femme qu'il ne doit, qu'il ne peut voir, et à qui il ne peut écrire ? Un intermédiaire se remplacerait sans doute ; mais qui charger de cette mission ? Ne serait-ce pas dire à quelqu'un : Je vous suppose moins de délicatesse que je n'en ai, et vous paierez mes bons offices par des rapports avec une femme que je méprise complètement ? De l'Oseraie était fort embarrassé.

D'un autre côté, il craignait que Robert, poursuivi, réduit à se cacher, ne vînt lui demander un asyle. Peut-il le garder, chez lui ? Le livrera-t-il à

ses créanciers ? L'un et l'autre parti lui répugnent également.

Un homme estimable trouve difficilement des moyens, parce qu'il en a plus rarement besoin qu'un autre. Mais comme un autre aussi il imagine, quand une circonstance impérieuse l'y contraint.

De l'Oseraie alla trouver Monsieur le maréchal. Il lui parla avec fermeté. Il lui représenta que la conduite qu'allait tenir madame d'Atys deviendrait infailliblement publique, et paraîtrait concertée avec lui si elle était blâmable. Il lui rappela que les petits jugent les grands ; que c'est la multitude qui forme l'opinion, et qu'on ne lui échappe jamais. Le maréchal, dont on avait déjà chansonné la valeur et la tactique, craignit qu'on ne chansonnât encore sa pro-

bité : il promit de faire ce que De l'Oseraie lui conseillerait.

En conséquence, il fut convenu que la cassette serait renvoyée le jour même à Bernard ; qu'on en tirerait un reçu, et qu'on le remettrait à Robert, quand il se présenterait, avec dix mille francs et une lettre que Monsieur le maréchal reçut de M. De l'Oseraie.

Robert attendait impatiemment à son auberge le retour de son crocheteur. Il était à la croisée, et semblable à l'Avare de Molière, il cherchait sa cassette *gris-rouge* sur le dos de tous ceux qui lui paraissaient condamnés à mouiller le pavé de leurs sueurs, pour ne pas mourir de faim.

Son commissionnaire arrivait, il n'était qu'à trente pas de l'hôtel, et il ne le reconnaissait point : il n'était pas chargé de la précieuse cassette. Cet homme passe sous la croisée, une

lettre à la main, un sac sur le bras, et Robert a encore les yeux fixés à l'extrémité de la rue.

Le commissionnaire entre enfin dans la chambre. Robert se tourne; il le reconnaît, il est stupéfait et ne peut articuler que ces mots: malheureux, où est ma cassette? Jacques pose son sac et sa lettre sur la table, et attend le prix de sa course, sans répondre à une question à laquelle il ne comprend rien, et qu'il ne cherche pas à comprendre: Jacques était Limousin.

Robert brise le cachet, court à la signature, et le cœur lui bat lorsqu'il voit le nom de son ancien ami. Il prévoit qu'il a perdu sans retour l'amitié de De l'Oseraie et sa cassette, et il trouve que c'est beaucoup perdre à la fois. Il lit.

» J'ai voulu vous conserver le » seul genre d'honneur auquel vous

» puissiez prétendre encore, celui
» qui consiste à ne pas voler.

» Je suis décidé à ne vous voir
» jamais, et je vous défends de vous
» présenter à ma porte, ni de vous
» réclamer de moi à l'avenir.

» Je ne veux pas cependant vous
» exposer aux horreurs de la misère.
» Je vous envoie dix mille francs;
» c'est le dernier sacrifice que je
» puisse et que je veuille faire pour
» vous.

» Vous pouvez, avec cette somme,
» vous mettre en état de faire quel-
» que chose. Si vous ne trouvez pas
» à vous placer selon votre goût,
» apprenez un métier, et sachez
» qu'il n'est pas d'honnête artisan
» qui ne soit fort au-dessus de vous.

» Que j'apprenne un métier! ces
» honnêtes gens, qui n'ont besoin
» de rien, conseillent facilement.
» Je voudrais bien le voir, avec ses
» trente ans, débuter chez un cor-

» donnier ou un tourneur ; aller
» chercher de l'eau à la bourgeoise,
» écumer son pot et faire les com-
» missions de la boutique ! Il a quel-
» quefois des idées étranges, mon
» ami Rifflard. Voyons au reste son
» sac de dix mille francs. »

Ls somme est bien complette, et le reçu de M. Bernard est en bonne forme. « Allons, dit Robert, je » prends, mon parti, puisque je ne » peux faire autrement. Je retourne » chez Moreau ; je vais revoir son » aimable et aimante Félicité. Je.., » un moment donc..... diable, qu'al- » lais-je faire ? Jacques, approche- » moi cette table. » Jacques obéit, et Robert écrit à M. Bernard.

« On vous a remis votre vaisselle
» par mes ordres; mais vous avez dû
» vous appercevoir d'une petite er-
» reur de mon fondé de pouvoir. Il
» a oublié de retirer de la cassette
» trois cents louis, sur lesquels vous

» n'avez aucun droit, et que je vous
» prie de remettre au porteur de la
» présente. »

Jacques se remet en course avec le billet. M. Bernard le lit avec beaucoup de gravité, et répond :

» J'ai en effet trouvé trois cents
» louis dans la cassette, et je les
» garde en indemnité des façons que
» vous me faites perdre. Si cela ne
» vous convient pas, attaquez-moi,
» nous plaiderons.

» Oh ! certainement oui, nous
» plaiderons, s'écria Robert. Récla-
» mer des façons pour de la vais-
» selle dont je ne me suis pas servi,
» et qu'il a peut-être déjà remise en
» vente dans sa boutique ! Je crois,
» le diable m'emporte, qu'il n'y a
» de probe au monde que De l'Ose-
» raie.... et Moreau pourtant. Au
» reste, ils n'en sont ni plus aimables
» ni plus indulgens. »

Robert va trouver un procureur et

lui explique les faits : « Votre affaire » est excellente, monsieur. Donnez-» moi cent écus pour les frais préli-» minaires. — Je m'en garderai bien, » monsieur. Ce seraient peut-être cent » écus de plus que je perdrais. — » Au contraire, monsieur, l'orfèvre » vous les rendra avec les intérêts. » — A la bonne heure, monsieur. Mais » puisque vous trouvez mon affaire » excellente, vous pouvez la suivre » sans vous faire payer d'avance. — » Monsieur, c'est mon usage, et je » m'en trouve bien. — Je pourrais » m'en trouver fort mal, et je vous » tire ma révérence. Oh ! je com-» mence à connaître les hommes. »

Il va chez un autre procureur qui a la même opinion de la cause, et qui ne demande pas d'argent. Oh ! oh, pensait Robert, il y a un honnête homme dans cette nuée de procureurs, je ne l'aurais pas cru, et j'ai le bonheur de le rencontrer.

Le procureur prend le titre qui constate que Bernard a reçu trois cents louis qui ne lui appartiennent pas. Il l'enferme dans son secrétaire, en répétant à Robert que son affaire est sûre, et il ajoute : « Vous »n'aurez rien des sept mille deux »cents livres, parce qu'il s'en faut »cent vingt mille livres que vous »ayez de quoi payer vos dettes. Ber- »nard n'en profitera pas non plus, »parce que cette somme doit être »rapportée à la masse. — Et mangée »par la justice. — Peut-être bien. — »Mais de quel droit vous emparez- »vous d'un ditre que je vous confie? »— Du droit qu'on a de prendre son »bien partout où on le trouve. — Et »il me paraît que partout vous trou- »vez votre bien. — Pas de mauvaise »plaisanterie, monsieur! *J'occupe* »dans cette affaire pour le proprié- »taire de l'hôtel que vous avez habité »trois jours. — Occupez pour le

»diable si vous voulez; moi je ne »prétends pas..... — Monsieur, j'ai »sentence, et par corps. Voulez-vous »que je vous fasse arrêter?—Je n'en »vaux pas la peine en vérité. —Et »voilà pourquoi vous ne l'êtes pas. »Mais, croyez-moi, retirez-vous sans »bruit.

» Si ce coquin-là, disait Robert en »s'en allant, savait que je possède »dix mille francs, il me mettrait à »la Conciergerie pour me les faire »rendre et les manger avec le reste. »Sortons promptement de cette ville, »dont je suis tout-à-fait dégoûté, et »où je ne vois que des fripons.... sans »me compter, ou même en me comp»tant, car il faut que j'avoue que je »n'ai pas été exempt de la contagion. »Retournons à Châtenay, Châtenay, »séjour heureux de la paix, du repos, »de la simplicité.

La bêche, la charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens des grandeurs semés autour des trônes.

Robert se mit en route, et revint à Châtenay, plus gai qu'il n'en était parti. Sa conscience était allégée; et quoiqu'il ne fût pas l'auteur de l'acte de probité, il jouissait du plaisir qui suit toujours une bonne action. Il se présenta devant Moreau, avec le visage ouvert qui annonce un homme content de lui. Il tira le reçu de Bernard, et il allait le présenter: «Serrez »ce papier, lui dit Moreau; le lire, »serait nous humilier tous deux. »Vous êtes chez vous. Voilà votre »chambre. Reposez-vous-y. On vous »appellera quand le souper sera prêt. »Ah!.... n'oubliez pas qu'on dit ici »tout ce qu'on pense. Adoptez cet »usage; vous lui devrez l'habitude »de ne rien penser que d'honnête. Je

»n'ai plus qu'une recommandation à »vous faire. Ne parlez jamais de vo»tre femme. Un sentiment pénible »pour sa sœur, pour vous, et même »pour moi, se joindrait nécessaire»ment à son nom. Il est des choses »qu'il est bon de paraître avoir ou»bliées. »

Robert avait son sac sur le bras. Il n'avait pas pensé à en parler, et il était impossible que Moreau ne l'eût pas vu. Il descendit, et chercha le maître de la maison. « Ici, on dit »tout ce qu'on pense ; mais sans »doute on n'y exige pas qu'on parle »avant que d'avoir pensé. Dans le »premier moment je n'ai éprouvé »que la satisfaction d'être fixé entre »les deux plus dignes créatures que je »connaisse, et j'ai oublié de vous »dire comment je suis devenu pos»sesseur de dix mille francs qui sont »là-haut. » Il raconta ce que vous avez lu ; mais il crut convenable de

ne pas pas parler de certaine lettre qui accompagnait le cadeau, et dont les expressions n'avaient rien de flatteur. « Nous verrons, lui répondit »Moreau, à placer cet argent d'une »manière aussi sûre qu'avantageuse. »Je vais me joindre aux moissonneurs. Choisissez de me suivre ou de »rester. »

Robert resta. Il aimait beaucoup la conversation de Félicité; elle était jolie, et une bouche pure donne au moindre mot le charme de la candeur. Robert trouvait en elle les graces de la nature, embellies par la décence, la raison aimable, et l'esprit sans apprêt. Il trouvait que son ame s'agrandissait auprès d'elle. Il admirait et sa personne et ce qu'elle disait. L'enchantement s'étendit bientôt sur tous les objets qui l'entouraient. Il trouvait charmantes les [illegible] de la petite Cécile; il était touché des soins affectueux de Jeannette;

il s'arrêtait devant un arbre, une fleur, un brin d'herbe. Une chanson rustique lui paraissait fort au-dessus d'un air d'Alceste, et la cornemuse préférable au cor de Rodolphe. Il contemplait le soleil couchant; il jouissait de la fraicheur d'une belle soirée, et il s'écriait, de tems en »tems« Non, on ne connaît rien de »tout cela à Paris; on ne vit pas à »Paris; à Paris, on cherche à s'étour»dir sur son existence. Ici, toute sa »sa vie, tout est sensation, tout est »bonheur.» Robert se lançait sans cesse au milieu des chimères. Du moins, celle qu'il caresse en ce moment ne lui laissera pas de regrets.

Que devint-il, lorsqu'il entendit le bêlement des agneaux, que la vache docile semble solliciter la main souple de Jeannette, que les moissonneurs entassèrent les dernières gerbes dans la grange, que Félicité leur servit l'éclanche flanquée de

pommes de terre, et la bouteille de vin du crû, que la gaîté naïve anima le repas champêtre, et que Moreau vint clore et achever de vivifier le tableau? «Il me semble, s'écria t-il, »voir Jacob et sa chère Rachel fé»conder la terre, la couvrir de leurs »troupeaux, et s'entourer d'une pos»térité aussi nombreuse que les étoi»les du firmament.» Jacob et Rachel partirent d'un éclat de rire, qui ramena Robert du pays de Haran à Châtenay. Sa belle-sœur lui prit la main, le conduisit à la salle à manger. On se mit à table, on parla raison, on n'en soupa pas moins bien; et on fut se coucher à neuf heures, parce qu'il fallait être levé à quatre.

Robert est debout le premier. Il brûle de partager les travaux champêtres de Moreau, il est près de lui, il attend ses instructions. « J'aime »cette belle chaleur, lui dit son beau»frère, et je desire qu'elle se soutienne.

» Venez avec moi. »

Il le conduit à travers les chaumes et les terres labourées. Bientôt Robert s'arrête, pour aller prendre un soulier qu'il a laissé derrière lui. Un instant après, il s'arrête encore, pour attacher avec un cordon une semelle qui se détache de son dessus. « Mon» sieur, lui dit Moreau, Jacob ne » suivait pas ses ouvriers en escar» pins de peau de chèvre. — Jacob » n'en avait même pas. — Mais je » vous conseille d'en avoir, et de » solides. — Je m'en ferai faire de» main. »

Ils passent à côté d'une haie. La grosse veste de Moreau résiste, et un pan de l'habit de Robert reste accroché aux épines. « Monsieur, Jacob » ne portait pas d'habit de taffetas. — » Ni de culottes, monsieur, et je n'ai » pas lu qu'il se soit jamais écorché » les cuisses — C'est que les ronces » de ce tems-là n'étaient pas aussi du-

»res que celles de celui-ci. — Mais je »le crois. Elles n'ont commencé à »croître qu'après le péché d'Adam, »et elles étaient encore jeunes et faibles. — Mon cher ami, laissons les »patriarches, et revenons au dix-huitième siècle. Ayez un chapeau que »vous ne soyez pas obligé de porter »sous le bras, et qui vous prive »de l'usage d'une main. Laissez »chez moi ce parasol qui ne servira »qu'à vous rendre ridicule. Ayant »une veste comme la mienne, de bonnes guêtres de cuir qui montent »au-dessus du genou, et vous ne chercherez plus comment s'habillait Jacob, parce que vous le serez commodément.

»Ce n'est que l'expérience, disait »Robert! Si vous m'eussiez dit tout »cela hier, je n'en aurais pas cru un »mot. — Monsieur, heureux du »moins les hommes qui, dans les »grandes comme dans les petites

»choses, profitent de l'expérience »qu'ils ont acquise! Mais combien »en est-il pour qui elle est perdue? »— Oh! parbleu, elle, elle ne le sera »pas pour moi, et la preuve, c'est »que je retourne à l'instant au village, »pour n'être pas exposé à y rentrer »un plus tard. »

En effet, il prend congé du beau-fière, et va prier Jeannette d'aller lui chercher les ouvriers dont il a besoin.

On lui amène le cordonnier, le tailleur, le chapelier qui ne savent pas donner de grâce, de tournure à ce qu'ils font. Mais le cordonnier fait des souliers où le pied est à l'aise, et voilà pourquoi il n'y a pas de médecin *pédicure* à Châtenay. Le tailleur fait des culottes dans lesquelles on peut se baisser, des habits qui laissent aux bras leur liberté, et qui sont cousus, au lieu d'être *bâtis*. Le chapelier fabrique de gros feutres, durs à la main, mais impénétrables à la

pluie, et qui en garantissent la poitrine, le dos et les épaules. Tout cela coûte moitié moins qu'à Paris, et dure quatre fois autant. Robert en conclut qu'avec les intérêts de ses dix mille francs, et ce que lui donnera Moreau, il sera riche, vraiment riche, parce qu'il aura au-delà de ses besoins. C'est, je crois, ce que ne s'est dit encore aucun grand seigneur, aucune coquette, aucun bourgeois vaniteux.

«Ventrebleu! que je suis bien »comme cela! disait Robert, après »avoir endossé son nouveau costume. »Quel rôle jouais-je à Paris, avec mon »habit brodé et mes *solitaires*, que »le dernier faquin pouvait porter »comme moi? J'éclaboussais l'hum»ble piéton, à la bonne heure; mais »il me donnait au diable, et voilà tout »ce que j'en obtenais. L'homme titré »dont la voiture croisait la mienne, »ne s'informait pas seulement de mon

»nom. Il passait, en me regardant »d'un air fier et dédaigneux, et cou»rait à Versailles, s'abreuver à son »tour d'humiliations et de dégoûts. »Ici, je suis vêtu comme M. Morçau, »le plus gros propriétaire du lieu; je »je suis son premier ministre, le pe»tit Choiseul de Châtenay. Je mange »à la table du maître; je suis admis »à sa familiarité. Tout cela se sait, »se dit, se répète. Je serai considéré, »obéi du villageois, qui s'arrêtera le »chapeau à la main, à l'aspect de »l'intervalle immense qui nous sé»pare. Je protégerai les bons sujets, »je serai le canal des grâces. Je re»commanderai les pères de famille, «ceux surtout qui ont des filles un »peu gentillettes.... O les filles! ô les »femmes !..... Mais ne pensons pas à »cela, puisqu'ici on dit tout ce qu'on »pense. Je ne veux pas avoir à ren»dre compte de cette pensée là.»

Il y avait trois jours que Robert était à Châtenay, et qu'il n'y faisait rien que des monologues, ou des contes à madame Moreau, et quelquefois à Jeannette, lorsque la maîtresse était absente. Jeannette paraissait naïve : elle écoutait et ne répondait pas, parce qu'elle ne devait rien entendre aux contes de Robert. Mais elle conta à Félicité qu'il lui chantait, en faisant l'agréable :

Son teint bruni par le soleil,
Est plus piquant et plus vermeil.

Félicité le répéta à son mari, et Moreau dit à sa femme : « Il est tems que »cet homme-là entre en fonctions. »Au village comme à la ville, l'oisi»veté ne mène à rien de bon. » A la fin du dîner, il tire un papier de sa poche, et dit à Robert : « Voilà mes »obligations et les vôtres. Je rempli»rai les miennes, et je compte sur

»votre exactitude. Lisez, monsieur. »
Et Robert lut :

« Je loge, je chauffe, j'éclaire »M. Robert. Je lui donne ma table et »huit cents francs par an, que je lui »paierai par douzièmes, de mois en »moi. »

Robert fait un signe de satisfaction, et s'incline pour marquer sa reconnaissance. « Continuez, monsieur, »lui dit Moreau.

» En échange de cela, M. Robert se »conformera à l'instruction suivante:

» 1o. Il sera toujours levé avant »le soleil.

» Bien, fort bien, dit Robert, »rien n'amollit comme le sommeil.

» 2o. Il distribuera aux garçons de »charrue et aux charretiers, le four»rage et l'avoine pour le déjeuner »des chevaux.

» —Oh! le cheval, le cheval! ani»mal noble et utile, aimé et considéré dans

»dans tous les temps. Diomède vi-
»vait au milieu de ses chevaux, il
»leur parlait; je ne sais pas trop
»même s'ils ne lui répondaient pas.
»M'y voilà, Monsieur Moreau. Je
»poursuis.

»3°. Il rassemblera mes ouvriers
»et les conduira sur le terrain.

»4°. Selon l'ordre des saisons, il
»suivra le labourage; il prendra les
»blés de semaille propres aux diffé-
»rens terrains, et il surveillera les
»semeurs, afin que leurs enfans
»n'emportent pas la semence que ma
»terre doit recevoir. Il fera herser et
»sarcler en temps convenable.

»5o. Pendant la moisson, il se
»fera suivre par les chariots; il comp-
»tera les gerbes qui auront été liées;
»il les fera charger et les enverra
»dans mes granges.

»6o. Il prendra le compte de mes
»moutons, et indiquera, jour par
»jour, au berger, le canton où il

»doit les mener pâître. Il s'assurera »que ses ordres sont exécutés.

»7°. Il sera présent à la tonte, et »pèsera le soir les toisons enlevées »dans la journée.

»8°. Dans tous les temps, il ins»pectera la laiterie; il suivra la fa»brication du beurre et du fromage, »et ne chantera rien à Jeannette d'An»nette et Lubin, ni d'aucun autre »opéra.... »

Ici, Robert rougit jusqu'au blanc des yeux. « Continuez, monsieur, »lui dit Moreau. » Et il continua.

« .... Parce qu'en l'écoutant, elle »pourrait laisser tomber une jarre »de lait, ou un panier d'œufs frais, »ce qui me causerait du dommage.

»9°. Il inscrira, jour par jour, les »noms des journaliers et des femmes »qui rouissent le chanvre, le broient »et le filent. Il ira sans cesse d'un »lieu à un autre, pour animer les »paresseux, et piquer ceux qui

»s'absenteraient hors les heures d'u-
» sage.

» 10. Il tiendra un compte ouvert
» avec le charron, le bourrelier, le
» maréchal, qui ne travailleront que
» d'après des *bons* signés de lui.

» 21°. Le mardi et le vendredi
» soir, il fera charger la grosse char-
» rette, de beurre, de fromage,
» d'œufs et de volaille. Il les donnera
» en compte au maître charretier,
» qui ira les vendre le lendemain
» à la ville, et qui sera tenu de lui
» rapporter la *mercuriale* du mar-
» ché.

» 12. Les jeudis, M. Robert fera
» conduire à la Halle deux voitures
» chargées de froment, de seigle et
» d'orge. Il recevra de mon courtier
» le prix des marchandises vendues
» pendant la semaine, et il tirera un
» reçu de celles qu'il lui laissera.

» 13°. Le dimanche, M. Robert se
» reposera, et ne sera pas probable-

» ment tenté de chanter à Jeannetta :

» Blancheur de lys est sur son sein :
» Mouchoir le couvre,
» Et ne s'entr'ouvre
» Que pour Lubin.

» — Monsieur Moreau, ceci est » trop fort. Quoi ! pour une simple » plaisanterie... — Je plaisante aussi, » Monsieur Robert, et chacun a sa » manière. Croyez-moi, ne chantez » plus. Jeannette est une indiscrète, » qui vous exposerait à de nouvelles » plaisanteries .... A propos, si » dans la règle de conduite que vous » venez de lire, vous trouvez quel- » que chose qui vous embarrasse, » vous m'en demanderez l'explica- » tion; et je vous répète que lorsque » je serai à Rancy, ma femme vous » guidera comme moi. »

Le soir, M. Moreau rassembla tout son monde, et présentant son *factotum*, il ordonna que chacun eût à lui obéir en ce qu'il ordon-

nerait pour son service. Chacun salua du mieux qu'il put monsieur le *factotum*, et Robert s'écria : « C'est »charmant, c'est charmant ! Je suis »fier de mes fonctions, et je les »remplirai avec un zèle infatigable. »

Et comme il savait qu'un chef qu'on ne connaît que par son autorité, n'est ni aimable, ni aimé, il donna généreusement à ses subordonnés douze francs pour boire, que Moreau leur permit d'accepter, sans tirer à conséquence, parce que, disait-il, quand on boit le soir, le maître en souffre le lendemain.

Ah ! mademoiselle Jeannette, pensait Robert en se couchant, vous avez cru sérieusement ce que je vous ai dit et chanté, et vous avez été le redire ! Petite sotte ! je ne vous adresserai plus la parole; mais prenez garde à vous ! je ne quitterai pas la laiterie et le poulailler, et si quelque chose

va mal.... Elle est pourtant bien, cette petite Jeannette, et il serait cruel de lui nuire. Brune à la vérité mais un teint comme le duvet de la pêche; le bras un peu fort, mais parfaitement rond; sous le bas de laine et le juste de bure, je devine une jambe et une taille assez fines; et sous le double fichu.... Allons, allons, oublions tout cela. La drôle de maison, où il faut ne penser à rien !

CHAPITRE II.

Robert sera-t-il long-temps le confrère de l'empereur de la Chine?

De peur de n'être pas assez tôt éveillé, Robert se décida à ne point dormir. Il avait résolu de ne plus parler à Jeannette, et cependant il l'avait priée de l'appeler à l'aube du jour. Mais Jeannette, soumise aux usages de la maison, avait consulté sa maîtresse, qui lui avait ordonné de mettre son verrou, de ne descendre qu'après Robert, et de lui tourner le dos, soit qu'il parlât, soit qu'il chantât.

Robert, trompé par la clarté de la lune, se lève et s'habille. Il descend à tâtons, et débute par se frapper la tête contre celle de la clef qui

fermait la porte en dedans. « Ce »n'est rien que cela dit-il. Si ma »tête eût été entre l'enclume et le »marteau de Polyphème, je ne l'en »eusse pas retirée avec une bosse au »front. »

Il sort, il s'avance dans la cour, et il tombe jusqu'aux hanches dans une mare sale et infecte. « Corbleu, »dit-il, cette cour est aussi puante »que les écuries d'Augias ! Hercule »ne viendra pas la nétoyer; mais »je serai Hercule, moi. Je ne ferai »pas passer ici le fleuve Alphée, mais »demain j'y conduirai la source qui »arrose le jardin, et j'entraînerai ces »eaux croupies et le fumier qu'elles »recèlent dans les prairies voisines. »Elles en seront moins riantes, mais »elles deviendront plus fécondes. »Encore cinq à six accidens comme »celui-ci, et en moins d'un an je dou»ble le revenu de Moreau. » Comme

nous prenons bien les choses, quand nous sommes favorablement disposés !

Cependant le nouvel Hercule, tourmenté de l'odeur qu'exhalaient ses vêtemens, fut se laver dans cette source, qui devait féconder trente arpens de prés. Il n'avait de l'eau que jusqu'à la cheville du pied, et il fut obligé de se déshabiller et de faire sa lessive, semblable, disait-il, à la fille d'Alcinoüs, qui lavait ses robes, lorsqu'Ulysse la rencontra après un de ses mille et tant de naufrages.

Ne vous étonnez pas que Robert possède si bien son Iliade et son Odyssée. Il avait été chargé par certaine petite société littéraire, dont vous vous souvenez peut-être, de faire un rapport sur Homère, quoiqu'il ne sût pas un mot de grec, ni ses confrères non plus. Il avait lu et relu la traduction de Dacier. Il avait déclaré Homère un bavard;

mais il avait retenu ce prétendu bavardage, ce qui prouvait quelque chose en faveur du poète de Chio; et il se consolait alors, en se comparant aux héros d'Homère, de ne pouvoir plus se comparer à personne.

On était au mois d'août, et, à cette époque, on ne craint ni les rhumatismes, ni les sciatiques. Robert, au lieu d'invoquer Esculape, exprimait l'eau de ses habits, assis au bord de la fontaine, qu'il nomma pompeusement le fleuve Scamandre : il voulait agrandir les choses, pour élever sa personne.

Il se r'habille; il se retourne vers cette cour malencontreuse; il suit les murs des bâtimens qui la composent; il arrive enfin à l'écurie. Il examine les chevaux. « Ils ne sont pas »Etoliens, dit-il; ils n'auraient pas »traîné, à travers les mourans et les »morts, le char du haut duquel Dio»mède blessa Vénus et Mars. Mais

»ils tirent la charrue et me mettent »fort au-dessus de mon confrère l'em»pereur de la Chine, qui ne suit »qu'une paire de bœufs.

»Ah çà.... mais.... où est donc le »garçon qui devrait être couché ici? »Son lit est froid.... il n'est pas même »défait. Le drôle est en bonne for»tune. Il est bien heureux, lui, de »n'être pas obligé de dire ce qu'il »pense. Cependant ces chevaux au»raient pu se battre, s'estropier; »cette lanterne pouvait mettre le feu »à l'écurie. L'absence de Pierre est »un délit grave, dont je ne peux «m'empêcher de rendre compte, »moi, que Moreau a investi de »sa confiance et qui suis son repré»sentant. C'est déjà un moyen de me »faire valoir. »

D'après ce raisonnement, Robert retourne à la maison; et il allait appeler Moreau, très-occupé en ce moment à donner le bonjour

à Félicité, qui savait aussi se faire donner le bonsoir. Robert entend quelques mots assez significatifs, et il retourne sur ses pas, en pensant qu'il est facile à un prédicateur de prêcher l'abstinence en sortant d'une bonne table. Il marche sur la pointe du pied, et il passe devant le cabinet de Jeannette, où il s'arrête involontairement. Petite rapporteuse, se disait-il, je te donnerais bien aussi le bonjour, et tu n'en serais peut-être pas fâchée...

Il entend assez distinctement une voix qui disait : Pierre! ... mon ami Pierre!... Oh, oh, pensa-t-il, tout le monde, hors moi, est occupé ici, et il me paraît que si Jeannette dit ce qu'elle pense, elle ne dit pas ce qu'elle fait : on a toujours quelque moyen innocent de s'arranger avec les autres et avec soi. Parbleu, je veux surprendre cet heureux coquin-là...

Si je les faisais surprendre l'un et l'autre..... Non, ce serait un cruauté, et je ménage jusqu'aux femmes qui ne m'aiment pas. Mais amusons-nous de l'aventure ; et voilà Robert planté comme en piquet.

Ce que Pierre aimait le plus après sa petite servante, c'était ses chevaux. Robert l'entendit reprendre ses habits et dire à voix basse : « Il » est temps de descendre. Le nou» veau venu a l'air de faire le capable, » et il ne faut pas qu'il entre à l'écurie » avant moi. Jeannette, viens refer» mer après moi la porte d'entrée. » Attends, attends, se disait Ro» bert, le nouveau venu va te par» ler. »

Le cabinet s'ouvre, et Pierre paraît à moitié habillé et ses sabots à la main. Jeannette le suit, et tous deux frappés de la vue d'un homme, qu'ils n'attendaient pas là, reculent jusqu'à la dernière cloison, qu'ils ébran-

lent de la force du choc. Robert entre et referme la porte. « Ah! mon» sieur le drôle, dit-il à demi-voix » aussi, c'est donc ici que vous faites » votre service! » — Mon bon mon» sieur, ne me perdez pas! J'avoue » que je vois Jeannette, mais c'est » pour le mariage. — Et tu l'épouses, » coquin, en attendant la cérémo» nie! — Mon bon monsieur, c'est » seulement pour savoir ce que c'est. » — Si tu remets les pieds ici.... — » Jamais, mon bon monsieur, je » vous le jure. Mais promettez-moi... » — De me taire, n'est-il pas vrai? » Cela dépendra de ta conduite. » Marche à l'écurie, et relève la li» tière. Je suis à toi dans un mo» ment. » Pierre s'éloigna sans dire un mot, et sans la moindre inquiétude : il était si sûr de Jeannette

Jeannette pleurait. « Ah! made» moiselle, lui dit Robert, vous

» trouvez mauvais qu'on vous re-
» garde, qu'on vous chante un cou-
» plet; vous allez le dire à votre
» maîtresse, et..... — Monsieur Ro-
» bert, on dit une chose.... — Pour
» en cacher une autre, n'est-ce pas ?
» — Faut-il donc qu'une pauvre
» fille sèche à côté de ses maîtres,
» toujours heureux, pour ainsi dire,
» devant elle? Croyez-vous que cela
» ne donne pas des idées ! — Je le
» crois parbleu, et j'en ai moi-même
» de très-heureuses en ce moment....
» Jeannette ?..... — Monsieur ?....»
Jeannette était assise sur son lit; elle était en chemise; la pauvre petite pouvait-elle se défendre? Enfin, il fallait reconnaître de quelque façon la discrétion de Robert, et le prix qu'il exigeait de la sienne n'avait rien de fort effrayant. Jeannette se laissa persuader de gagner cent pour cent.

En fille prudente, elle représenta

à monsieur le factotum que M. Moreau pouvait le surprendre, comme lui avait surpris Gros-Pierre. Robert trouva la réflexion très-sensée, et il courut à l'écurie, où il adressa au valet de charrue un discours plein d'onction et de morale. Il peignit Jeannette repentante, et revenue des plaisirs illicites. Pierre jura de ne l'approcher de sa vie, et il se promit bien de ne pas manquer la première occasion. Voilà les hommes : ils passent leur vie à se tromper mutuellement, et ils trouvent mauvais qu'on doute de leur loyauté et de leur franchise.

Robert revint promptement aux sentimens d'élévation qu'il croyait lui être propres, ou plutôt à ceux que lui soufflaient sa vanité. Une servante, se disait-il, une laitière, dont je partage les faveurs avec un valet d'écurie ! Quelle dégradation, quelle bassesse !..... Que faire cependant?

Madame Moreau est sage; elle le sera..... tant qu'elle aimera son mari. Cette servante est jolie, elle est fraîche, Pierre ne l'approchera pas, et, ma foi, à la campagne, on prend ce qu'on trouve. Et puis, Agamemnon ne prit-il pas une esclave des bras d'Achille? et serai-je plus difficile que le roi des rois? Il est vrai que Pierre n'est pas Achille, et tant mieux je ne me soucierais pas de disputer ma belle, le casque en tête et le sabre au poing. Allons, allons, tout est bien pour qui sait se prêter aux circonstances. « Pierre? — Mon» sieur? — Le coup d'étrille aux » chevaux. — Oui, monsieur. Tu » t'arrêteras quand ils en auront as» sez. — Oui, monsieur. — Tu leur » donneras à déjeuner. — Oui, » monsieur. — Tu sais ce qu'il leur » faut? — Oui, monsieur. — A la » bonne heure, car pour moi je n'en » sais rien. — Je vous l'apprendrai,

» et en deux jours vous en saurez » autant que moi. Mais *motus*. — » Sois tranquille ; mais plus de Jean- » nette. — C'est convenu. ».

Moreau parut en ce moment. Tout était en ordre dans l'écurie, les chevaux mangeaient l'avoine, et déjà Gros-Pierre leur mettait le harnois sur le dos. « Bien, monsieur Robert, » bien, dit Moreau. Vous auriez pu » être un peu embarrassé en com- » mençant. Mais vous justifiez ce que » je vous disais il y a quelques jours, » qu'avec de la bonne volonté et de » l'intelligence, on fait ce qu'on veut. »

Semblable à tant de chefs, qui recueillent le prix des travaux de leurs subordonnés, Robert se garda bien de parler des documens qu'il avait reçus de Gros-Pierre. Content de lui, de Moreau, de Jeannette, de tout le monde, il s'éleva de nouveau à la hauteur d'Homère. Il allait conduire Triptolème aux champs, et lui voir

ouvrir son premier sillon. Il irait ensuite visiter Apollon gardant les troupeaux d'Admète, et il reviendrait mettre à l'ouvrage Arachné et les filles de Minée. Aux heures du déjeuner, du dîner, du goûter, il rassemblerait les ouvriers, qui, moyennant une faible rétribution, feraient passer le fleuve Scamandre par la cour, et le conduiraient majestueusement à travers la prairie. Il convenait qu'ils ne mangeraient pas de la journée; mais il est démontré qu'on peut vivre trois jours sans rien prendre.

» Un moment, dit Moreau. Triptolème, que vous allez conduire à » la charrue, est sans doute Gros-» Pierre, à qui vous faites l'honneur » de le comparer à l'inventeur de l'a-» griculture, bien qu'il n'ait jamais » rien inventé; mon berger est Apol-» lon, et je suis le roi Admète; c'est » bien flatteur, en vérité. Arachné et

» Les filles de Minée sont mes fileuses,
» c'est fort bien. Mais où trouvez-vous
» ici le fleuve Scamandre, en l'hon-
» neur duquel vous voulez mettre
» mes ouvriers à la diète ? »

Robert raconta son aventure de la mare, et ses grands projets sur la petite source du jardin. « Gardez-
» vous bien de faire cela, dit Mo-
» reau. Ce fumier, qui vous déplaît
» dans ma cour, nourrit ma vo-
» laille, et l'eau de la mare contri-
» bue à le confectionner. Mon cher
» ami, les projets nouveaux me
» rappellent ce fou qui, pour rendre
» sa maison plus commode, la fit
» abattre, et manqua de fonds avant
» avant qu'elle fût à moitié rebâtie.
» Je me trouve assez bien de ma
» méthode : ayez la bonté de vous y
» conformer.

» D'après vos dispositions aux
» améliorations et aux changemens,
» je crois devoir vous recommander

» de ne lire aucun ouvrage qui traite
» de l'agriculture. Ces livres-là sont
» bons pour l'auteur qui les fait, pour
» le libraire qui les débite, et pour
» le riche oisif, qui use son loisir et
» son argent en essais, qui flattent
» d'abord son amour-propre, et
» dont l'unique résultat est de faire
» vivre quelques prétendus savans et
» quelques ouvriers. »

Cet homme-là ne fera jamais rien,
» disait Robert en suivant Tripto-
» lème. Pas d'industrie, pas d'ambi-
» tion, et par conséquent point de
» grandes vues. Il ne laisse rien à
» faire à mon émulation. Il veut que
» je devienne machine, comme les
» automates qu'il me donne à gou-
» verner. Ma foi, qu'il s'arrange.
» Après tout, si j'acquiers moins de
» gloire, j'aurais moins à faire, et
» voilà déjà un dédommagement. »

Robert tira sa note de sa poche, et

se conforma à ce qu'elle lui prescrivait. Il fut surtout très-exact à la laiterie, et à s'assurer que Gros-Pierre ne quittât point le manche de sa charrue. Gros-Pierre enrageait d'avoir sans cesse Robert sur ses talons. Jeannette, toujours prude à sa manière, ne répondait rien à ses agaceries, et lui tournait le dos, ou lui donnait donnait une tape sur la main, selon l'exigence du cas. Robert enrageait à son tour. Il ne concevait rien à cette conduite, après ce qui s'était passé entr'eux. Il était vif, pétulant, et les tapes se multiplièrent tellement, qu'elles raisonnèrent enfin à l'oreille de madame Moreau, qui allait et venait, et donnait son coup d'œil partout. « Jeannette, ma fille, » je loue votre conduite, continuez » à suivre le chemin de la sagesse, » et quelque bon établissement sera » un jour votre récompense. Mon » frère, laissez cette jeune fille,

» je vous prie. Son innocence est
» toute sa fortune, et vous devez
» savoir que c'est une fleur que le
» moindre souffle flétrit. »

» Elle est bonne, madame Moreau, disait Robert, avec son in-
» nocence et sa fleur ! Mon dieu,
» qu'il est facile de tromper d'hon-
» nêtes gens ? Elle est adroite, cette
» petite Jeannette. Avec quelle hy-
» pocrisie elle joue son rôle ! Il n'y a
» pas de dévote à Saint-Sulpice qui
» se masque mieux qu'elle. La ruse
» est donc innée dans le sexe avec le
» desoin d'aimer. Il faut que j'ap-
» prenne à ruser aussi, moi. Mes
» affaires avec Jeannette n'en iront
» pas plus mal. »

Il ne lui adressa plus la parole du reste de la journée ; mais il s'attacha à Gros-Pierre. Il avait toujours quelque chose de nouveau à lui dire. Il était présent à tous ses repas, sous le prétexte, pour les ouvriers, de

s'assurer qu'il ne leur manquât rien, et pour Moreau, qu'ils ne fussent pas trop long-temps à table. Gros-Pierre le donnait au diable, et Robert y envoyait madame Moreau, dont la vigilance le réduisait aux conversations de nuit.

Les ouvriers avaient soupé Les maîtres allaient souper à leur tour, et Gros-Pierre comptait bien trouver un moment pour se dédommager de la contrainte de la journée. L'Amour, caché sous un sarreau de toile, ne parle pas comme l'Amour en habit brodé ; mais il est aussi adroit, et au lieu de se glisser au boudoir, il s'introduit à la cuisine.

Robert, qui ne manquait pas non plus d'adresse, prévit ce qui pouvait arriver. Il passe à l'écurie, « Que fais-« tu là ? — Je fume. — Va fumer au fond de l'écurie. — J'y mettrais le feu. » — Ne fume pas du tout. — Je ne peux m'en

» m'en passer. — Tu raisonnes, je
» crois! — Quand ma journée est
» faite, j'ai mon franc parler. — Fort
» bien; mais pour être levé demain
» à l'heure convenable, il est temps
» que tu te couches, et tu te cou-
» cheras. » Robert prend la pipe, la jette dans la mare, pousse Gros-Pierre dans l'écurie, ferme la porte et met le verrou. « Au moins, dit-il,
» me voilà débarrassé de celui-là. »

Il va se mettre à table. Il rend compte à Moreau des opérations de la journée; et lorsqu'il eut cessé de parler, Moreau lui demanda s'il n'avait rien à ajouter. Robert répondit que non. Moreau prit la parole et prouva que l'homme qui dissimule, n'a pas la conscience pure; que des plaisanteries, en apparence innocentes, finissent par devenir dangereuses; qu'un être raisonnable, qui se laisse subjuguer par ses passions, se dégrade

aux yeux des autres et aux siens propres; que de violer les lois de l'hospitalité, est manquer à l'honneur, et que séduire l'innocence est un crime. Robert comprit fort bien qu'il était encore question de Jeannette, et que madame Moreau parlerait tant qu'elle aurait quelque chose à dire. Il ne répondit rien. Mais il rit intérieurement des lieux communs que tout le monde connaît, que tout le monde a dans la bouche, et que personne ne pratique, parce qu'ils n'accommodent personne. Moreau lui-même, pensait-il, n'a-t-il pas été subjugué par le minois de Félicité, et si sa raison eût conservé quelque empire, n'eût-il pas épousé cent mille francs au lieu de deux mille écus? Je ne peux pas me marier, moi, je m'amuse: quoi de plus naturel?

On monte, chacun se retire. Jeannette fait résonner son verrou, gar-

dien de cette précieuse innocence que ses maîtres défendent envers et contre tous. Attendons, disait Robert, que mes moralistes reposent: ils ne me pardonneraient pas de prendre le nécessaire, eux qui s'endorment au sein du superflu.

Il laisse sonner dix heures et demie, onze heures. Il entr'ouvre sa porte, il sort la tête, il prête une oreille attentive; le plus profond silence règne autour de lui. Il avance un pied; il écoute encore; il passe dans le corridor en retenant son haleine; il craint de toucher le parquet.

Mademoiselle Jeannette, qui avait mis son verrou bien fort, l'avait retiré bien doucement. Elle se doutait que M. Robert n'avait pas envie de dormir, et elle ignorait que Gros-Pierre fût en prison. De toute manière, elle comptait sur une nuit agréable.

Robert trouve la porte entr'ouverte, il entre; il remet ce verrou, maintenant protecteur des plaisirs. « Qui est là » dit à voix basse Jeannette, qui savait bien qu'elle n'avait pas ouvert la porte d'en bas à l'autre. « — C'est moi, ma petite. — » Comment, c'est vous monsieur! » et vous savez que je suis promise à Gros-Pierre! — Tu l'as oublié ce » matin. — Ce matin, il a fallu acheter votre silence. — Ce matin tu » as cédé à ta reconnaissance; tu vas » maintenant acquérir des droits à la » mienne. — Mais, finissez donc, » monsieur... Laissez-moi, vous » dis-je... Comment voulez-vous » maintenant que j'épouse cet homme-» là? — Comme tant d'autres, qui ne rendent pas compte du passé, » et qui se tairont sur l'avenir. »

Jeannette ne tarda pas à oublier Gros-Pierre, et à jeter le masque qu'elle portait pendant la journée,

Elle se livra à toute la vivacité de ses sensations; elle était à tout, et cependant elle trouva un moment pour tracer à son nouvel amant un plan de conduite propre à cacher leurs amours, et à tromper Gros-Pierre comme les autres. Robert ne concevait pas la différence de Jeannette à la cuisine, et de Jeannette au lit. Il ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement. « Quelles » femmes avez-vous donc connues, » monsieur, si vous ne savez pas encore qu'il faut sacrifier quelque » chose pour conserver l'essentiel? » D'ailleurs, la probité m'ordonne » de me conduire ainsi. — Où diable » fais-tu intervenir la probité? — » Oui, monsieur, la probité, je vous » le répète. Mes journées sont à mes » maîtres, et je n'en dois pas perdre » un moment; mais mes nuits sont à » moi, et qu'importe que je les passe » à dormir ou à faire autre chose? —

» Il n'est pas possible de raisonner » plus juste. »

De raisonnemens en plaisirs, et de plaisirs en raisonnemens, les heures s'écoulaient avec rapidité, et déjà la prévoyante Jeannette observait à Robert qu'il était temps de penser à la retraite, lorsqu'ils entendirent frapper doucement à la croisée. Ils se levèrent sur leur séant, mus comme par un même ressort; ils se regardaient nez à nez d'un air qui voulait dire : Qu'est-ce que cela signifie?

Le coup léger se répète, et la frayeur succède à l'étonnement. Jeannette prend Robert par la tête, la lui remet sur l'oreiller, lui couvre le nez du drap, se lève bravement et va ouvrir sa fenêtre : c'était Gros-Pierre, qui lançait des pois dans les vitres, pour avertir qu'il était là, et que sa belle eût à l'introduire. Il restait à Jeannette deux heures en-

core, dont elle pouvait disposer sans nuire aux intérêts de ses maîtres ; mais Robert n'était pas sourd, et il était défiant. Jeannette parla avec onction et de sa faiblesse, et de la promesse qu'elle avait faite de rentrer dans le sentier de la vertu. Ces belles choses-là ne persuadaient pas Gros-Pierre ; mais il n'avait pas d'échelle, Jeannette refusait de lui ouvrir la porte d'en bas, et il fallait qu'il retournât à l'écurie, non sans jurer énergiquement, ce qui ne remédie à rien, mais qui soulage, dit-on.

Robert quitta sa tendre Jeannette, enchanté de la conduite qu'elle venait de tenir, et se promettant bien de se dédommager la nuit de l'uniformité des jours, qui commençait à lui paraître sensible. Une seule chose l'embarrassait : c'était de trouver le moyen d'enfermer Gros-Pierre de façon à l'empêcher de ve-

nir désormais effrayer les amours ; et pour cela il fallait savoir comment il était sorti de l'écurie. Le lui demander, c'était faire connaître qu'il avait tout entendu, et par conséquent qu'il était d'intelligence avec Jeannette. Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était d'examiner les localités, de tâcher de deviner ; et c'est ce que fit Robert.

Il lui parut constant que M. Pierre était monté sur son lit, qu'il s'était glissé de là à travers les ouvertures d'un plancher à claire-voie, et qu'il était descendu dans la cour par la lucarne du grenier à foin.

Pendant le déjeuner, Robert fit observer à Morcau divers inconvéniens résultant de ce que le volet de cette lucarne ne fermait pas. Le fourrage mouillé en temps de pluie et l'humidité gagnant de proche en proche, la poussière portée par le vent et s'attachant aux parties humides ; la fa-

cilité qu'avaient les valets de garnir les râteliers sans discrétion ni mesure, lui paraissaient autant de choses auxquelles il était important de remédier. D'ailleurs, il était convenable qu'il eût la clef des objets dont il répondait.

Moreau regarda sa femme d'un air de satisfaction; il serra la main de Robert d'une manière tout-à-fait expressive, et il l'autorisa à aller chercher le maréchal. Pendant que Gros-Pierre creusait des sillons, en composant pour Jeannette un billet doux bien pressant, qu'il devait faire écrire par le maître d'école du lieu, un cadenas passé dans un bon moraillon répondit à Robert de la continence de son rival et de la fidélité de sa belle.

Les yeux cherchent assez naturellement les objets qui occupent l'imagination. Ceux de Gros-Pierre, rentrant pour dîner, lui et ses chevaux,

se portèrent vers cette lucarne, d'où il était si lestement et si inutilement descendu. « Oh, oh, dit-il; c'chien » d'homme-là pense à tout, prévoit » tout; il faut être plus fin que lui. »

C'était la veille du jour où, pour la première fois, Robert devait aller à la Halle. Il n'avait pas manqué de désigner Gros-Pierre pour mener une des charettes; mais Gros-Pierre avait décidé qu'il n'irait pas à Paris, et qu'il profiterait de l'absence de son incommode surveillant. Il avait toujours ouï dire qu'une gousse d'ail fourrée en un certain endroit, donnait la fièvre à qui voulait l'avoir. Il en fourra deux, bien persuadé que le chirurgien du village n'irait pas chercher là son pouls, et que la feinte ne sera pas découverte.

O fortune, ô honheur! déjà il sent les avans-coureurs du frisson. Le voilà certain de rester à Châtenay

c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. Il faut que Robert passe la nuit à Paris : comment l'y contraindre ?

« Eh parbleu ! dit Gros-Pierre, rian » n'est pus facile. Mon grand'père » m'contait qu'on avait manqué de » brûler un sorcier qui faisait boîter » toutes les bêtes du village ; et qui » se tira d'ça en déclarant son secret » où il n'entrait pas de sorcellerie du » tout. J'vas user du secret, moi. » Il arrache quelques crins de la queue du premier cheval ; il lui en noue un à chaque pied entre le sabot et le paturon ; il répète son essai sur tous les chevaux qui doivent traîner le convoi de farine ; il va dire à un de ses camarades qu'il ne soupera point parce qu'il a la fièvre, et il se met au lit.

Entendant parler de cette fièvre, venue si subitement à un gros garçon plein de santé, Robert soupçonna, non la gousse d'ail, mais une ruse

quelconque, qu'il lui importait de déjouer. Il représenta à Moreau que Pierre était son meilleur ouvrier, et que son intérêt lui prescrivait, autant que l'humanité, d'administrer promptement des secours. Le bon, le sensible Moreau fut lui-même chercher le chirurgien, et, au grand étonnement de Robert, le docteur prononça qu'il y avait une fièvre violente, causée par une percussion d'humeurs. Il se décida pour une copieuse évacuation, et il ordonna en conséquence que le malade prendrait l'émétique à la fin de l'accès. Bien, pensait Robert. Le vomitif t'occupera pendant la journée, et moi, je serai de retour le soir. *Vanitas Vanitatum!*

Comme il est possible que dans la chaleur de la fièvre, un homme sorte de son lit, et s'expose aux effets dangereux de l'air, Robert dit à Moreau qu'il allait mettre le verrou à la porte

de l'écurie; et il obtint de nouveaux éloges en couvrant ses petites passions de l'intérêt apparent du propriétaire. Rentré dans sa chambre, il attendit, comme la veille, que l'horloge de la paroisse sonnât onze heures; et Jeannette les entendit frapper avec ce doux battement de cœur qui n'est pas la jouissance, mais qui est plus que le désir. Elle commençait à préférer Robert à son rustre; il en avait la force, et il y joignait l'avantage des formes et de l'urbanité. Cette nuit parut aussi courte que la précédente, et c'est tout dire.

A la pointe du jour, Robert rassembla ses charretiers, fit atteler, monta tant bien que mal la grosse jument grise, et partit avec son convoi. A un quart de lieue de la métairie, un cheval bôita d'un pied de derrière; et on décida qu'on ferait visiter ce pied par le maréchal du

prochain village. Bientôt le cheval boîta d'un pied de devant, et on jugea à propos de ralentir le pas. Il boîta enfin des quatre pieds. Il fallut l'attacher derrière la charrette, dont les sacs furent répartis sur les autres voitures. Voilà déjà une heure perdue.

On arrive au village. On mande le maréchal. Il examine les quatre pieds et déclare de bonne foi qu'il n'y voit rien, et qu'il croit le cheval atteint d'une crampe que la marche dissipera. En conséquence, Robert poursuit sa route. A peine est-on sorti du village, qu'un second, un troisième, un quatrième cheval sont pris de la *crampe*, et selon l'avis du maréchal, on leur distribue force coups de fouet pour leur assouplir les nerfs. Plus on fouette, plus les crampes augmentent, moins les chevaux avancent. Robert prévoit qu'il sera six heures du soir quand il arrivera à

Paris, et il sait que l'émétique n'agit que pendant trois ou quatre heures.

Il ne prend ici conseil que de lui-même. Il prononce qu'on gagnera Mont-Rouge clopin-clopant, qu'on y louera des chevaux frais, et qu'on y laissera ceux de Moreau, qu'on reprendra au retour. Après bien des peines, et, ce qu'il y a de pis, après une perte de temps considérable, on se traîne jusqu'à Mont-Rouge.

Le maréchal du lieu, plus ignorant, ou peut-être plus fripon que l'autre, parce qu'il respirait plus souvent l'air de Paris, déclara les chevaux attaqués d'éparvins, et la saignée et les cataplasmes d'herbes émollientes d'une absolue nécessité. Voilà donc trois harnois hors de service, pour la possession d'une simple paysanne. Qu'on s'étonne après cela de la destruction de Troie!

Pendant que le maréchal opère,

M. le factotum et ses charretiers vont de chaumière en chaumière, cherchant et demandant des chevaux. On répond ici que le cheval charrie le fumier, là qu'il herse; plus loin, qu'il va revenir du marché. Robert s'emporte, tempête; le temps ne s'écoule pas moins, et il est midi, avant qu'on ait rassemblé les chevaux dont il a besoin.

Ses charrettes partent enfin, tirées par sept à huit rosses, qui mettent à peine un pied devant l'autre, et qui ne montent la pente la plus douce qu'autant que Robert et ses charretiers poussent à la roue. Plus on pousse moins les rosses vont. Robert voyait son rival rentré dans ses droits. Cette seule idée lui faisait faire des efforts incroyables, qui n'aboutissaient à rien, parce qu'il n'était pas secondé; et la raison en est simple: ses charretiers n'avaient pas de mâtresses.

Le chirurgien de Châtenay n'avait pas manqué d'envoyer la potion qui devait chasser les humeurs répercutées de Gros-Pierre. Madame Moreau n'était pas plus sensible que son mari; mais sa sensibilité se développait d'une manière plus active. Le cœur d'une femme honnête est une source de prévenances, d'attentions, de soins. Il semble qu'elle se dédommage de ce qu'elle refuse à l'amour, par ce qu'elle donne à l'humanité. Félicité ne voulut pas que Pierre restât dans son écurie; elle le fit transporter dans un cabinet attenant à la cuisine, et le coquin tressaillit de joie en y entrant: il était clair que Jeannette serait sa garde de jour, et qu'elle n'aurait, la nuit, que la porte de sa chambrette à lui ouvrir.

C'est madame Moreau elle-même qui lui présente l'émétique. Gros-Pierre se glaint d'un reste de fièvre, et prétend qu'il est indispensable

d'attendre encore. Madame Moreau va à ses affaires, et Gros-Pierre jette l'émétique par la fenêtre. Il n'en a jamais pris; mais il se doute qu'une bouteille de vin vieux est plus favorable à l'amour qu'un vomitif. Madame Moreau rentre. Elle porte une énorme cafetière d'eau chaude, qui doit faciliter les évacuations. Elle met Jeannette auprès du malade, et lui enjoint de le faire boire sans miséricorde, et de lui tenir la tête dans certaine circonstance.

Gros-Pierre est seul avec sa belle; il commence à parler tendresse, et Jeannette, fidèle à sa probité et à son plan de conduite, répond en lui présentant un verre d'eau. Gros-Pierre ne peut rien refuser de la main de sa maîtresse : il boit; il parle après avoir bu, et un autre verre d'eau lui ferme encore la bouche. Il boit tant, qu'il sent son cœur défaillir : il ne sait plus dire qu'il aime : il pourrait bien moins le prouver.

Cependant madame Moreau ne manquait pas, en allant et venant, de s'informer de l'état du malade. Elle s'étonne que l'émétique et l'eau chaude n'aient produit aucun effet. Elle envoie Jeannette chez le docteur. Le docteur accourt, les poches pleines de petits paquets. Il tâte le pouls de Gros-Pierre, et le trouve excellent. « Cet homme, dit-il, a un » coffre de fer : trois grains d'émé» tique n'ont pas produit la plus lé» gère émotion. » Vîte, il en vide trois autres paquets, que Gros-Pierre est forcé de prendre, quoiqu'il ne cesse de protester qu'il se trouve à merveille.

. . . . .

Le docteur n'entend rien, sinon qu'il faut que le malade évacue. Il s'assied auprès de son lit, et déclare qu'il ne désemparera pas que le remède n'ait opéré. Indigné, au bout d'un quart d'heure, de trouver un

viscère rebelle à l'ordonnance ; le docteur réitère la dose ; Pierre l'avale en rechignant. Un quart-d'heure s'écoule encore, et Pierre a neuf grains d'émétique dans l'estomac.

L'irascible empyrique eût été jusqu'à douze, s'il n'eût craint d'emporter le malade avec les humeurs. Cette considération l'arrêtait d'une part ; l'opiniâtreté de l'estomac de Pierre l'excitait de l'autre. Il calculait jusqu'à quel point un médecin doit respecter la vie d'un charretier, lorsque la première évacuation se fit avec un bruit et une abondance de tous les diables. A celle-ci, succède une seconde, une troisième. Pierre s'écrie qu'on l'assassine. Le docteur répond par des verres d'eau, qui se suivent sans interruption. Pierre se repent amèrement de s'être donné la fièvre, et le docteur entrevoit le commencement d'une maladie grave

et lucrative. Pierre fatigué, excédé, exténué, demande grace au médecin et à l'émétique. L'émétique continue d'agir avec violence, et le médecin d'administrer l'eau sans pitié.

Il fallait effectivement que Gros-Pierre fût un Samson, pour résister à une pareille épreuve. Après des alternatives alarmantes, ce fut l'émétique qui céda. Mais il laissa le malade dans un état d'affaissement, dont il était probable qu'il ne se relèverait de long-temps.

Lorsque Robert arriva à la Halle, les facteurs étaient retirés, les portes fermées; et la seule ressource qui restât, était d'abriter les voitures sous les remises d'une voisine. On dételle les chevaux; les charretiers enfourchent chacun le leur, et prennent les autres en main. Robert remonte la jument grise, et il presse la marche, pour remettre plutôt,

disait-il, ces chevaux aux propriétaires, et voir quel traitement on faisait à ceux de Moreau. Son véritable motif était de prévenir les excursions nocturnes de Gros-Pierre. Il était loin de penser que son concurrent fût victime de l'ail et de l'émétique.

En appliquant ses cataplasmes, le maréchal de Mont-Rouge s'était pris un doigt entre un crin et un paturon. Cette découverte l'avait engagé à visiter les autres pieds. Il s'était donné au diable, pour deviner comment ces crins étaient là; mais la cause du mal trouvée et supprimée, la cure devait être prompte, lui faire le plus grand honneur, et surtout lui rapporter de l'argent, à quoi un maréchal tient comme un médecin.

Les herbes émollientes avaient dissipé l'enflure causée par la compression et la fatigue; et lorsque Bobert

arriva, le maréchal leva les cataplasmes, avec le charlatanisme d'un docteur consommé. Il sortit les chevaux, les fit marcher, et Robert et ses gens crièrent au miracle. Le maréchal protesta qu'il avait travaillé dix ans à la découverte du spécifique, et que ses essais lui coûtaient beaucoup, ce qui voulait dire qu'il espérait être bien payé; et en effet, Robert ne marchanda point, parce qu'il était sept heures du soir.

Les habitans du village, émerveillés de la beauté et de la promptitude de la cure, prônèrent partout leur maréchal, et de tous côtés on lui amena des chevaux boiteux, qu'il ne guérit pas, mais dont les maîtres ne payèrent pas moins.

Il était sept heures, il restait deux lieues à faire, et l'ardent Robert poussait vivement la jument grise. Jeanne l'attendait avec impatience. D'a-

vance elle jouissait des délices d'une nuit, que Gros-Pierre, cloué dans son lit, ne pouvait pas troubler. O infortune, ô douleur, un pavé détaché, tel qu'on en rencontre au milieu de toutes les routes, ce qui ne prouve rien en faveur de messieurs les inspecteurs; un pavé fait broncher la grosse, la vigoureuse Gogo. Robert ne se doute pas qu'on puisse soutenir son cheval! Il laisse tomber le sien sur le nez, puis sur le flanc. Son pied se trouve serré entre la selle et le malheureux pavé. Gogo se relève d'elle-même, et le pauvre cavalier reste étendu sur le chemin, en poussant des cris douloureux.

Bon, pensait un des charretiers, il ne me fera pas lever demain avant l'aurore! Bien, pensait l'autre, il ne viendra pas voir ce que je ferai de ma semence! et comme on est comédien partout, ces bonnes gens remirent

Robert

Robert sur Gogo, avec les précautions, les consolations usitées; et ils virent avec un plaisir secret qu'il avait le pied aussi gros que la tête.

Il arriva enfin à Châtenay, ainsi qu'il se l'était promis le matin; mais dans quel état, grand Dieu! il fallut le descendre de cheval comme on l'y avait mis, et le porter dans sa chambre. Le docteur, qui se trouvait heureusement près de Gros-Pierre, bénit cette journée, en coupant le pantalon de coutil. Il prononça qu'il y avait foulure, et même entorse. Il prépara l'emplâtre de graisse de pendu, qui, dans ce temps-là, n'était pas rare à Châtenay; et après l'avoir appliqué, il condamna le blessé à garder le lit pendant quinzaine.

Concevez-vous la situation de Jeannette? Elle est placée le soir entre deux hommes dont elle est ai-

mée, qu'elle chérit, en établissant cependant entre eux quelque distinction, et qui tous deux sont impotens. « Si du moins, disait-elle dans son » lit solitaire, si du moins Gros » Pierre me fût resté! » La Providence, qui met toujours le bien à côté du mal, lui devait un dédommagement, et le lui accorda.

Le marquis de Châtenay, las de Paris et de ces folies brillantes qu'on appelle plaisirs, avait été à la campagne, rétablir sa santé dérangée par les veilles, et jouir de lui-même. Il avait visité plusieurs seigneurs de ses amis, et s'était arrêté à Salency, pour y voir la fête de la Rosière. Il avait remarqué que cette pompe champêtre ajoutait beaucoup à la considération qu'on accordait au seigneur, et lui coûtait très-peu. Comme il n'y a pas d'homme qui n'aime à être considéré, à bon marché surtout,

M. de Châtenay forma le projet d'établir dans sa terre une fête imitée de celle de Salency.

Il arriva au château le lendemain du jour qui avait éclairé tant de désastres, et il manda aussitôt le maire et le curé. Il leur communiqua son dessein, et leur lut les statuts qu'il avait fait copier sur ceux de Salency. Ces deux messieurs approuvèrent beaucoup les vues paternelles du seigneur : le curé, parce que la cérémonie serait précédée d'une grand'messe flanquée d'un pain béni; le maire, parce qu'il présenterait les trois vierges, parmi lesquelles le seigneur choisirait l'*élue*. Or, toutes les fillettes du village feraient leur cour au présentateur, qui était encore égrillard, quoiqu'il commençât à grisonner.

Le seigneur n'avait parlé qu'à des hommes, et cependant tous les habitans surent, une heure après, que le

dimanche suivant, il y aurait une Rosière ; qu'elle recevrait une couronne de roses, une médaille d'argent du poids de cent sous, sur laquelle serait gravé : *Prix de la sagesse ;* plus cinquante écus, dont elle ferait ce qu'elle voudrait.

A cette nouvelle, toutes les têtes fermentèrent. Les mères commencèrent à intriguer sourdement ; les filles firent à monsieur le maire des révérences jusqu'à terre ; les papas lui offraient *bouteille*, et même la lui payaient. Monsieur le maire était enchanté.

Madame Moreau crut ne devoir pas laisser échapper l'occasion de couronner la sagesse de Jeannette, et elle jugeait à l'air affairé des uns et des autres, qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Cependant son mari était allé terminer à Paris l'opération que son factotum n'avait qu'ébau-

chée; elle connaissait les convenances, et le rôle de solliciteuse lui paraissait au-dessous d'elle. Sa petite vanité l'emporta sur toutes les considérations. Elle sourit à l'idée de voir la première Rosière prise dans sa maison; elle s'habilla et fut présenter au château la plus séduisante figure, embellie de l'incarnat de la pudeur et de la timidité.

Monsieur le marquis se leva, dès qu'il aperçut la jeune dame; il fut au-devant d'elle, lui offrit la main; et comme un amateur veut bien supposer qu'une jolie femme peut avoir quelque chose de particulier à lui dire, M. de Châtenay fit entrer Félicité dans son cabinet, et lui avança le plus volumineux de ses fauteuils.

Félicité rougit davantage en se trouvant seule avec un homme qui n'était pas son mari. Elle devint cramoisie lorsqu'elle vit le marquis pres-

99982

que aussi rouge qu'elle, et elle sentit la nécessité de parler promptement, pour éloigner de lui certaines idées, dont elle s'alarmait déjà.

Elle commença l'éloge de Jeannette du jour de sa naissance, et elle se proposait de le pousser jusqu'au moment où elle parlait : son mari lui avait dit que rien n'était soporifique comme un éloge. M. de Châtenay l'interrompit dès les premiers mots ; il déclara qu'une fille proposée par elle était nécessairement ce qu'il y avait de mieux dans le village. Il sonna ; il donna ordre qu'on lui amenât le maire, et, en l'attendant, il causa avec madame Moreau. Ce fut d'elle qu'il lui parla, parce qu'une femme aimable est de tous les sujets de conversation le plus intéressant. Il apprit qu'elle était mariée depuis deux ans, et il protesta qu'elle conservait les grâces et la fraîcheur d'Hébé. Il

sut que son mari était, après le seigneur, le plus riche propriétaire du lieu, et qu'il faisait valoir son bien. M. de Châtenay marqua la plus haute estime pour les propriétaires qui vivent sur leurs terres et qui les cultivent. Il exprima le plus pressant désir de faire connaissance avec M. Moreau, et il pria madame de lui faire l'honneur de l'amener dîner au château avec elle le jour du couronnement. Refuser une grâce n'est pas le moyen d'en obtenir une autre : Félicité accepta l'invitation, et le marquis crut devoir lui marquer sa reconnaissance en lui baisant la main. Les joues de Félicité se couvrirent de roses nouvelles. Le marquis tenait toujours cette main qu'il brûlait de baiser encore ; Félicité était mal à son aise, et n'osait la retirer. Le maire entra fort à propos pour elle, et très-à contre temps pour monsieur le marquis.

Le seigneur lui notifia qu'il entendait que Jeannette Poitevin fût une des présentées. Le maire qui sortait du cabaret, répondit avec fermeté que ce serait forcer les suffrages, qui devaient être libres d'après les réglemens. Le seigneur répliqua qu'il voulait être obéi, et qu'il prétendait qu'on se tût sur l'ordre qu'on venait de recevoir, à peine d'encourir sa disgrace. Le maire, qui était un des fermiers de monseigneur, ne lui adressa plus que des révérences.

Monsieur le marquis jeta sur une table une bourse destinée à gagner les récalcitrans, et dont le contenu excédait de beaucoup la somme promise à la Rosière. Les hommes sont faits ainsi : ils donnent tout aux passions, et peu à la vertu.

Le maire prit la bourse et se retira. Madame Moreau se hâta de le suivre, très-satisfaite du succès de

sa démarche, mais se promettant bien de ne plus entrer seule dans le cabinet de monsieur le marquis.

Elle aperçut, en rentrant chez elle, Jeannette très-occupée de ses travaux domestiques, très-affectée de sa viduité, et très-discrète sur cet article. Elle s'avança vers elle, les bras ouverts, et l'embrassant affectueusement, elle lui dit : « Ma fille, la » sagesse ressemble à ces breuvages » salutaires, dont l'amertume ré- » pugne quelquefois, mais dont les » fruits sont toujours doux. Tu vas » cueillir ceux que ta vertu a mûris. » J'espère que dimanche tu seras la » plus glorieuse des filles, après avoir » été leur modèle. » Certainement le curé du lieu n'eût pas parlé avec plus d'onction.

A propos du curé, c'était un homme de quarante ans, frais, robuste, infatigable dans l'exercice de toutes ses fonctions. Il faisait des

mariages, il raccomodait les ménages brouillés, il arrangeait les procès, il prêchait comme Massillon, et il faisait la médecine presque aussi bien que le docteur. Il avait plus de pratiques, parce qu'il ne faisait pas payer ses visites. Aussi le docteur disait à l'oreille de tout le monde, qu'il n'était pas autant selon Dieu qu'on voulait bien le croire; qu'il avait pris mademoiselle Catherine à l'âge de dix ans, pour qu'elle grandît chez lui sans qu'on s'en aperçût; qu'elle en avait maintenant dix-huit, et qu'il était aisé de juger, à son ton familier, des services qu'elle rendait à son maître. On croyait assez généralement à la vérité de ces propos. Mais comme l'intimité du curé et de Catherine ne nuisait à personne, on s'en souciait peu, et on les laissait faire. Il n'était pas de paysan qui n'aimât mieux lui voir Catherine que sa ménagère, et qui ne sentît

qu'il faut quelque chose à un homme bien conformé.

Le curé sentait, lui, la nécessité de faire taire le causeur, dont les propos pouvaient arriver enfin à l'oreille de son métropolitain, parvenu à cet âge où on ne pardonne pas des péchés qu'on ne peut plus commettre. Faire Catherine Rosière, était un coup de maître C'était réintégrer sa vertu dans tout son lustre, et accabler la médisance.

Le curé n'avait pas, comme monsieur le marquis, la facilité d'acheter les suffrages. Mais l'éloquence est quelquefois aussi puissante que l'or; du moins les régens de rhétorique le prétendent. Moi, j'en doute un peu. Quoi qu'il en soit, le curé s'adressa aux petites femmes qu'il avait mariés, à celles qui lui devaient le retour d'un inconstant, ou l'amendement d'un brutal. Il leur représenta que celui qui prêchait la sa-

gesse devait espérer de la voir couronner dans celle qu'il dirigeait plus particulièrement; que d'ailleurs des paroissiens doivent quelque chose à un pasteur qui ne s'occupe que de leur félicité, et qu'il serait aussi reconnaisant que flatté de cette marque de déférence.

Les petites femmes riaient sous cape de la première partie du discours; la vérité de la seconde était incontestable, et aucune d'elles ne pouvant prétendre à la rose, elles parlèrent toutes à leurs maris; elles développèrent les petits moyens que la nature leur avait dispensés. Tout homme a son côté faible; il n'est pas de femme qui ne le connaisse, qui ne le saisisse, qui tôt ou tard n'amène son mari à son but. On se rassembla au cabaret, à la suite d'une messe adressée au Saint-Esprit, dont il était indispensable d'invoquer les lumières dans une affaire

aussi importante que celle de la rose; et le Saint-Esprit inspira aux habitans de Châtenay de mettre mademoiselle Catherine sur les rangs.

Voilà déjà deux prétendantes dont vous connaissez le mérite. Personne n'intrigant plus dans le village, toutes les voix se réunissent en faveur de Javotte Merlet, qui depuis six ans nourrissait une mère infirme, du produit de son travail : jamais, d'ailleurs, sa réputation n'avait reçu d'atteinte. Il est vrai que la petite vérole lui avait enlevé un œil et paralysé une jambe. Du reste, c'était une petite personne très-passable.

Madame Morcau n'avait pas manqué de rendre à son mari ce qui s'était passé entre elle et Monsieur le marquis. Elle crut même nécessaire de parler de son embarras, de son trouble et de sa main baisée. Le marquis était bel homme, spirituel,

aimable, et elle voulait placer son époux entre elle et lui. Quelle femme que celle qui porte la prévoyance jusqu'à prévenir la tentation ; qui d'avance se ménage un appui, un protecteur contre elle-même ! Vous conviendrez que madame Moreau était véritablement vertueuse, et je suis bien aise que dans le nombre de celles qui ont passé sous vos yeux, il y en ait au moins une irréprochable.

On me répondra que femme qui s'arme contre l'amour, n'est pas loin d'aimer. Je répliquerai qu'il y a des libertins qui tournent en ridicule ce qu'il ne peuvent combattre, et que faire rire n'est pas avoir raison. M. Moreau, d'ailleurs, qui se connaissait à tout cela mieux qu'un autre, approuva beaucoup la sincérité de sa femme, la remercia de sa confiance, jugea qu'il fallait dîner

au château, puisque l'invitation était acceptée, mais qu'il serait inutile d'y retourner, parce que toute liaison directe avec les grands tourne toujours au désavantage des petits.

En effet un grand seigneur les tient à une distance humiliante; il exige qu'ils soient toujours de son avis; il leur emprunte quelquefois de l'argent, il oublie souvent de le leur rendre, et il croit les honorer beaucoup en les faisant cocus. Hé, morbleu! vivons avec nos égaux; rions, trinquons, chantons, disputons même, c'est la preuve que nous avons notre franc-parler : laissons les grands régler ou dérégler le monde, *et gaudissons-nous en paix avec notre Margoton.* Ainsi pensait Moreau, et vous savez que Moreau est un sage.

La veille du jour marqué pour le

triomphe de la vertu, Monsieur le marquis ne manqua point de venir apprendre à madame Moreau que les prétendantes étaient désignées, que Jeannnette était nommée la première, ce qui annonçait le cas particulier qu'on faisait d'elle, et qu'en la couronnant il ne serait que juste. Il lui adressa ensuite une infinité de choses agréables et flatteuses, et il ne marqua à Moreau qu'une politesse froide, parce qu'il était reconnu alors que si un marquis pouvait déroger jusqu'à la simple bourgeoise, il devait bien se garder de se familiariser avec le mari.

Quelque plaisir qu'éprouvât madame Moreau à entendre ces jolis riens, elle fut piquée de l'oubli dans lequel le marquis laissait un homme qu'elle avait jugé digne de la rendre mère. Elle prétexta une affaire, et sortit pour forcer M. de Châtenay à lui parler, et à reconnaître le mé-

rite de celui qu'il dédaignait. Le marquis, à qui ce mérite était fort indifférent, quitta Moreau avec une révérence assez leste, en lui rappelant qu'il dînait le lendemain au château. « Ma foi, disait Moreau, » je ne me soucie pas plus de son » dîner, que lui de ma conversa» tion; et je lui aurais dit ma façon » de penser, si je n'avais craint de » nuire à cette chaste et intéressante » Jeannette. »

Le lendemain, sept à huit coups de fusil annoncèrent la solennité du jour. Le tambour battit, la cloche sonna, les *bouchons* s'ouvrirent. On ne parlait, en buvant le petit coup, que du choix que monseigneur allait faire. Les uns parièrent demi-setier pour Catherine, les autres pour Jeannette. Les plus honnêtes gens parièrent pour Javotte. Ceux-là perdirent, et cela devait être.

Madame Moreau, levée avec le soleil, ne s'occupait que de Jeannette. Elle préparait tout ce qu'elle croyait propre à donner un éclat nouveau à sa jeunesse et à sa fraîcheur. Il n'était pas dans ses principes qu'on sortît jamais de son état. En conséquence, le fond de la toilette de Jeannette se composa de son juste des dimanches et de la jupe de cotonnade rouge. Mais madame lui fit chausser les plus fins de ses bas de coton; elle lui couvrit la gorge du plus ample de ses fichus brodés; elle lui arrangea les cheveux avec cet art qui ressemble à la simplicité; elle lui attacha, sur le haut de la tête, un voile, emblème de la modestie. Elle la regarda enfin et la trouva charmante; mais elle se garda bien de le lui dire, de peur de lui inspirer de la vanité.

Le curé, tout à son affaire, était allé présenter ses hommages à mon-

seigneur. Il parla longuement des qualités de Catherine, et le marquis l'ecouta, parce qu'il avait sacrifié cette journée à la représentation. Il lui répondit avec bonté, parce que cela ne coûte rien, et il lui donna des espérances, parce que personne ne sait comme un grand seigneur, que *promettre et tenir sont deux.*

A dix heures, le tambour, les vieillards et les matrones vinrent prendre Jeannette, et la conduisirent au presbytère, où les mêmes honneurs furent rendus à Mlle. Catherine, beaucoup plus parée que sa rivale, parce que chacun aime à décorer son idole. On se rendit enfin chez Javotte Merlet, qui ne brillait que de son honorable pauvreté et de sa vertu, choses assez peu considérées alors.

On se rendit processionnellement à l'église, au milieu des acclama-

tions des habitans des deux sexes, entre lesquels on remarquait madame Moreau, couvrant de ses yeux sa Jeannette, et flottant encore entre la crainte et l'espérance.

Le seigneur parut enchassé dans son plus magnifique habit, précédé de ses gardes-chasse, et suivi de ses laquais. Il fut conduit dans le chœur par l'écorcheur du lieu, qui faisait le suisse les dimanches et fêtes, et qui portait une épaulette, aussi ridiculement placée sur l'épaule d'un drôle de cette espèce, que le serait un bonnet carré sur la tête d'un capitaine de grenadiers.

La messe commença, une messe superbe, en vérité. Trois chantres au lutrin, deux vachers en enfans de chœur, les surplis et les aubes lavés de la veille, et la chasuble de damas vert, galonnée d'un ruban de fil jaune. Si l'usage de payer, pour

avoir le droit de prier Dieu, eût été établi alors, le curé n'eût pas manqué de mettre les billets à six sous.

Une occasion bien précieuse, qu'il ne laissa pas échapper, fut celle qui s'offrait si naturellement, de déployer ses talens en présence de monseigneur. Il monta en chaire après l'évangile, et parla longuement sur l'excellence de la virginité. Les petites vierges ne trouvaient pas que cela leur servît à grand'chose : les petites mamans étaient fort aises d'en être défaites. Jeannette et Catherine ne purent s'empêcher de sourire, et le marquis de bâiller.

Un repas somptueux était servi au château. Monseigneur admit à sa table les trois prétendantes, à-peu-près comme un évêque lave, le jeudi saint, les pieds à douze gueux, qui ne l'approchent que ce jour-là. Vous prévoyez que madame Moreau était

placée à la droite du marquis. il ne voyait qu'elle ; il ne parlait qu'à elle. La femme du maire, celle du notaire, étaient rouges de jalousie et de colère.

Bientôt madame Morea sentit un pied agaçant qui l'obligea à retirer le sien. Bientôt un genou très-actif chercha une cuisse faite au tour que fixait le pied de la table, et qui était livrée à des attaques répétées. Madame Moreau fut vingt fois prête à dire : Finissez donc, monsieur le marquis ! et vingt fois l'intérêt de Jeannette la retint. Elle se borna à repousser ce genou téméraire, et le marquis interpréta, d'après son amour-propre, les légers mouvemens de cette cuisse, qu'il ne cessa de caresser. Madame Moreau était sage, mais elle était femme. Cette pression répétée produisit enfin une émotion que décélèrent le coloris

des chairs et l'agitation du sein. Le marquis l'observait; il jugea le moment favorable, et il glissa sur la serviette de la jeune femme, une déclaration assez mal tournée, mais très-positive. Que fera-t-elle? Rendre le billet au marquis devant vingt personnes, c'est se livrer aux traits acérés de la médisance. Le laisser tomber n'est pas plus prudent. Il sera trouvé par quelqu'un; et il peut être tourné de façon à ne laisser d'incertitude sur la personne à qui il est adressé. Madame Moreau le mit dans sa poche; car on n'avait pas encore imaginé de se passer de poches, de jupons, et de ne porter que la moitié d'une chemise. On n'eût même pas cru possible qu'une femme parût, en public, le cou, les épaules, les bras, la gorge et le dos nus. Personne n'y touche, sans doute, parce que personne n'est tenté d'y toucher. Nos grand'mamans, plus

adroites, cachaient tout cela, s'en portaient mieux et inspiraient plus de désirs.

La cloche appela les fidèles aux vêpres, et le marquis se leva avec la dignité qu'exigeait la circonstance. On passa au salon; on se rangea circulairement. Les trois prétendantes se présentèrent le plus modestement qu'elles purent, et chacun attendit, la bouche ouverte, le nom qui allait sortir de celle de M. le marquis. Il proclama Jeannette Poitevin, en regardant madame Moreau d'un air qui voulait dire : Vous venez de contracter une dette envers moi, et vous l'acquitterez. Jeannette fut décorée du cordon, au bas duquel pendait la médaille; la couronne de roses blanches couvrit son front *virginal*, et le marquis lui présenta une main qu'il eût bien mieux aimé offrir à madame Moreau.

On attendait à la porte du château

que la rosière parût, et on applaudit unanimement au choix de monseigneur. On l'eût applaudi de même, s'il eût choisi Catherine ou Javotte : le peuple est si crédule, et les grands si infaillibles !

Le curé, piqué que sa gouvernante n'eût pas obtenu la préférence, chanta les vêpres de fort mauvaise grace. Il mâchonna les mots, ce qui gâta beaucoup les œuvres du prophète-roi; mais il abrégea le service, ce qui ne déplut pas aux paysans, qui aiment bien autant danser et boire, que psalmodier.

Il y eut grand bal au château. Le marquis l'ouvrit avec madame Moreau, et à la fin de la contredanse, il lui proposa d'aller prendre le *frais* dans ses bosquets. Madame Moreau, qui n'avait plus rien à ménager, lui fit une grande révérence, et fut s'asseoir auprès de son mari. Le seigneur

commença à penser que c'était une petite sotte, dont il serait difficile de faire quelque chose.

Comme on n'était pas encore assez avancé au village pour savoir que rien n'est aussi beau que les ténèbres, on dormait la nuit à Châtenay, pour y jouir des avantages et des agrémens du jour. En conséquence, chacun se retira à neuf heures, et un instant après, le marquis reçut un paquet cacheté, qui renfermait son billet et une lettre très-sèche de Moreau. Il prononça que cette bourgeoise était une bégueule, et il retourna à Paris, pour ne pas rencontrer un mari qui ne lui paraissait pas plaisant.

Gros-Pierre était enchanté que Jeannette eût obtenu la rose; Robert ne concevait pas qu'elle eût osé l'accepter. Il en marqua son étonnement, lorsqu'il put se traîner de sa chambre à la sienne; et Jeannette

lui répondit avec beaucoup de sagacité : « Les qualités ne sont rien; » les réputations sont tout. J'ai senti » qu'il m'en fallait une; je me la » suis faite. Elle ferme tous les yeux, » et elle me vaut, comme à tant » d'autres, du plaisir la nuit, et de » la considération le jour. — Et où » as-tu pris ces belles choses-là? » — Dans un livre que j'ai trouvé, » il y a un an, sur la cheminée de » M. Moreau. — Tu lis avec fruit. » — N'est-il pas vrai? »

Cependant, le tempérament de Gros-Pierre commençait à triompher des efforts de la médecine. Il mangeait, il parlait de se lever, et il pouvait avoir, sinon des soupçons, du moins quelque velléité. Déjà la circonspecte Jeannette refusait de recevoir Robert. Robert enrageait. Les difficultés avaient presque fait, d'un goût passager, une affaire sérieuse. Il souffrait impatiemment

Gros - Pierre auprès de la cuisine, voyant Jeannette, et pouvant lui parler à toutes les heures du jour. Il tremblait que le drôle ne profitât enfin de ses absences; et en effet Gros-Pierre commençait à épier l'occasion. Robert intrigua pour le renvoyer à l'écurie; Jeannette seconda l'amant favorisé par quelques mots, qui semblaient être jetés sans intention. Madame Moreau, pleine d'humanité, n'avait pas cependant toutes les vertus d'une sœur d'hôpital. L'aspect d'un malade devant lequel elle passait vingt fois dans la journée, commençait à lui inspirer une sorte de dégoût. Elle saisit les insinuations de Jeannette; Moreau saisit les insinuations de sa femme, et il décida que Gros-Pierre reprendrait son poste, pour diriger, jusqu'à ce qu'il pût travailler, un petit pâtre qui le remplaçait.

Cet ordre renversa tous les plans

de Gros-Pierre. Il jura, mais il obéit. Robert retrouva sa Jeannette plus tendre, plus voluptueuse, plus animée par la privation. Le couple amoureux trouvait *Eden* à quatre lieues de Paris. Tout s'embellissait pour eux du charme dont leurs cœurs étaient pour ainsi dire surchargés. Mais est-il un bonheur durable? La rosière sentit des maux de cœur; elle entrevit l'instant où s'évanouirait cette réputation de vertu acquise par tant de soins; Robert prévit une humiliante expulsion. Leur imagination était sans cesse tourmentée, et ils trouvaient l'enfer où ils avaient vu le Paradis terrestre. Il fallait un miracle pour les tirer de là, et il y a long-temps qu'il ne s'en fait plus: les hommes sont si pervers! Qui eût imaginé que Gros-Pierre dût être leur génie tutélaire?

Irrité des obstacles qui se renouvelaient sans cesse, et amoureux

dans la proportion de l'accroissement de ses forces, il prit enfin un parti vigoureux. Il entra dans la salle à manger, pendant que les maîtres dînaient. Il s'était battu les flancs pour se donner du courage, et le front pour trouver des idées. Il parla en ces termes :

« Not' maître, stila qui craint » d'avoir une femme à lui, compte » un tantinet sur celle d'son voisin. » J'ne sommes pas d'ces gens-là. » J'aimons Jeannette, et je vous la » demandons en mariage. Allé n'a » rian, ni nous non plus ; mais » peut-êt' que ces deux rian-là mis » ensemble produiront queuque pe- » tite chose.

» Bien, mon ami, répondit Mo- » reau, j'aime qu'on se marie, et je » me ferai un devoir d'aider des » jeunes gens honnêtes qui m'ont » bien servi. Il faut savoir d'abord » si tu conviens à Jeannette. — Si

» j'li conviens, not' maître, répli-
» qua Pierre en tournant son cha-
» peau dans ses mains, mais je
» l'crais. »

Robert qui ne s'attendrait pas à ce *ricochet*, fit une mine qui eût été infailliblement remarquée, si Gros-Pierre, son air niais et son chapeau tournant n'eussent fixé l'attention de M. et de madame Moreau. Jeannette interrogée, fut étourdie un moment, ce qu'on voulut bien attribuer à la pudeur. Ce n'était pas cela. Jeannette faisait ses petits calculs avant de répondre. Elle pensait que le moyen le plus sûr de se débarrasser de Gros-Pierre était de l'épouser, et que pour peu que Robert fût adroit, il lui procurerait dans la journée les petites distractions à l'usage des grandes dames. Mariée, on ne la surveillerait plus, elle pourrait parler, plaisanter, disparaître sans conséquence, puisque le mariage autorise tout, couvre tout : et

quelle fille, sans cela, voudrait se marier? Elle fit à Gros-Pierre une petite révérence, les yeux baissés, les mains jointes sur son ventre rondelet ; et elle répondit d'un air et d'un ton timides : « Ce sera comme nos maîtres » voudront, M. Gros-Pierre.

» J'y consens de tout mon cœur, » mes enfans, dit Moreau. Ne te le » disais-je pas, reprit sa femme, que » tôt ou tard la sagesse reçoit sa ré» compense? Rosière il y a huit jours, » mariée dans la quinzaine, que man» quera-t-il à ton bonheur? N'oubliez » jamais, Pierre, que nous vous fai» sons un véritable cadeau. — Je ne » l'oublirons pas, not' bourgeoise. » Aimez votre femme. — Oh! j'avons » une provision d'amour qui n'sera » pas épuisé de vingt ans. — Renon» cez à vos mauvaises habitudes. — » J'n'en avons pas, not' bourgeoise. » — Hé, hé, le cabaret.... — Je n'y » allons que par désœuvrement. Not'

» femme et la pipe, la pipe et not' » femme, voilà tout ce qu'il nous » faut. »

Robert, blessé jusqu'au fond de l'âme, fit cette nuit-là et à voix basse, une scène épouvantable à Jeannette. La jalousie, l'égarement, le désespoir, furent employés tour à tour. Ce n'est pas que Robert fût désespéré, mais il savait que pour persuader les femmes, il faut toujours être au-delà du vrai.

Jeannette, qui avait aussi une certaine expérience, n'ignorait pas qu'on ne raisonne point avec un homme en colère. Elle laissa parler Robert, et quand il eut fini, elle le prit par le menton... Est-ce bien le menton qu'elle lui prit? n'importe. » Mon cher ami, lui dit-elle, à quoi » mènent ces criailleries? Nous de- » vons nous estimer fort heureux » que quelqu'un se charge de l'enfant » que vous m'avez fait. — Qu'on s'en

» charge!... cela ne me paraît pas
» certain.—J'accoucherai à sept mois:
» j'ai ce privilége-là comme une
» autre. A la vérité, j'aurai deux
» hommes au lieu d'un; je gagnerai,
» mais vous ne perdrez pas, car vous
» trouverez toujours Jeannette. —
» Mais le partage?—Tous les hommes
» s'y prêtent. —Mais un amant...—
» Ne doit pas être plus difficile qu'un
» mari. — As-tu encore trouvé cela
» dans ton livre de l'année dernière?
« Précisément.—On devrait le faire
» réimprimer pour l'instruction de
» la jeunesse. »

Quand les accords sont faits, un prétendu a quelques droits. Gros-Pierre avait acquis celui de parler à Jeannette, et d'exiger qu'elle lui répondît. Robert conservait celui de causer de plus près, pendant que le futur dormait, ou ne dormait pas dans son écurie, où il l'enfermait plus soigneusement que jamais, par

respect pour les mœurs, disait-il. Jeannetteet lui riaient de sa bonhomie, de sa sécurité. Ils prenaient leurs arrangemens, ils cherchaient, ils trouvaient des moyens, tantôt de faire coucher Gros-Pierre à Paris, tantôt de l'envoyer travailler à Rancy des semaines entières, pendant lesquelles ils continuèrent ce train de vie si agréable, si commode. *Vanitas vanitatum!*

Le jour des fiançailles arriva. Après la cérémonie, le tabellion parut. Jeannette et Gros-Pierre n'avaient pas pensé à faire rédiger le contrat: où il n'y a rien, il n'y a pas de stipulation à faire. Moreau, toujours dupe de sa Rosière, mais toujours généreux, récompensait deux fidèles serviteurs, dont cependant il n'entendait pas élever les enfans. Il abandonnait à Jeannette, pour quatre ans, une maisonnette et un jardinet, qu'il avait au bout du village, Il

donnait à Gros-Pierre une charrette et un bon cheval avec son harnois, afin qu'il pût travailler à son compte. Félicité se chargeait du trousseau de la mariée, et promettait de tenir son premier enfant. Moreau donnait au marié l'habit complet, bien long, bien large et doublé de même. Il s'engageait à faire le repas de noce et à payer le ménétrier.

Jeannette sentit combien ce changement de domicile allait être fatal aux amours. Elle sentit aussi que le plaisir d'être maîtresse de maison dédommage de bien des choses. Robert jugea qu'il ne serait pas possible d'aller si souvent chez Jeannette sans être remarqué. Il faudrait employer la ruse, prendre mille précautions pour ne plus jouer qu'un rôle secondaire. Il se plaignait à Jeannette, la nuit; Jeannette le consolait par ses caresses; il recommençait à se plaindre, et de plaintes en consola-

tions on arriva au jour du mariage.

Moreau fit grandement les choses. Il donna un dîner superbe., et toute les portes furent ouvertes aux amateurs de la danse et du bon vin. Robert voulut profiter du tumulte inséparable d'une fête villageoise, pour tirer la mariée de la foule et lui souhaiter le premier bonsoir, Gros-Pierre l'avait prévenu. Il avait entraîné sa femme dans la grange; et Robert, après avoir fureté tous les coins, le trouva terminant une prise de possession. « Morbleu ! » Monsieur, lui dit Gros-Pierre, » inspectez not' travail, c'est juste; » mais n' venez pas fourrer vot' nez » entre not' femme et nous » Robert et Jeannette comprirent que ce mari-là ne serait pas aussi facile à mener qu'ils l'avaient cru.

La plus adroite, la plus circonspecte a cependant de certaines distractions, qui ne tournent jamais à

son avantage. Jeannette, dans un moment d'abandon, s'avisa de soupirer le nom de Robert. Gros-Pierre comprit à son tour les motifs qui faisaient si régulièrement fermer les portes de l'écurie, et qui avait fait mettre un cadenas à la lucarne du grenier à foin. Il eut le bon esprit de se taire; des mots ne pouvaient empêcher que ce qui était fait ne le fût; mais il se promit bien, s'il avait été coiffé d'avance, de ne pas l'être après.

Le lendemain, Robert fut rendre une visite à la mariée : ce jour-là autorise encore certaines plaisanteries, qui pouvaient lui servir de prétexte, Gros-Pierre n'entendit pas raillerie, et il dit très-vertement à Robert : « Monsieur, un homme » comme vous n'vient pas visiter un » pauvre charretier, et je nous doutions bien de ce qui vous amène. » J' vous d'vons l'respect, ça s'peut

» mais, ventreguienne, je n'vous » devons pas not' femme et vous » n' l'aurez pas. J' vous déclarons » qu'si j' vous retrouvons ici, j' vous » passerons not' fourche au travers » du corps. »

Robert n'était pas brave. Il frémit à l'idée des trois pointes lui perforant les entrailles, et il se retira sans répliquer. Les femmes n'aiment pas les poltrons; et de ce moment Robert perdit singulièrement dans l'esprit de Jeannette. Gros-Pierre, soutenant ses droits, en acquit à son estime. Il n'était pas beau parleur, bien tourné, blanc et potelé comme Robert; mais il possédait à un degré éminent certaine vertu conjugale qui tient lieu de bien des choses auprès de beaucoup de femmes. Jeannette tenait à l'essentiel; elle aimait surtout les plaisirs que n'empoisonne pas la crainte; elle avait été citée comme le modèle des

filles; elle avait la petite ambition d'être encore celui des femmes. Il fallait pour cela qu'elle choisit ses amans dans la classe de son mari, parmi ces gens qui pouvaient entrer chez elles et en sortir sans conséquence : c'est ce qu'elle se proposa de faire, dès que Gros-Pierre aurait besoin de repos, et elle le menait d'un train à ce que cela ne tardât pas.

Robert, abandonné, dépouillé des illusions qui l'avaient soutenu dans ses travaux rustiques, ne vit plus les choses du même œil. Le fleuve Scamandre, la princesse Nausicaë, Diomède, Apollon, Augias, le roi Admète, disparurent sans retour. Le jardin ne fut plus qu'un potager, assez mal tenu, qu'arrosait un filet d'eau; le berger, qu'un gros paysan mal bâti, mal vêtu; le son de sa cornemuse, qu'un bruit insuportable;

les écuries, qu'un lieu puant et ennuyeux; les charretiers, les moissonneurs, que des rustres, qui parlaient une langue grossière comme eux; la nouvelle servante, qu'un objet repoussant, et cela était vrai; Mme. Moreau, qu'une prude; Cécile, qu'un enfant gâté; et Moreau, qu'un homme ployé par l'intérêt, à l'excédente uniformité de la vie champêtre.

Dès ce moment, Robert négligea ses devoirs. Moreau s'en aperçut, et lui fit des remontrances pleines de douceur. Robert trouva étrange qu'on ne fût pas satisfait qu'un homme comme lui eût l'air de faire quelque chose. Les premiers reproches produisent quelquefois un noble retour, qui porte à en prévenir de nouveaux : Robert piqué, devint plus négligent. Moreau se plaignit à sa femme. Félicité eut

avec son beau-frère une conférence qui, loin de le ramener, lui donna beaucoup d'humeur. Il alla jusqu'à répondre, que lorsqu'on cesse de se convenir, il n'y a rien de plus simple que de se quitter. Mme. Moreau, piquée à son tour, lui répliqua qu'il était le maître; et Robert fut faire son paquet.

Dans le fort de sa ferveur, il avait acheté les *Œuvres de Thomas*. Il jeta le livre dans la mare, en décidant que l'auteur était un sot, qui n'avait étudié la nature que sur les tableaux de Claude Lorain et de Vateau.

CHAPITRE III.

Robert est journaliste.

De l'Oseraie n'avait pas voulu que les créanciers de Robert conservassent de droits sur sa personne : un ami en prison ne nous fait jamais d'honneur, et nous déshonore quand il y entre pour des causes qui blessent la probité. De l'Oseraie avait obtenu un désistement fondé sur la cession générale du débiteur ; et Robert, tranquille de ce côté, se détermina à aller voir la nature aux Tuileries. Ce n'est qu'à Paris qu'un homme de goût peut vivre, et on n'y manque de rien avec dix mille francs..... tant qu'ils durent.

Il avait retiré ses fonds des mains de Moreau, qui les faisait valoir. Il avait envoyé chercher une petite voiture ; et sa malle derrière, lui

dedans, et son sac à ses pieds, il partit gaiement pour aller chercher de nouvelles aventures. Il ne savait pas ce qu'il ferait; il n'y avait pas même pensé; mais un homme jeune encore a tant de ressources! Et puis, que peut-on faire de pis que de passer sa vie avec des chevaux de charrue, des vaches et des moutons crottés? Il ne pouvait que gagner beaucoup à un changement de position, et il alla délibérer sur son avenir, dans un cabinet garni, rue Jean-Saint-Denis. Il avait au moins contracté, à Châtenay, l'oubli du faste, et l'habitude de médiocrité.

Quand on a vécu quelque tems loin de Paris, on s'empresse de revoir ces lieux consacrés au plaisir, où il est rarement, mais où l'oisiveté et le désœuvrement s'étourdissent pendant quelques heures. Robert, après avoir bâillé chez le traiteur, sur les boulevards, prit un

billet d'opéra; et il y eût bâillé encore pour son argent, sans un de ces petits événemens assez fréquens à Paris, et toujours fort agréables pour quelqu'un qui arrive de Châtenay.

On lui ouvrit une loge, où s'était déjà placée une jeune et jolie dame: on sait ce que c'est qu'une femme seule dans une loge. Robert adressa la parole à celle-ci avec autant de liberté que s'il l'eût connue depuis depuis deux; et il n'en faut pas plus à Paris pour se connaître beaucoup. La dame répondit avec la plus aimable aisance; elle avait de l'esprit, Robert n'était pas sot; il était libre, il avait envie de se *placer*, il voulait plaire; il réussit.

En province, on veut se connaître avant de se donner; à Paris, où on a beaucoup plus d'usage, il suffit de se connaître après. Ce fut

vers la fin du souper que la dame dit :

« A propos, je suis une étourdie. » Je vous reçois, j'ai des bontés » pour vous; vous les méritez sans » doute; mais enfin, qu'êtes-vous? » Robert satisfit la curiosité de la dame, qui ajouta : « Je m'appelle » Du Thé. J'ai, en ce moment, le » ministre de Paris qui m'aime beau- » coup, que je n'aime pas, qui me » paie fort cher et que je trompe. » Vous n'avez pour tout bien qu'une » jolie figure, et cela ne suffit pas, » je veux vous mettre à votre aise. » Un emploi ne vous convient pas, » ni à moi non plus; à vous, parce » que vous êtes paresseux, à moi, » parce que je veux vous voir libre- » ment. J'ai envie de vous faire avoir » un privilége. — Oui, un privi- » lége. — Mais, lequel ? — Ma foi, » je n'en sais rien. — Celui d'un

» journal. Vous le vendrez, ou vous » le louerez, si vous ne le faites pas » valoir vous-même.

— » Un journal, ma chère amie, » un journal! Voilà une idée admi- » rable. On m'a contesté mon mérite » littéraire : quel moyen puissant » de me venger de mes détracteurs! » Mais, non ; je conçois un projet » plus grand, plus généreux : *Ce » n'est pas au Roi de France à » venger les querelles du duc d'Or- » léans* ».

La tête de Robert se monte, s'allume. Il est déjà l'oracle du goût, l'arbitre des destinées, le dispensateur de la gloire; et, ma foi, il pouvait s'attribuer ces qualités comme bien d'autres, qui ne valent pas beaucoup mieux que lui.

La matinée s'avançait; le ministre revenait de Versailles à midi, et comme Mlle. Du Thé était plus intéressante que les affaires, c'est chez

elle qu'il descendait. Elle fait habiller Robert, elle va à son secrétaire, et elle en tire une lettre décachetée. « Qu'est-ce que ce papier, lui demanda-t-il? --- J'ai là quelques lettres toutes prêtes à l'usage de ceux » que je veux présenter. L'un est mon » cousin, l'autre mon oncle, à la » mode de Bretagne; celui-ci, mon » frère de lait; celui-là, un jeune » homme de mon village. Je distribue ces lettres, selon les qualités » et la manière d'être de ceux pour » qui j'ai une fantaisie. Je vous fais » mon frère. Ce titre intéressera davantage, et vous autorisera à être » ici à toute heure, sans qu'on puisse » le trouver mauvais. Zoé, conduis » ce petit homme-là dans ta chambre » par l'escalier dérobé. Tu l'annonceras quand Monseigneur sera » arrivé ».

Zoé prit la main de Robert, l'emmena en folâtrant, lui apporta le restaurant,

laurant, toujours prêt chez les femmes qui ont de l'expérience, l'enferma et s'en fut, parce qu'elle jugea que Robert avait plus besoin de repos que d'une jolie femme de chambre.

Monseigneur arriva en effet. Du Thé courut à lui les bras ouverts, et avec les démonstrations de la plus vive tendresse : il faut gagner son argent d'une façon ou d'une autre. Cette réception, à laquelle monseigneur n'était pas fait, le mit de la plus belle humeur du monde, et ce fut ce moment que choisit l'adroite Zoé pour annoncer un inconnu, qui désirait parler à madame.

Robert paraît assez embarrassé de sa personne : on le serait à moins. Il présente sa lettre d'une main incertaine. Du Thé brise le cachet.... « C'est ma mère, ma bonne mère » qui m'écrit..... Ciel ! juste ciel ! c'est » Charles, ce joli petit frère que » j'aimais tant, et que j'ai laissé si

» jeune ! » Elle se lève précipitamment, ne manque pas de renverser son fauteuil, jette ses bras au cou de Robert, l'embrasse pendant cinq minutes, de manière à lui ôter la respiration, le fait asseoir près d'elle, lui fait donner un couvert, et continue la lecture de sa lettre.

« *Il va chercher fortune à Paris.*
» Je le crois bien. Pauvre garçon!
» *Il est bien élevé.* Cela se voit. *Pro-*
» *pre à tout.* Je n'en doute point.
» *Je te le recommande, ma fille.*
» Oh ! cela n'était pas nécessaire.

« Charles, tu resteras ici jusqu'à
» ce que monseigneur t'ait placé.
» Zoé, tu lui donneras le petit appar-
» tement de l'entresol .... Oh! que je
» suis heureuse, que je suis con-
» tente! Mon ami, il faut faire quel-
» que chose pour mon frère. — Mais,
» ma chère amie, tu as une famille
» qui ne finit pas. Il y a tout au plus
» huit jours que j'ai encore placé un

» cousin. — Il est bien extraordi-
» naire, monsieur, que vous teniez
» note des petits services que vous
» me rendez ! — Eh ! non, non, je
» je n'en tiens pas note ; mais j'ai
» dans mes bureaux d'excellens sujets
» qui languissent dans les emplois
» subalternes..... — Et qui sont faits
» pour cela, monsieur. Sont-ils
» parens d'une femme charmante,
» qui vous aime exclusivement, qui
» vous sacrifie sa première jeunesse,
» et qui ne compte pas ses complai-
» sances, parce qu'elles ne lui coûtent
» rien ? — Eh ! mon dieu ! ne fais-je
» pas aussi ce qui te plaît ? Cessons
» de contester ; je n'aime pas cela.
» Voyons, que veux-tu pour ton
» frère ? — Mais je voudrais..... je
» voudrais le privilége d'un journal
» nouveau. — Le privilége d'un jour-
» nal ! c'est tout ce que je donnerais
» à un abbé de qualité, pour l'aider
» à attendre un évêché. — Je veux

» un journal, vous dis-je. — Mais,
» mon ange, je ne peux pas, moi...
» comment, monsieur, vous me re-
» fusez! — Je ne dis pas cela. — Vous
» accordez donc? — Mais.... je ver-
» rai. — Vous verrez, vous verrez!
« Ah! vous ne m'aimez plus, puis-
» que vous délibérez. Que je suis
» malheureuse! » Deux ruisseaux de larmes s'ouvrent un passage; la poitrine se gonfle; le plus beau sein du monde s'élève et s'agite avec rapidité. Monseigneur ne tient pas contre tant de preuves d'amour, contre un si touchant spectacle. « Il aura
» son privilége! s'écrie-t-il; je te
» l'apporterai ce soir. »

Monseigneur et Du Thé se remettent de leur émotion. On finit de déjeûner. Robert se retire discrètement, et quand monseigneur est parti, il revient rire avec Du Thé, de la bêtise du personnage, et de sa folle condescendance. Il sort ensuite

parce qu'on ne peut pas toujours faire l'amour, et il va dans une allée solitaire des Champs-Elysées rêver à son journal.

En cinq minutes il s'est fait un plan de conduite digne des plus grands éloges. Il a résolu d'abord de n'épouser aucun parti, d'être impartial envers tout le monde, et de faire oublier son défaut de talent par son intégrité. Il se propose de se donner pour adjoints des gens éclairés, pleins de l'amour du beau et du vrai, incapables comme lui, de tourner un auteur en ridicule, et de le blesser surtout par des expressions injurieuses. Toujours noble et décent, il se gardera bien d'imiter ces faquins, qui outragent un mort illustre, qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie. Il s'interdira rigoureusement toute espèce de personnalité, telle par exemple, que de parler de la femme d'un

auteur quelconque, qui n'a rien de commun avec les ouvrages de son mari, et qui se couvre du voile, sacré pour un journaliste, d'une honnête obscurité. Il encouragera les jeunes gens qui donnent des espérances, et ne flagornera point un radoteur, parce qu'autrefois il tournait bien un vers. Il se promet bien de ne pas louer à l'excès une jolie débutante, qui n'annonce que des dispositions, dans le seul dessein de tourmenter des chefs d'emploi, qui ont droit à des ménagemens par des talens réels et par de longs services. Il déclare infâme un journaliste qui s'attache à prouver, dans quinze ou vingt numéros consécutifs, que tel acteur, avoué du public, est détestable, parce que nul homme n'a le droit d'en priver un autre de son état. Il est décidé à respecter tout ce qui est respectable, mais à marquer d'un fer rouge le fanatisme religieux, politique et littéé-

raire. Il va enfin faire un journal tel qu'on n'en a pas vu encore.

Pendant qu'il est occupé de ces grandes idées, il apperçoit un individu qui paraît le reconnaître, et qui se jette dans une allée latérale. A son tour, il reconnaît Durocher et l'appelle; le drôle ne manque pas d'esprit; il est actif, intelligent, et pourra lui être utile dans sa nouvelle entreprise. Le ton amical de Robert persuade à Durocher qu'il ignore les tours sans nombre qu'il lui a joués, et qu'il n'aura qu'à lui demander pardon de l'avoir brusqué, lorsque Merlicourt venait de le déposséder, écart bien pardonnable à un homme qui avait lui-même perdu sa place.

Il aborde Robert avec assurance, lui adresse des excuses propres à lui faire oublier son incartade, et cherche dans ses yeux, dans son moindre

mot, quelque indice qui le conduise à le surprendre et à lui attraper de l'argent.

Robert, aussi incapable de dissimuler que de se conduire prudemment, plein d'ailleurs des vues sublimes qui l'honorent à ses propres yeux, s'empresse d'épancher son cœur. A peine a-t-il parlé d'un privilége, que Durocher s'écrie, « un journal nou»veau !. Que m'apprenez-vous, mon »cher ami?... C'est une mine que vous »avez trouvée là. Mais il faut des fonds »pour l'exploiter. Êtes-vous en ar»gent? — J'ai dix mille francs. — J'en »mettrai dix autres, mon cher ami. — Bon. — Je vous en donnerai douze »pour moitié de votre privilége, et »je ne demanderai rien pour mon »travail, qui suffirait seul à mettre »votre feuille en crédit. — Voilà qui »est à merveille. — Il vous faut des »sûretés : nous passerons chez le no-

»taire quand il vous plaira. — Mais »au retour de la promenade.

» — Voyons, dans quel esprit »comptez-vous écrire votre journal?» Le bon Robert lui développe ses projets, s'étend complaisamment sur ses conceptions, et attend les éloges que lui semble mériter un écrivain public qui respecte les bienséances. Durocher lui répond par un rire sardonique, par un air de commisération qui le déconcertent tout-à-fait.

« Pauvre homme que vous êtes, »lui dit-il, croyez-vous faire fortune »en suivant des idées aussi extraor»dinaires? Où trouverez-vous des »lecteurs avec votre délicatesse et vo»tre probité? C'est bien là ce qui fait »réussir un journal, ma foi! Ecou»tez.

»Vous voulez n'épouser aucun par»ti; c'est le moyen de vous mettre »mal avec tous. Adoptons le plus »puissant; sacrifions-lui le faible, le

»malheureux, tout, jusqu'à notre »conscience. Ecrasons sans pitié l'au- »teur dont les opinions ne seront pas »celles que nous affecterons. Taisons- »nous sur ce qu'il fera de bien; ne »cessons de relever ses fautes; aggra- »vons-les par la malignité, par de »fausses citations.

»Attaquons les noms les plus célè- »bres. Cette méthode persuade aux »sots que l'audace est du talent; et »les sots doivent composer les dix- »neuf vingtièmes de nos abonnés.

»Manions avec vigueur l'arme du »ridicule; empoisonnons l'épigram- »me: les palais usés veulent de l'eau- »forte, et pour émouvoir les gens »indifférens, il faut toujours être au- »delà du vrai. Faisons rire par toutes »sortes de moyens: le Français qui »rit est persuadé.

»Ayons de l'esprit quand nous »pourrons, mais soyons toujours

»impudens. Disons hautement que »notre journal est fait pour la pos»térité, et qu'elle y trouvera les fas»tes de la littérature du dix huitième »siècle, quoique nous sachions fort »bien que ces sortes de feuilles pas»sent du salon au *cabinet*. Justi»fions cette impertinence en nous »mettant au rang de ceux que nous »jugeons incapables de rien imagi»ner, de rien produire; pillons la »Harpe et Luneau de Bois-Germain. »Nos stupides abonnés achèteront les »exemplaires sur parole, et nous »nous serons ouvert une route de »plus à la considération et à la for»tune.

»Lorsqu'un jeune homme débu»tera dans la carrière des lettres, »qu'il soit d'avance convaincu qu'il »ne sera rien que par nous, qu'il »n'obtiendra notre suffrage qu'en »écrivant dans notre sens, et que »s'il s'avise de faire le philosophe,

»nous l'anéantirons à l'instant. La »Sorbonne nous soutiendra ; ses »adhérens nous prôneront ; la ca»naille criera *bravo* ; et insensible»ment notre journal deviendra un »livre classique, où ceux qui n'ont »pas le tems de lire, ou qui ne veu»lent pas s'en donner la peine, croi»ront se former l'esprit et le juge»ment.

»Mais en nous arrogeant tous les »droits, ne négligeons pas celui de »revenir sur nos jugemens, ce qui, »à la vérité implique contradiction, »mais ce qui est inévitable quand on »souffle le froid et le chaud. Ces pe»tites disparates seront peut-être re»levées avec acrimonie ; mais ces ré»clamations-là tombent dans l'oubli, »et il suffit d'un article plaisant pour »tuer le froid réclamateur.

»Une très-belle débutante, par »exemble, nous envoie une pièce

»de vaisselle. Aussitôt celle qui tient »l'emploi est sans intelligence, sans »noblesse, sans moyens, laide surtout. Ce dernier reproche n'est pas »galant; mais nous devons au public »la vérité, toute la vérité, rien que »la vérité. Nous louons la belle actrice jusqu'à la satiété, si elle vient »quelquefois faire sa cour à la grosse »et bête madame Durocher; nous la »louons jusqu'à ce que ses créanciers »la mettent en fuite, et alors la soif »des cadeaux nous porte à ramener »insensiblement nos lecteurs sur le »compte de sa rivale, qui bientôt »n'aura plus que des agrémens et des »qualités.

»Un petit acteur sans talens est »admis au début par ses intrigues. »Nous en disons ce que tout le monde »en pense, parce que nous ne mentons qu'autant qu'il nous en revient »quelque chose. Le petit acteur envoie la dinde aux truffes, ou le

»panier de Champagne : c'est un
»bagatelle, c'est le denier de la
»veuve; mais nous le recevons parce
»que rien n'est à dédaigner. Dès-
»lors, le petit acteur promet, et
»ses bévues sont imputées à sa ti-
»midité.

»Un auteur a fait une mauvaise
»pièce, bien compassée, bien en-
»nuyeuse, bien prônée par ses co-
»teries. Il ne doute pas du succès.
»Mais il connaît notre influence, et
»il nous prie d'accepter cent louis.
»Sa pièce est bien écrite, elle est du
»meilleur ton, les caractères sont
»bien tracés, et elle sera jouée tant
»qu'il achetera des billets et qu'il re-
»noncera à ses droits d'auteur.

»Quand il sera bien connu que
»nous aimons l'argent, que nous re-
»cevons de l'argent, que nous ne
»faisons rien qu'à prix d'argent, l'ar-
»gent nous viendra de toutes parts.

»tant de gens veulent avoir une ré-
»putation, n'importe à quel prix !
»Hé bien, nous en vendrons. — Mais,
»M. Durocher, nous passerons pour
»des coquins. — Sans doute. Mais
»avez-vous jamais vu un honnête
»homme faire fortune? — Ceux qui
»nous payeront, nous décèleront.
»— Ils n'auront garde. Il y a des
»chevaliers de Saint-Louis qui ont
»acheté leur croix : vont-ils le dire?
»—Ceux que nous maltraiteront se
»vengeront. — Hé ! comment? au-
»ront-ils comme nous, dix presses
»à leurs ordres?—Ils nous donneront
»des coups de bâton. — Je les rece-
»vrai, moi, je ne tiens pas à cela.
»—Ah ! vous y êtes accoutumé.
»—Eh pour que vous viviez tran-
»quille, je signerai les articles viru-
»lens. — Vous aurez le courage
»d'y mettre votre nom?— Vous n'y
»êtes pas. On ne se nomme pas pré-
»cisément; on se laisse deviner. On

»prend une lettre prétendue initiale, »qui déroute les profanes, et que » connaisent les initiés. Vous, qui »êtes un honnête homme, à ce que »vous dites, prenez l'H; moi, je »signerai A.

»Je connais trois ou quatre drôles »qui crient vive le Roi, et qui de»main crieraient vive la ligue. Je les »enrôlerai, car enfin nous ne pou»vons pas faire un journal à nous »deux. — Mauvaise société que celle »de telles gens. — A la bonne heure; »mais on n'est pas obligé de vivre »avec eux. On les paye à tant par »mois pour diffamer, et si en effet »ils diffament, ils gagnent leur ar»gent, et quittes les uns envers les »autres, chacun godaille de son côté. »— Mais si les tribunaux s'immis»cent dans ces diffamations-là? — Hé »bien, monsieur F, ou tel autre, »va aux galères, et on le remplace

»à l'instant : on trouve de ces ma-
»rauds-là tant qu'on en veut. Nous
»avons, nous, la sagesse de tourner
»nos phrases de manière à ne craindre
»que les petits accidens, dont vous
»parliez tout-à-l'heure.

»Monsieur Durocher?—Monsieur?
—»Pas de société entre nous. — Et
la raison? — Vous êtes un homme
»détestable. — Des mots, toujours
»des mots, et pas la moindre con-
»naissance du monde. — Allez-vous
»à Chaillot, ou retournez-vous à
»Paris? — J'entends. Si je vais à
»droite, vous prendrez à gauche.
»Arrangez-vous comme vous vou-
»drez; mais je vous prédis qu'en six
»semaines vous aurez mangé vos dix
»mille francs; vous vous entendez
»à faire un journal, comme le père
»Bourdaloue à tirer des armes. Adieu,
»mon petit monsieur.

»Qu'ai-je faire? dit-il, quand

»Durocher se fut éloigné, si je l'a-
»vais conduit chez le notaire, je
»me serais imposé la loi d'être in-
»juste, arrogant, hypocrite comme
»lui ; de ressembler à ces écrivains
»mercenaires qui vivent d'extraits
»infidèles, de mensonges, de ca-
»lomnies ; et que leur venin étouf-
»ferait, s'ils ne pouvaient l'exhaler
»autour d'eux. Marqué du sceau de
»la réprobation, je n'aurais osé me
»montrer, me nommer dans un
»endroit public. J'aurais attiré sur
»moi la haine des gens de lettres,
»et le mépris de ceux même que
»j'aurais fait rire. Oh ! que la profes-
»sion de journaliste telle que je l'ai
»conçue, est noble et satisfaisante
»pour l'homme vraiment digne de
»l'exercer ! C'est d'après les principes
»que j'ai adoptés, et dont je ne m'é-
»carterai jamais, que je vais rédiger
»mon *Prospectus*. »

Il s'enferme chez lui, il écrit, il rature, il déchire, il recommence, il porte enfin chez un imprimeur un écrit qui annonce les vues les plus sages et les plus honnêtes. Il le distribue par cent, par mille; il en expédie pour toutes les provinces.

Ses projets font rire ses confrères : un tel journal ne doit pas leur ôter un abonné. Cependant, comme on a vu le public quitter d'Alembert pour le singe savant, et Lekain pour les marionnettes, ces messieurs pensent qu'il est prudent d'étouffer le journal nouveau dès sa naissance. Ils rendent compte du Prospectus; ils louent avec perfidie l'honnêteté de l'auteur; mais ils prouvent qu'il ne sait pas le français, qu'il est sans instruction et sans goût.

Robert répond à cette attaque par un pamphlet bien raisonnable, bien raisonné, et où il n'y a pas le mot

pour rire. Il le met en vente, on le lui laisse ; il le donne, à peine daigne-t-on le lire. Il ne se décourage pas ; il sait qu'une querelle littéraire n'a rien de piquant pour le public.

Il fait paraître son premier numéro, que, selon l'usage, il adresse gratuitement à tous les gens en place. On juge que le journal ne vaudra rien, non parce qu'il est mal écrit, mais parce qu'il n'offre pas cette variété, ce mordant que les gens du monde veulent trouver partout. Cependant dix, vingt, trente abonnés se présentent.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Beaucoup de journalistes devraient prendre ce vers pour épigraphe. A la fin du mois, Robert a dépensé mille écus ; mais son journal se tire à cent. Il est donc démontré qu'il a cent partisans, qui infailliblement lui en amèneront des milliers.

Un jeune poète, qui ne trouvait pas sa feuille bonne, mais qui croyait devoir encourager un journaliste honnête, par la seule raison que la chose est rare, un jeune poète, déjà avantageusement connu, lui apporta une pièce de vers, comme on en faisait peu, et comme les amateurs désiraient qu'on en fît beaucoup. Robert n'était pas connaisseur; mais la fraîcheur, la grâce du petit poëme le frappèrent, et il jugea avec raison, que dix ou douze morceaux tels que celui-ci, insérés chaque mois dans sa feuille, lui donneraient la vogue. Or, pourquoi n'en aurait-il pas dix puisqu'il en avait un? Cette manière de conclure était digne de lui.

Ces vers furent lus avec avidité, applaudis avec transport. Ils donnèrent un moment de vie au journal nouveau. L'Almanach des Muses, le Parnasse français, l'Abeille du Par-

nasse les reproduisirent sous tous les formats, sous tous les caractères, et je ne peux me refuser au plaisir de les reproduire à mon tour.

Confession de Zulmé.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé ?
Moi, qu'en ministre saint tout-à-coup transformé,
Dans les replis de votre conscience
Je porte avec sévérité
Le flambeau de la pénitence !
Moi, confesseur de la beauté ?
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence,
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bénigne arrogance,
Qui s'établit en toute humilité
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la divinité ?

Non, mais cependant, quand j'y pense,
Avec ces messieurs-là, par un certain côté,
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance.
Lorsque les yeux sur la terre attachés,
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés
Qui font le charme de la vie
Souvent au récit des plaisirs

Qu'en rougissant on leur confie,
Leur âme agitée, attendrie,
S'ouvre aux feux brûlans des désirs,
Et pleins d'une flamme profane
Qu'allume dans leurs sens un démon tentateur,
Ils partagent du fond du cœur
Tous ces jolis forfaits que leur bouche condamne.
Hélas ! Zulmé, je le sens bien
Malgré cette grâce efficace,
Qui des élus, est, dit-on, le soutien,
J'en ferais autant à leur place.

Enfin vous le voulez, il vous faut obéir.
Que ne ferait-on pas dans l'espoir de vous plaire ?
Quoique novice en cette affaire,
Me voilà revêtu du sacré ministère.
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A l'*orgueil* vous êtes-vous livrée ?
Moi, je le crois. Quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée,
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée ?
Tout vous conduit vers ce piége trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres égards, et l'hommage flatteur
De mille amans qui vous rendent les armes,
Et vos traits, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,

Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse ;
Aussi j'excuse en vous cette faiblesse :
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Êtes-vous encline à l'*avarice* ?
Vous rougissez, vous avez bien raison,
C'est ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.
Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez point, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant. Non, il n'est point d'erreurs
Qu'un bon repentir ne répare.
Renoncez-donc à vos rigueurs ;
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Econome de vos faveurs
Mais n'en soyez point avare.

Le péché des *gourmands*, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre? Ah! ce serait dommage.
Ce Dieu, dont votre bouche est le charmant ouvrage,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage.
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.
Si quelquefois de la *colère*
Vous avez senti les accès,

Sans doute les efforts d'un amant téméraire
De votre cœur avaient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime.
Epris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle:
Les désirs qu'on éprouve, en vous voyant si belle,
Nuisent trop au respect qu'on doit à vos vertus.

Votre âme, j'en suis sûr, des tourmens de l'*envie*
A toujours su se garantir.
Qui pourrait vous faire sentir
Un mouvement de jalousie?
Que reste-t-il aux dieux à vous donner?
En appas, en talens vous n'avez point d'égales.
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner?
Il n'est fait que pour vos rivales.
Il est un péché moins affreux
Auquel, je l'avoûrait, vous êtes fort sujette,
Péché, que plus d'une fillette,
Entre deux draps, commet souvent seulette...
Ne baissez point vos deux grands yeux;
Que rien n'alarme ici votre délicatesse:
Ce péché-là, Zulmé, ce n'est que la *paresse*.
Ne cherchez point à vous en corriger,
Et de l'amour si le souffle léger,
Au point du jour vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité,

Puissent de si rians mensonges
Vous inspire du goût pour sa réalité !

Enfin ma tâche est bientôt achevée.
De six péchés, objets du céleste courroux,
Votre conscience est lavée.
Il en reste encore un... le plus charmant de tous.
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non seulement je vous absous,
Mais en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres.

On accourait de toutes parts chez l'imprimeur de Robert. On demandait le nº. 31, on voulait l'avoir à tout prix. La confession de Zulmé fut réimprimée dans vingt numéros suivans. Robert, rentré dans ses fonds, ivre de ce succès du moment, chercha des collaborateurs aussi équitables, mais plus habiles que lui. Il en demanda dans sa feuille; il fut frapper à toutes les portes des colléges de la montagne Sainte-Geneviève. La foule arrive chez lui ; il n'a plus que l'embarras du choix.

Il traite avec deux hommes qui lui paraissent instruits et doux, et il se fait des ennemis de tous les autres. Ses confrères recueillent et insèrent leur réclamations, leurs sarcasmes. On commence à rire du journaliste et de son intégrité; et l'arme du ridicule blesse mortellement à Paris.

On y savait par cœur la confession de Zulmé; et M. Guinguené n'apportait plus rien. Les jeunes auteurs voulaient être lus, et ils donnaient leurs poésies fugitives aux folliculaires renommés. Robert, abandonné à ses seules forces, retomba dans l'oubli, chargé de l'existence de deux hommes qui ne lui étaient d'aucune utilité.

Un malheur ne va pas sans autre, dit un vieux proverbe. Le numéro 3 passa de mains en mains jusqu'en celles d'un docteur de Sorbonne. La confession de Zulmé l'indigna. Il

y vit un sacrement régénérateur tourné en ridicule, et ses ministres présentés comme accessibles aux viles passions qu'ils condamnent et répriment. En conséquence, il jugea l'œuvre sacrilège, attentatoire à la dignité du clergé, digne enfin d'être lacéré, et brûlé au pied du grand escalier.

Il convoqua une assemblée extraordinaire de messieurs les docteurs, et leur lut les vers diaboliques. Quelques jeunes-gens, qui n'avaient de doctoral que la fourrure, sourirent à certains passages; mais les vieux, qui ne tenaient plus qu'à leur robe, firent un tapage épouvantable. Selon eux, il ne suffisait pas de condamner la confession de Zulmé; il fallait saisir, incarcérer, déporter l'auteur, et l'envoyer faire des vers chez les Iroquois.

L'ouvrage fut déclaré hérésiarque. La décision de la Sorbonne envoyée

à monsieur le procureur-général, et les gouvernantes des jeunes docteurs chez le distributeur du numéro 31.

C'est à cette époque que la France était divisée en deux partis, au sujet de la bulle *Unigenitus*, que personne n'entendait et qui ne signifie rien. C'est alors qu'on exigeait que les mourans se confessassent à des prêtres adhérans à la bulle, et qu'ils en obtinssent des billets de confession. Sans cela, point de viatique, point d'extrême-onction, ce qui était très-malheureux pour de pauvres malades, qui ne savaient plus comment ils mouraient.

Le parlement, souvent opiniâtre dans d'injustes prétentions, mais toujours ferme quand il avait les intérêts du peuple à soutenir, le parlement entreprit de faire cesser ce ridicule scandale. Il manda des prêtres à sa barre, il en décréta quelques-uns, il

en fit emprisonner d'autres. Le roi, obsédé par l'archévêque, cassa ses arrêts. Vous observerez que ce fut au dix-huitième siècle qu'on fit tant de bruit pour de pareilles sottises.

On comprime le faible, on ne peut rien sur l'opinion : elle est toujours reine, au sein même de l'esclavage ; elle entraîne à la fin jusqu'au despotisme. Le parlement, suspendu, cassé, rappelé à ses fonctions, ne pouvait se défendre que par des protestations. Le procureur-général était attaché à sa compagnie, il en avait l'esprit ; mais il sentait la nécessité d'employer la souplesse au défaut de la force. La confession de Zulmé lui parut plus propre à ramener les esprits que des écrits polémiques, que personne ne lit, qu'on adopte ou qu'on rejette sur le titre, et qui ne servent qu'à aimenter les haines et à animer les partis. C'est ainsi à peu près qu'on juge aujour-

d'hui Voltaire d'après le Journal de l'Empire.

Le procureur-général dénonça la décision de la Sorbonne aux chambres assemblées. C'était ajouter à la réputation du joli poëme ; c'était vouloir faire succéder une aimable gaîté aux cabales et aux injures. Le parlement, dont on cassait les arrêts, cassa celui des docteurs, leur défendit de s'immiscer dans les affaires du Parnasse, et les relégua sur les monts Sinaï et Thabor.

L'archevêque cria partout que le parlement touchait à l'encensoir. Il cria dans les appartemens de Versailles ; il cria aux oreilles du roi qui, ne sachant plus qui écouter, qui croire, et fatigué d'ailleurs de tant de criailleries, accorda au clergé un empire absolu sur toutes les montagnes du monde, sous la condition cependant

qu'il n'entendrait plus parler de tout cela.

Il ne suffisait pas à l'archevêque que le roi eût prononcé. Il fallait que Paris, que toute la France sussent que la sorbonne l'emportait sur le parlement. Il obtint du roi l'ordre au ministre de supprimer le journal, et au parlement, celui de faire brûler la confession de Zulmé. Qui eût pu s'imaginer que Guinguené et Robert seraient de nouvelles victimes de la bulle *Unigenitus* ? Qui eût prévu que mademoiselle Du Thé l'emporterait sur le roi, l'archevêque et la sorbonne. C'est pourtant ce qui arriva.

Du Thé, toujours éprise de Robert, persuada à son ministre de faire au roi de très-humbles, mais de très-fortes représentations. Elle fut elle-même représenter au procureur-général, aux présidens et aux meneurs des différentes chambres

car il y a des meneurs partout, que si le parlement faiblissait, les priviléges nationaux étaient anéantis, ce qui n'était pas vrai ; mais sa manière de représenter était si séduisante, et elle multiplia tellement les représentations, que toutes considérations disparurent aux yeux de messieurs, et qu'ils refusèrent d'obtempérer.

Une députation se rendit à Versailles, exposa les motifs qui dirigeaient le parlement; et le roi convint que son parlement avait raison. Le ministre s'éleva contre les prétentions de l'archevêque ; il prouva que le clergé visait à l'autorité souveraine, et qu'il finirait par l'usurper, si on ne l'arrêtait pas, et le roi convint que son ministre avait raison. Cependant, comme il avait promis une réparation au prélat, il voulut que le titre du journal fut changé.

L'archevêque, qui ne voyait pas

brûler la confession de Zulmé, retourna criailler à Versailles. Le roi, qui avait de l'humeur, parce que sa chasse n'avait pas été heureuse, exila l'archevêque à son château de Conflans. L'archevêque repliqua avec aigreur; le roi le fit mettre dans son carrosse par quatre mousquetaires, et lui envoya une escouade du guet, pour l'empêcher de sortir de son château.

Sa majesté fut curieuse de voir ce monsieur Ginguené, qui faisait autant de bruit que la bulle *Unigenitus*. On vit paraître à la cour un jeune homme d'une figure douce et aimable, qui mettait à lire ses vers autant d'esprit qu'à les composer. La confession de Zulmé plut au roi, comme elle avait plu au public. Il promit au jeune poète sa protection immédiate, et une pension qu'il n'a jamais eue.

Pendant ces allées, ces ventes, et

ces discussions, le journal restait suspendu. Déjà le public ne se souvenait plus qu'il eût existé. Robert l'eût oublié lui-même, si ses deux collaborateurs et ses ouvriers ne le lui eussent rappelé à la fin de chaque semaine. Il ne lui restait plus que mille écus, et bientôt il ne devait plus rien lui rester. Cette position n'était pas agréable. A la vérité, Du Thé lui donnait le logement et la table ; mais il sentait que cela ne pouvait durer. Il se souvenait des conseils de Durocher; il commençait à convenir de leur justesse, et bientôt il s'avoua à lui-même qu'il n'y avait alors qu'une manière lucrative de faire un journal. Les tems sont bien changés. Aujourd'hui le public intègre déteste les applications, la malignité ; nos journalistes peuvent être, et sont en effet les plus honnêtes gens du monde, sans nuire à leurs intérêts.

Pendant que Robert, irrésolu, passait d'un projet à un autre, pour ramener à lui la fortune fugitive, et qu'il cherchait à concilier ses faveurs avec les grands principes qu'il avait professés, Durocher fut le trouver, plus fort en raison que jamais. Il lui rappela ses revers; il lui prouva avec force de la facilité de relever ses affaires; il cita cent personnes très-riches, et par conséquent très-considérées, qui ne devaient leur fortune qu'à l'intrigue. Il assura que le titre nouveau sous lequel le journal allait reparaître, était un moyen certain de réparer toutes les pertes; qu'il suffisait pour cela de débuter avantageusement; et que du premier numéro dépendait le succès de tous les autres. Robert, déjà ébranlé par ses propres réflexions, se laissa entraîner. Il suivit Durocher chez un notaire.

Durocher s'entendait à la rédac-

d'un acte, comme à celle d'un journal. Il ne manqua point de mettre son associé dans sa dépendance absolue, et de s'approprier les trois quarts des bénéfices ; à la faveur de quelques phrases entortillées et équivoques. L'imprévoyant Robert signa aveuglément, et tous deux se disposèrent à faire gémir des presses et des victimes.

Les deux collaborateurs furent renvoyés, et remplacés par deux escogriffes du choix de Durocher. On mit aussitôt la main à l'œuvre. Robert s'attendait à lire quelque chose de tres-fort, et cependant ce premier numéro l'effraya. Durocher l'avait écrit d'après son cœur, il avait laissé courir sa plume, et ne s'était donné d'autre peine, que de couvrir des atrocités d'un peu de gaîté et d'esprit. Les amateurs de ce genre, et il y en a beaucoup, crièrent au prodige; les gens indifférens se laissèrent persua-

der : ils ne risquaient qu'un abonnement. Bientôt le journal devint à la mode. Elle exerce son empire en France sur les honnêtes gens comme sur les autres. Partout on disait : Durocher est un coquin, et partout on voulait avoir Durocher.

Rédacteurs et lecteurs étaient également satisfaits. Les victimes immolées à la méchanceté se plaignaient, et on ne les écoutait pas. Qu'importe à un financier, à un propriétaire, à un marchand, qu'on diffame un ouvrage, et même son auteur ? Nous ne sommes sensibles qu'au mal qui est près de nous, qui peut nous atteindre ; et il y a si loin d'un gros bourgeois à un homme de genie !

Cependant gens de lettres, étourdis d'abord, revinrent au sentiment de leur force et de leur dignité. Ils répondirent, et on ne les lut pas. Durocher répliqua, et on rit. Quelques

jeunes auteurs, plus énergiques que ne le sont ordinairement les nourrissons des Muses, se rallièrent autour de Saint-Foix, et résolurent de venger des outrages dont le public insouciant leur refusait justice. Ils cherchèrent, ils trouvèrent le domicile de Durocher. Ils s'y présentèrent, résolus à lui infliger un genre de correction plus infâme encore que ses écrits.

Durocher, résigné, ainsi que nous l'avons vu plus haut, s'était cependant bien promis de ne recevoir des coups de bâton, qu'autant qu'il ne pourrait les éviter. Il ne lui était pas difficile de prévoir l'orage qui grossissait chaque jour, et qui était prêt à fondre sur son dos. Semblable, par la crainte, à ce tyran qui avait cent chambres, et qui laissait ignorer celle dans laquelle il couchait, mais différent de lui par l'étendue du local, Durocher, comme Denis, avait sa

garde composée de trois ou quatre garçons imprimeurs, qui se relayaient, et qui interdisaient rigoureusement l'entrée de l'appartement à ceux qui n'étaient pas du parti. Les autres avaient le mot de passe, comme Caïn avait un signe au front.

Saint-Foix et sa troupe furent arrêtés à l'antichambre. Brave et bouillant, Saint-Foix allait tomber sur les satellites du tyran moderne, et passer sur leur corps pour arriver jusqu'à lui. Mais il réfléchit qu'un coquin est toujours lâche, et que Durocher sauterait par la fenêtre, pendant qu'on rosserait ses gens. Il se retira sans faire d'éclat, se proposant d'employer la ruse pour approcher l'ennemi.

Les succès de la guerre sont quelquefois l'ouvrage du hasard; c'est ce qui arriva ici. On venait de donner, pour la première fois, la jolie comédie de l'*Oracle*. La salle était pleine,

la chaleur excessive, et lorsque le rideau tomba, l'auteur satisfait, nos journalistes enragés, les spectateurs altérés coururent se rafraîchir au café Procope. Durocher commit là sans doute une grande imprudence ; mais les gens de cette trempe s'oublient aussi quelquefois, et Cartouche s'est laissé prendre.

Il est difficile de juger à la mine un polisson perdu dans la foule, et Saint-Foix était loin de se flatter de rencontrer son drôle dans un café. Cependant, comme la bassesse a aussi sa célébrité, les curieux, sur un mot échappé à un affidé indiscret, entourèrent le personnage. Saint-Foix vole, perce les rangs, arrive, et Durocher pâlit : il avait entrevu l'aimable auteur de l'Oracle et des Graces, à travers le trou de sa serrure.

« C'est donc vous faquin, qui » vous jouez de tout, qui confondez

» tout, qui dénaturez tout, qui outra-
» gez les personnes, quand vous êtes
» las de déchirer leurs écrits! — Je ne
» vous entends pas, monsieur. Que
» voulez-vous dire? — Ah! tu ne m'en-
» tends pas! Je vais m'expliquer plus
» clairement. Messieurs, cet homme
» est Durocher. — Je vous proteste,
» monsieur.... Je vous jure..... que
» vous vous trompez. — Tu te trou-
» ves donc bien vil, puisque tu n'oses
» avouer ton nom! Rangez-vous, s'il
» vous plaît, messieurs. Je vais châ-
» tier exemplairement ce fripon-là.

» Un moment donc, monsieur.
» Que diable! on s'explique avec un
» homme, avant de frapper. Tenez,
» voilà le propriétaire du journal,
« M. Robert, un garçon d'esprit, qui
» polit et termine tous les articles de
» littérature, arrangez-vous avec lui:
» moi, je ne suis chargé que de la po-
» litique. »

Le pauvre Robert prenait tranquillement sa limonade dans un coin, et ne se mêlait en rien de ce qui se passait, parce que, d'après les conventions arrêtées, les coups de bâton regardaient Durocher. Mais aux derniers mots de son confrère, il se leva, et fit un saut à percer le plafond avec son crâne. Saint-Foix n'avait jamais vu d'homme sauter de cette manière, et il prit la cabriole de Robert pour un aveu tacite de ses méfaits, en conséquence, il lui cassa sur les épaules un très-gros et très-beau jonc, dont il se servait avec ceux qu'il ne jugeait pas dignes de son épée.

Il était fâcheux pour l'ordre social, qu'un homme dit *comme il faut* s'arrogeât impunément le droit de bâtonner qui bon lui semblait. Il serait très-bien pour l'ordre moral, qu'on traitât de même aujourd'hui les successeurs de Durocher.

Pendant que Saint-Foix agissait en chevalier du Parnasse, et fixait l'attention des spectateurs, le vrai coupable gagnait la porte. Il sortit, prit sa course, et fut se renfermer chez lui. Robert le suivit de près dans un fiacre, où sa tête était soutenue par un chaud partisan du journal, qui n'avait osé dire un mot dans le café, de peur que la correction ne s'étendît de l'écrivassier au zélateur.

Robert, étourdi, meurtri, contusionné, trouva cependant la force de faire une scène infernale à Durocher. Il lui reprocha amèrement d'avoir violé le traité, en lui montrant ses épaules, dont le triste état l'eût attendri, s'il eût pu être sensible à quelque chose. Il laissa dire le plaignant, et lui répondit gravement : « Mon » cher Robert, je voyais avec peine » qu'on me fît exclusivement honneur » de ce qu'il y a de bon dans notre

»feuille, et j'ai saisi une occasion »favorable de vous créer une répu»tation. Je vous ai sacrifié la mienne, »car enfin vous allez passer dans Paris, »pour avoir plus d'esprit que moi; »mais que ne sacrifie-t-on pas pour »son ami? — Belle réputation vrai»ment, qui me coûte deux cents »coups de canne! — Eh! mon dieu, »je les recevrai à la première occa»sion. Quel bruit vous faites pour »une misère! — Une misère! encore »une scène comme celle-là, et je re»nonce à jamais au métier de jour»naliste. »

Oui, dit en lui-même Durocher, il ne te faut plus qu'une algarade pour te faire renoncer à tes droits? Je te la procurerai, et très-incessamment. La chose arriva tout naturellement, et sans que Durocher fût coupable d'intention.

Après avoir épuisé son venin sur les littérateurs de Paris, il s'avisa,

pour jeter de la variété dans sa feuille, de traduire les provinciaux devant les oisifs de la capitale. Déjà il avait tourné en ridicule certaines sociétés littéraires, qui ne valaient pas sans doute l'académie française, mais qui étaient fort estimables, et qui ne devaient pas être en butte aux traits d'un Durocher. Ces sociétés avaient cru au-dessous d'elles de répondre à des platitudes. Mais il se trouva à Brive-la-Gaillarde, petite ville dont les paisibles habitans ne s'attendaient pas à être attaqués, et que Durocher attaqua sans savoir pourquoi, il s'y trouva, dis-je, un homme du caractère de Saint-Foix; qui s'érigea en vengeur de sa patrie outragée.

Il part, il arrive, il prend des renseignemens; il sait que le logement de Durocher est une place forte, où on ne pénètre pas : il se décide à attirer l'ennemi en campagne. Il écrit

aux associés qu'il vient de Marseille, et qu'il est chargé, par les abonnés de cette ville, d'offrir une marque d'estime aux soutiens de la religion, de la morale, des mœurs et du goût. «Fort bien dit Durocher, c'est sans »doute du thon, de l'huile d'Aix, du »vin de liqueur, des étoffes du Le»vant, et de tout cela en quantité : »les habitans de Marseille sont ma«gnifiques et généreux. Ami Robert, prenez un haquet, et allez recevoir »tout cela pendant que je termine cet article contre l'académie de Mon»tauban. »

Robert se rend dans le haut de la rue de Notre-Dame des Champs, où il ne passe personne, même à midi. L'adresse à la main, il cherche le numéro indiqué; il entre, il monte, il trouve le prétendu Marseillais, qui le reçoit avec une politesse, une douceur propre à éloigner tout soupçon. On lui dit que les marchandises sont

dans une maison de roulage à trente pas de là, on l'invite à descendre, et on s'appuie en boitant sur un bâton solide, parce qu'on relève, dit-on, d'une attaque de goutte.

On est à peine dans la rue, que le Marseillais se relève, droit comme un pin, fronçant le sourcil, agitant sont bâton, et déployant devant Robert inquiet des épaules carrées, un jarret tendu, des bras nerveux : c'est Hercule armé de sa massue. Robert, en entrant chez le Marseillais a décliné ses qualités, ainsi toute explication est inutile. Les coups pleuvent sur lui comme la grêle. Il crie, il demande quartier ; le conducteur du baquet s'avance armé du fouet protecteur ; le gourdin joue des deux bouts ; le charretier et le journaliste sont traités de la même manière, à cette différence près qu'il y eut fracture au bras dont Robert se couvrait

la

la tête, et dont il tâchait de parer les coups.

Après cette expédition, le vengeur de Brive-la-Gaillarde s'éloigna à grands pas, gagna la barrière du Mont-Parnasse, et sortit de Paris sans inquiétude sur les suites, parce qu'il avait donné un faux nom à son hôtel garni.

Robert, souffant horriblement, fut trop heureux de se faire ramener sur ce haquet, qu'il se représentait, quelques minutes auparavant, chargé des plus précieuses productions de la Provence et de l'Inde. « Hélas! disait-» il tristement, Saint-Foix m'a meur-» tri les omoplates, celui-ci m'a cassé » un bras, le troisième me cassera la » tête : je ne veux plus être journa-» liste. Je mettrai ma vie en sûreté en » rentrant dans la classe des honnêtes » gens. »

A merveille, pensait Durocher. Je

ne comptais que sur du thon mariné, et je vais être unique propriétaire du journal : il y a plus que compensation. A la vérité, je serai seul exposé aux coups ; mais l'argent pleuvra chez moi, et ce beaume-là ferme toutes les blessures.

L'acte d'abandon des droits de Robert fut rédigé dans le même esprit que l'acte de société. Durocher achetait quinze mille francs un journal qui déjà en produisait huit par mois. Mais Robert ne connaissait qu'un tiers des abonnés. Il était d'ailleurs si dégoûté du métier, qu'il eût traité à la seule condition d'être désormais à l'abri de certains événemens.

Ce livre perdrait singulièrement dans l'esprit de ses lecteurs, si Durocher n'était enfin puni de toutes ses friponneries. Passons à la catastophe qui en fut la suite nécessaire.

Méprisé, honni, menacé de tout

le monde, il crut devoir se procurer des protecteurs puissans; mais il se trompa dans son choix. Il adopta ouvertement les opinions de la Sorbonne, de l'archevêque et du légat du pape. Dès-lors, il compta parmi ses abonnés ce qu'il y avait de plus distingué dans le haut clergé, et son audace s'accrut avec sa fortune. Il la porta au point que le parlement indigné le décréta et l'envoya à Bicêtre. Il écrivit au légat. L'ambassadeur apostolique courut à Versailles, et demanda la liberté du prisonnier avec une hauteur qui blessa le monarque. Le roi avait cassé plusieurs arrêts; mais il commençait à sentir que le parlement était la seule digue qu'il pût opposer aux prétentions de la cour de Rome. Il lui abandonna le journaliste comme on livre la vermine aux animaux utiles qui en purgent une maison, et il enjoignit au

légat d'être à l'avenir plus modéré et plus décent dans ses expressions. Le légat humilié se plaignit à son maître, qui, dans l'impuissance d'abaisser un roi de France, l'attaqua dans la personne du duc de Parme, son parent. Il déclara le duché de Parme et de Plaisance partie intégrante du Patrimoine de Saint-Pierre, et il excommunia le duc Ferdinand. Le roi ordonna au comte de Rochechouart de se saisir du comtat d'Avignon; et le roi de Naples vengea sa maison en s'emparant des villes de Bénévent et de Ponte-Corvo.

Durocher s'imagina réellement qu'il remuait l'Europe du fond de son cabanon. Le faquin! quelques mois de détention et d'oubli le convainquirent de sa nullité absolue, et lui firent sentir que le bruit qu'il avait fait un moment dans le monde, n'était que le bourdonnement du frelon. Ne pou-

vant rien au dehors, il intriga au dedans. Il se mit à la tête d'une troupe de bandits, à qui il communiqua l'idée de recouvrer leur liberté par la violence. Il se proposait de se retirer en Hollande, d'où il écrirait des libelles contre les souverains qui n'étaient pas aveuglément soumis au pape, et contre ceux qui avaient douté de l'excellence de son journal. Le complot fut découvert et Durocher pendu dans la grande cour de Bicêtre, pour l'exemple de l'abbé Desfontaines et des autres coquins qui seraient tentés de l'imiter.

CHAPITRE IV.

Robert joue.

MADEMOISELLE Du Thé conseilla un jour à Robert de quitter son entresol, et cela par deux raisons: la première, c'est qu'une femme ne sait trop que faire d'un homme qui a un bras cassé; la seconde, c'est qu'elle avait un oncle à la mode de Bretagne qu'elle voulait loger, parce qu'il lui inspirait un intérêt naissant, auquel, selon l'usage, elle était disposée à tout sacrifier.

Quand on quitte un certain monde, et qu'on n'a pour toute ressource que quinze mille francs, il faut rentrer dans le cercle étroit dont mademoiselle Du Thé avait tiré Robert, et ne pouvait espérer de sortir,

lant qu'il aurait le bras en écharpe. Il retourna à son modeste hôtel de la rue Jean-Saint-Denis, où on l'aimait assez, quand il ne faisait pas de projets, parce qu'alors seulement il était possible de causer avec lui, et que l'hôte était un infatigable bavard.

Après avoir parlé long-temps du bras cassé, de la manière dont il l'avait été, de celle dont or l'avait traité, l'hôte lui proposa son chirurgien, le meilleur de Paris, à ce qu'il disait, comme tout père a les enfans les mieux élevés, tout amant la maîtresse la plus belle, tout mari la femme la plus sage, toute dévote le plus digne directeur. Ce que c'est que le sentiment de la propriété ! il embellit tout; il pare l'erreur des couleurs de la vérité.

Robert était assez content du chirurgien qui avait commencé le traitement; mais celui de son hôte devait

coûter moitié moins, ce qui est à considérer, quand on n'a que des moyens bornés, et il obtint la préférence. Le nouveau docteur jugea à propos de recasser le bras, qu'il déclara mal remis, parce qu'il est encore de notre vicieuse nature de ne trouver bien que ce que nous faisons ; de sorte que Robert, reporté au jour de l'accident, paya quarante visites à trente sous, au lieu de vingt qui restaient à payer à trois livres, et il eut de plus la douleur occasionnée par la seconde fracture. Il y a des économies bien entendues.

On a le temps de dire et de raisonner bien des choses pendant six semaines de retraite, et il est à présumer que Robert ne prendra un parti qu'après de longues et de mûres réflexions. C'est ce que nous allons voir.

Son hôte lui représentait que quinze

mille francs, bien placés, ne rapportent que sept cent cinquante livres de rente, et qu'on ne peut vivre avec cela. Robert convenait qu'il avait raison. Son chirurgien observait qu'un homme comme monsieur n'était pas fait pour travailler, et Robert était encore de cet avis. L'hôte répliquait que monsieur était encore assez jeune pour apprendre quelque chose, et qu'il est des professions qui n'ont rien de fatigant. Robert ne répondait rien à cela. » Je connais, reprenait l'hôte, un » banquier opulent, qui a commencé » avec cent louis. — Bah! disait le chi- » rurgien, je ne connais de banquier » solide que celui qui taille au pha- » raon. Pas de billets, pas de retard » avec celui-là. Il ne fait rien qu'au » comptant. Sans doute, sans doute, » s'écria Robert. Je n'ai jamais joué; » mais je conçois que rien n'est com- » parable au sort d'un joueur heu-

» reux. Parbleu, je le crois, reprit le » docteur. »

Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux,
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance.
On voit régner sur lui l'air de magnificence,
Tabatières, bijoux, sa poche est un trésor.
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Au ton d'enthousiasme avec lequel le chirurgien débitait les vers de Regnard, il était facile de deviner un joueur. En effet il jouait, et le jeu lui faisait négliger son état et ses malades. On ne lui accordait aucune confiance, et il était quelquefois trop heureux de trouver une ou deux visites à trente sous pour dîner.

Si l'hôte eût connu son théâtre, il eût pu répliquer par ces autres vers :

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

Mais il eut débité ces vers vingt fois, qu'ils n'eussent produit aucun effet. Robert, devenu sourd à tout ce qui ne flattait pas sa passion naissante, ne cessait de répéter avec l'air d'un inspiré :

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Il était enchanté quand son docteur lui peignait les avantages d'un joueur sur l'homme laborieux, qu'il lui montrait autour d'un tapis vert cette égalité si désirée et qui n'existe vraiment que là. C'est là que tous les états se confondent, ou plutôt s'anéantissent. C'est là que la duchesse ne rougit pas d'emprunter à un petit commis, dix louis qu'elle oublie de lui rendre. C'est là où il n'y a jamais diversité d'opinion ni de culte, que l'or est universellement estimé, et qu'il est l'objet de tous les vœux et de tous les hommages.

Robert jugeait que rien n'est comparable à une société de joueurs. Déjà il se voyait l'égal d'un duc et pair; déjà il prêtait de l'argent à madame la marquise, à madame la présidente, et il mettait son orgueil à ne pas le redemander... pourvu cependant que la dame fût jolie et qu'elle sût comment une femme paye ses dettes. Oh! Robert avait une grande facilité de perception dans les choses qui lui plaisaient.

Il était fâcheux que le bras cassé ne permît pas de réaliser de suite ces heureux projets. Mais une grande et féconde imagination offre toujours quelque dédommagement. Robert trompait son impatience, en jouant dans sa chambre avec son docteur. Il payait quand il perdait; quand il gagnait, le docteur lui disait: Je vous dois tant, et Robert trouvait cela fort

bien, parce qu'il est juste de payer ses maîtres.

C'est avec les écus du disciple que le maître avait troqué, à la friperie, son vieux habit contre un neuf. C'est à la considération que donne partout un habit neuf, que le docteur dut l'honneur d'être admis chez la femme d'un banquier, qui jouait un jeu d'enfer, et qui allait dans le cabinet de son mari prendre un sac, qui remplaçait celui qu'elle venait de perdre. Madame prenait des sacs pour le jeu, monsieur en prenait pour sa maîtresse; il en donnait à son architecte, à son maquignon, à son maître d'hôtel, parce qu'il est reconnu qu'un banquier doit représenter comme un prince. Mais comme les bénéfices ne sont pas en proportion de la dépense, le banquier fait banqueroute au prince le prince à ses créanciers, la banquière à la vertu; le monde ne s'aper-

çoit de rien, et chacun reste à sa place. En dernier résultat, il y a bien quelqu'un de ruiné; mais c'est un petit marchand, un particulier obscur, qui ont déposé leurs économies, et qui comptent là-dessus pour vivre tranquilles un jour. Ils se sont trompés, voilà tout.

Il était minuit. Robert était couché, et au lieu de dormir, il se livrait aux illusions de l'espérance. Il jouait, il gagnait, il était dans l'opulence, il s'enivrait de plaisirs, et il n'y avait pas grand mal à cela : ses jouissances n'épuisaient ni sa bourse ni sa santé. Un carrosse s'arrête à sa porte. On frappe à grands coups; on monte précipitamment l'escalier; on entre dans sa chambre.... C'est le docteur. Il est radieux, triomphant; la joie se peint dans chacun de ses traits; son chapeau, dont il décharge ses bras fatigués, est plein d'or; il a de l'or dans

les poches de sa culotte, de sa veste, dans celles de son habit. Il vide cet or sur le parquet, en présence de Robert stupéfait, enchanté. Il le compte, il le recompte, il en fait des rouleaux. Il dispose de vingt mille francs qu'il a devant lui. Il achètera une maison, une ferme, un moulin; il achètera toute la France. Mais il lui faut cinq cents louis pour sa dépense courante, et il ira les gagner le lendemain, pour ne pas toucher à son capital.

Robert ne résiste pas à ce spectacle enchanteur. Il se lève, il veut aussi palper cet or gagné si aisément et en si peu de temps. Il ne conçoit pas qu'on puisse faire autre chose que jouer. Il déclare qu'il ira le soir chez madame Courgel, et qu'il est indifférent pour sa santé qu'il joue chez elle ou dans sa chambre. Le docteur est dans une situation d'esprit à ne rien refuser à personne. Il promet à son malade de

le présenter, mais à condition qu'il ne soupera pas chez madame Courgel, qu'il rentrera de bonne heure, et qu'il prendra des calmans, pour tempérer l'effervescence d'un sang allumé par le jeu. Robert souscrit à tout, décidé à tenir... comme un joueur tient ce qu'il promet aux autres et à lui-même.

Le docteur a été présenté la veille, il n'est pas connu encore, et il présente le lendemain. C'est que dans ces maisons-là, la présentation n'est que de forme, l'avidité s'y couvre du masque de la décence; elle le jette quelquefois.

C'est là que Robert vit autour de la même table le grand seigneur et le bourgeois, l'homme d'épée, de robe, de finance, la mère et la fille, la dupe et l'escroc. C'est là qu'on est insensible au malheur d'autrui, parce qu'on n'y connaît que soi, qu'on n'y voit

que sa carte, qu'on n'y a que deux idées qui se rendent en deux mots, *perte et gain.* C'est là que la ponte dévore des yeux la masse du banquier, et que le banquier attire à lui l'or qui est devant la ponte. C'est là que les fortunes se fondent, que les passions s'allument, que les crimes se préparent. La fureur du jeu se communique des maîtres aux valets. La femme de chambre en allant et venant, glisse son écu à un homme qui lui en rend deux, qu'elle ait perdu ou gagné, et qui vient le lendemain matin se payer de ce qu'il a donné. Les laquais font leur brelan à l'antichambre. L'un a volé son maître, l'autre le volera.

Les tableaux de la vie sociale produisent différens effets dépendans de la différence des opinions, des goûts, des habitudes des spectateurs. Je vous ai présenté celui-ci sous le point de

vue philosophique : Robert le vit à travers le prisme qui lui fascinait les yeux. Le grand seigneur, qui se dégradait, élevait d'honnêtes gens jusqu'à lui ; cette confusion de toutes les classes offrait l'image de la plus douce fraternité ; cette jeune mère, qui perdait un argent nécessaire aux besoins de sa maison, se faisait un devoir de faire rentrer son superflu dans la circulation ; sa fille, à peine adolescente, apprenait à mépriser des préjugés que les bonnes gens érigent en vertus ; la femme de chambre cherchait à franchir les distances que l'orgueil établit et que la nature désavoue. Sous un certain rapport, Robert avait malheureusement raison. Les vertus ne sont plus que des préjugés, beaucoup de femmes ne sont que des filles, les jeunes messieurs n'ont que des sens, les jeunes demoiselles s'en trouvent bien, et la fortune est le grand

régulateur de l'estime, du respect, de la vénération. Je conviens que si elle retire sa main protectrice, l'idole, aux pieds d'argile, tombe et se brise. Mais l'idole a eu son temps, et elle fait place à un autre, qui passera comme elle.

Par quel bonheur, ou plutôt par quelle fatalité l'homme qui joue pour la première fois gagne-t-il presque toujours? Robert n'avait qu'à tenter pour réussir. Il enlevait les coups les plus extraordinaires, les plus mal conçus. L'or qui circulait sur le tapis, arrivait insensiblement à son tas. Madame Courgel, piquée, désolée, n'osait pas jurer; mais la colère altérait, changeait des traits charmans. Elle était à son aurore, et elle ressemblait à une furie. Courgel ne s'en apercevait pas : c'était le mari. Sa maîtresse, d'ailleurs, gagnait ce que perdait sa femme; ainsi il y avait compensation.

La jeune mère faisait de fort mauvaises affaires : rien ne lui réussissait. Elle doublait, elle triplait son jeu, et à chaque coup perdu, elle regardait Robert d'un air suppliant et significatif.

Robert, occupé de pousser sa chance, ne s'apercevait de rien. La jeune mère, en remplaçant ceux qui se levaient, parce qu'il ne leur restait pas un sou, s'était glissée auprès de Robert, à qui elle avait escamoté quelques louis, pendant qu'il regardait d'un autre côté, et avant qu'il l'eût aperçue. Un léger coup de coude le ramena à la dame. « Prêtez-moi mille écus; » lui dit-elle à voix basse. » Robert la regarde : elle a trente ans au moins. Il est des femmes très-séduisantes encore à cet âge; mais celle-ci était chère à mille écus, et c'est ce que signifiait la façon dont la regardait Robert. » Prêtez-moi mille écus, vous dis-je,

» passez demain chez moi : je n'y » serai point, ma fille vous les rendra. » La dame avait de la pénétration.

Robert regarde Angélique. C'est un beau fruit, qui n'est pas mûr encore, et qui déjà est gâté au cœur. Mais en laissant à part le cœur, la délicatesse, la sensibilité, il restait une très-jolie fille, et Robert donna les mille écus.

Le docteur, qui ne voulait pas toucher au capital acquis de la veille, et qui s'était proposé d'y ajouter cinq cents louis, pour les besoins journaliers et les menus plaisirs, perdit un quart de ce qu'il avait gagné ; et il eut autant d'humeur que s'il n'eût pas dû s'attendre à ce revers. Or, quand on a de l'humeur, on se soucie peu de ce qui se passe autour de soi, et le docteur ne s'occupait ni de Robert, ni du régime qu'il lui avait prescrit. Robert, en conséquence, passa avec les autres dans la salle à manger, et se dis-

posa à souper, avec la gaîté et l'appétit d'un homme à qui tout a réussi.

Il est naturel de se regarder, quand on se voit pour la première fois; et jusqu'alors les convives n'avaient pas eu le temps de rien voir autour d'eux. C'est une bonne fortune, quand on ne se connaît pas, de pouvoir parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Le bras en écharpe de Robert promettait une anecdote qui ne coûterait qu'une question, et qui amènerait des réflexions, des observations, insignifiantes sans doute; mais il est reçu que dire des niaiseries c'est causer. Il n'était pas impossible d'ailleurs que le champagne amenât quelques saillies, et il ne s'agissait que d'arriver, tant bien que mal, au moment de faire sauter le bouchon.

D'après cela, madame Courgel demande à Robert pourquoi il portait le bras en écharpe. La question l'étour-

dit un moment. Mais comme il avait beaucoup de cet usage du monde que les rigoristes nomment effronterie, il se remit promptement, et saisit l'occasion de se faire une réputation de valeur.

Il était fort bien, disait-il, avec une dame aussi distinguée par son rang que remarquable par ses charmes. Un mari jaloux traversait tous ses projets, et il avait formé celui d'être heureux à quelque prix que ce fût. Il avait gagné le suisse, trois laquais, deux femmes de chambre, et on l'avait introduit le soir dans l'appartement de madame. Au moment le plus doux, le lit *crie et se rompt*. Robert s'accroche aux rideaux; le baldaquin se détache, tombe sur une table de nuit, et la renverse. La table de nuit tombe sur une chiffonnière, la chiffonnière sur un fauteuil, le fauteuil sur le parquet. Le petit chien de madame, qui

dormait sur ce fauteuil, a la patte foulée, et pousse des cris affreux. Monsieur le comte, éveillé en sursaut, accourt sa bougie à la main. Il trouve la chambre de madame en combustion, les meubles brisés, un rideau par-ci, un oreiller par-là, et au milieu de ce désordre, il voit un homme en chemise, qui cherche à s'échapper; ce n'est pas que Robert ait peur, il a prouvé le contraire un instant après, mais il sait ce qu'un amant délicat doit à la réputation d'une femme sensible.

Le premier mouvement de monsieur le comte fut de crier au voleur. Mais il réfléchit qu'un voleur ne s'introduit pas sans culotte, et qu'il était vraisemblable que madame le faisait.... Par égard pour celles qui l'écoutaient, Robert s'arrêta au sens suspendu. Madame Courgel articula le mot qui manquait, en riant comme une petite folle

toire ; et on trouva la saillie charmante, délicieuse.

« Monsieur le comte, reprit Robert, » n'était pas homme à se laisser im- » punément faire cocu, puisque cocu » il y a. Il m'invita à m'habiller, et » fut en faire autant. Il rentra avec » deux paires de pistolets, et me pro- » posa de le suivre au jardin. Je lui » devais satisfaction, et je me mis » en devoir de la lui donner. En sa » qualité d'offensé, il tira le premier, » me cassa le bas, vint m'embrasser, » me mit dans sa voiture, et me ren- » voya à mon hôtel. »

Cette histoire était assez mal arrangée ; mais il avait fallu en faire une sans y être préparé ; car enfin, on n'avoue pas volontiers qu'on a reçu des coups de bâton. D'ailleurs, il n'y avait dans celle-ci aucun incident qui ne fût possible ; et puis Robert avait un habit brodé, une plume dans son chapeau, des talons rouges, une belle

figure; il paraissait assez simple qu'il eût plu à une femme de qualité, et que cette intrigue ait été découverte, n'importe comment. On trouvait seulement extraordinaire que le mari se fût battu pour une semblable misère. On en cita cent, qui, en pareille circonstance, n'avaient pas marqué la moindre humeur; et un bel esprit allait commencer une dissertation sur le ridicule de la jalousie, lorsqu'un petit homme, à la mine refrognée, se leva, et demanda un moment de silence et d'attention.

« Il me semble, monsieur le chevalier, dit-il à Robert (Robert s'était »fait présenter sous le nom du chevalier des Ormeaux: en ce tems-là, »on était chevalier ou abbé, sans tenir à la noblesse ni au clérgé); il »me semble, monsieur le chevalier, »qu'un amant *délicat* ne met pas un »suisse, trois laquais et deux femmes »de chambre dans sa confidence.

» C'est le moyen le plus certain de » compromettre la réputation d'une » femme *sensible*. Il suffit, en pareil » cas, d'une servante affidée. Il me » semble que tous ces meubles, tom- » bant les uns sur les autres, ressem- » blent trop à ce jeu que vous jouiez » dans votre enfance, avec des cartes » que vous appeliez des capucins. Il » me semble encore qu'on ne tire pas » la nuit un coup de pistolet dans un » jardin, sans que les voisins alarmés » se mettent à leurs croisées, ou » qu'une patrouille s'arrête pour sa- » voir de quoi il est question. — » Comment, monsieur, douteriez- » vous de ma véracité? — Oui, mon- » sieur, j'en doute, et par de bonnes » raisons. — C'est-à-dire que j'en ai » menti? — Tout comme il vous plaira. » — Quand mon bras sera guéri, » nous nous verrons de près.

» Eh! messieurs, dit madame Cour- » gel, qu'importe que tel fait soit un

»peu exagéré; il suffit que le fond
»soit vrai; et je trouve très-mauvais
»que monsieur le chevalier, joueur
»loyal et qui joue gros jeu, soit pro-
»voqué chez moi par quelqu'un qui
»ne paraît ici qu'avec trois ou quatre
»petits écus, et qui ne manque pas
»un souper. — Madame, reprit le
»petit homme rabougri, votre mai-
»son est très-respecrable, sans doute;
»mais chacun y est reçu pour son
»argent, et personne, en entrant,
»n'est obligé de montrer à votre por-
»tier ce qu'il a dans sa poche. —
»Comment, monsieur, chacun y est
»reçu pour son argent! Je me fais un
»amusement du jeu, et je n'admets
»chez moi que les personnes présen-
»tées par quelqu'un très-connu. —
»Eh bien! madame, remerciez celui
»qui vous a présenté monsieur le che-
»valier. C'est l'associé de Durocher,
»qui ne s'est pas battu avec monsieur
»le comte, mais qui a été battu au

» café Procope, par M. de Saint-Foix.
» J'en sais quelque chose : j'étais
» présent à la scène. Vous convien-
» drez, madame, que si je ne manque
» pas un souper, je ne manque pas
» non plus l'occasion de vous être
» utile; et les renseignemens que je
» vous donne sur certains individus,
» devraient, ce me semble, être re-
» çus avec quelque reconnaissance.
» — Vous me fatiguez, monsieur,
» vous m'excédez. Que me fait à moi
» qu'on se batte, ou qu'on soit battu?
» Monsieur le chevalier met vingt-
» cinq louis, cinquante louis sur une
» carte ; voilà ce qui m'intéresse. Il
» m'a beaucoup gagné aujourd'hui,
» et je compte pour demain sur ma
» revanche.

» Madame, reprit le docteur, je me
» trouve inculpé par les propos de
» monsieur, puisque c'est moi qui
» vous ai présenté le chevalier. Je
» dois me justifier, et je vais le faire

» le plus brièvement que je pourrai.
» Je suis chirurgien accoucheur ; j'ai
» fait mon cours à l'Hôtel-Dieu, où
» j'ai gagné *maîtrise*. Ce fait ici
» prouve incontestablement du mé-
» rite, est connu de tout Paris : j'ai
» donc des droits à la confiance de
» cette honorable assemblée.
» L'accusateur du chevalier était
» infirmier, madame, infirmier à
» l'Hôtel-Dieu, d'où je l'ai fait chas-
» ser, parce qu'il rognait les portions
» des malades, et qu'il vendait ce qu'il
» dérobait, à la gargotière du coin. Il
» s'est fait depuis colporteur, et il a
» été jeté dans un cul-de-basse-fosse,
» pour avoir distribué la vie privée
» de madame de Pompadour, qui
» était vraie dans tous les points ;
» mais toutes vérités ne sont pas
» bonnes à vendre. C'est moi, ma-
» dame, qui l'ai guéri dans son ca-
» chot, de la fièvre, de gale et d'une
» autre maladie que je ne vous nom-

» merai pas, parce que vous la devi-
» nez. C'est encore moi, madame,
» qui ai pensé son épaule, publi-
» quement macérée d'un fer rouge,
» pour fait d'escroquerie. L'ingrat ne
» me reconnaît plus : j'étais mis assez
» mesquinement, j'en conviens; mais
» alors je commençais mon état,
» j'établissais ma réputation. Jugez,
» madame, quelle foi vous devez don-
» ner aux rapports d'un tel homme;
» et pour lui opposer ses propres ex-
» pressions, remerciez celui qui vous
» l'a présenté. Le voilà confondu, il
» coule, il file, il s'esquive. Il m'em-
» porte un chapeau neuf, et me laisse
» le sien; que je donnerai demain à
» mon valet : (le valet du docteur
» était une femme de ménage qu'il
» payait à six francs par mois.) »

Tous les initiés s'écrièrent que monsieur le chevalier était un très-galant homme, et que la chose était prouvée par la retraite précipitée de

son infâme accusateur ; mais qu'il était extraordinaire qu'on ne sût pas avec qui on se trouvait chez madame Courgel. Madame Courgel, compromise à son tour, appela la Jonquille, et lui demanda si ce n'était pas lui qui avait présenté l'homme qui sortait, comme ayant été autrefois son maître. La Jonquille, qui avait tout entendu, parce que les valets entendent tout ce qui mérite d'être remarqué, la Jonquille, effrayé, fit quinze ou vingt révérences, en balbutiant des excuses insignifiantes ; et il avoua enfin qu'il avait menti pour dix-huit francs, et que ces petits mensonges-là étaient les profits innocens de l'antichambre. Il fallait une victime : la Jonquille fut chassé avec éclat, et le calme se rétablit chez madame Courgel. Dans cette maison-là, comme dans toutes celles qui lui ressemblent, et il y en a beaucoup, on se contente

des apparences. Si on examinait scrupuleusement les hommes, avec qui vivrait-on à Paris?

« Mon cher docteur, dit Robert en sortant, vous m'avez tiré du » plus grand embarras où je me sois » trouvé de ma vie. — Mon cher ami, » j'ai fait mon devoir, et vous ferez » le vôtre. J'ai perdu cinq mille » francs, vous allez me les rendre; » et nous serons quittes. — Mais, » docteur, cinq mille francs..... — » Sont une faible partie de ce que » vous avez gagné. Vous êtes en » veine; vous les retraperez demain » avec les intérêts. — Mais c'est que » cinq mille francs..... — Eh! mon » ami, tout n'est-il pas commun » entre nous? si la fortune vous per- » sécutait, ma bourse ne vous serait- » elle pas ouverte? C'est pour vous » autant que pour moi, que je veux » acheter une maison, une ferme un » moulin. — Je me rends, mon cher

» ami ; mais au moins vous me ferez
» un billet. — Qu'appelez-vous un
» billet? je vous en ferai dix.
» Mon cher hôte, dit Robert en
» rentrant chez lui, vous prêchez
» comme le père Massillon ; mais
» quels raisonnemens opposerez-vous
» à l'évidence? Voilà mille louis ga-
» gnés dans une soirée ; et si Poli-
» crate fut heureux pendant quinze
» ans, pourquoi ne le serais-je pas
» pendant quinze jours? je crois que
» je suis modéré dans mes préten-
» tions. Vingt quatre mille francs
» que voilà ; huit mille francs donnés
» ou prêtés au docteur et à la mère
» d'Angélique, font trente-deux mille
» livres. Or, trente-deux mille livres
» multipliés par quinze, font bien
» quatre cent quatre-vingt mille
» francs dont je suis possesseur en
» deux semaines. Je me retire alors.
» J'observe le régime prescrit par le
» docteur, je finis de me guérir, et

» pendant que nous faisons ensemble
» le cent de piquet, ou une triomphe,
» mon notaire court, s'informe, et
» me trouve une terre seigneuriale
» qui ne me rapportera que vingt
» mille livres de rente, mais qui me
» donnera un banc dans le chœur, le
» coup d'encensoir et le chanteau de
» pain béni. Je ne sais pas même si
» mon nom ne sera pas prononcé
» dans les prières publiques, à la
» suite du *Domine salvum fac regem*;
» et vous sentez quel relief ces belles
» choses-là ajoutent au mérite d'un
» joli homme. Je suis recherché, fêté,
» carressé par les femmes aimables
» de mon village et des environs; je
» fais trois ou quatre heureuses, et je
» désole toutes les autres. Les maris
» se doutent à peu près de ce qui se
» passe, mais ils me font la cour,
» parce que j'ai une bonne table, un
» équipage de chasse, et que je fais
» parfaitement les honneurs de chez

» moi. J'ai de plus... — Vous n'avez
» rien, mon cher monsieur. Vos
» trente-deux mille livres se fon-
» dront, et adieu la terre, l'encei-
» soir, le pain béni et les femmes
» aimables que vous aimez tant. —
» Mais je vous répète qu'il ne me faut
» que quinze jours..... — Et moi,
» je vous dis que trente-deux mille
» livres, et quinze que vous aviez,
» font quarante-sept mille francs, et
» qu'avec cela, un homme qui sait
» se borner, et qui a de la conduite,
» peut entreprendre, faire beaucoup,
» et doubler en quelques années son
» capital par son industrie. — Vous
» avez de petites vues, mon cher
» hôte, et vous ne sortirez jamais de
» la rue Jean-Saint-Denis. — Ma foi,
» monsieur, je m'y trouve fort bien.
» J'y vis dans l'aisance, je ne dois
» pas un sou, j'ai une bonne femme,
» de jolis enfans, que puis-je desirer
» de plus? — L'homme susceptible

» d'émulation, cherche toujous à s'é-
» lever au-dessus de son état.—Alors,
» monsieur, on a tort d'avoir de l'é-
» mulation. Je donne à manger à
» *tout prix*, et si je vous croyais, je
» voudrais être restaurateur. Quand
» je le serais, je prétendrais à l'em-
» ploi de maître-d'hôtel d'un prince
» du sang, de la reine, du roi lui-
» même. Quand je serais maître-d'hô-
» tel, je me croirais fait pour mener
» un empire, comme une cuisine et
» un office. J'aspirerais à tout; et je
» n'obtiendrais rien, parce que mes
» prétentions seraient ridicules, et
» qu'il faut qu'il y ait des petits et
» des grands, puisque la nature, mé-
» nagée dans ses productions, a fait
» des Pygmées et des Patagons, des
» collines et des montagnes. Les
» choses n'en sont peut-être pas
» mieux ainsi, mais elles sont comme
» cela. Mes Pygmées, à moi, car
» chacun a les siens, sont mon por-

» teur d'eau, mon décroteur, mon
» marmiton ; et ils sont à leur tour
» les Patagons du chiffonnier, du
» vidangeur et du mendiant. — Et
» qui sont les Pygmées de ces der-
» niers? — Votre associé Durocher.
» — Il n'en croit rien. — Cela se peut;
» mais je ne connais personne au-
» dessous de lui.

» — Mon cher hôte, nous ne serons
» jamais du même avis. — Le tems
» prouvera qui de nous deux a rai-
» son. — Bonsoir, mon hôte, —
» Bonsoir, monsieur. »

En attendant le moment de placer à côté de lui à la grand'messe, les élus de son cœur, Robert trouva bon d'aller rendre visite à mademoiselle Angélique, qui devait être seule, et lui payer ses mille écus, n'importe comment. Il ne regrettait pas la somme prêtée ou donnée, parce que le prêt ou le don avait été fait en présence de cinquante per-

sonnes, et qu'on considère beaucoup un homme qui prête ou qui donne facilement mille écus. Il n'était pas fou d'Angélique : la facilité de la mère ne rendait pas cette conquête bien précieuse ; il était même à présumer que bientôt elle ne trouverait plus à emprunter sur ce gage-là. Mais Robert était dans la force de l'âge, mademoiselle Angélique était fort bien, et si ses bontés ne valaient pas trois mille livres, elles valaient au moins quelque chose.

Robert arrive, se fait annoncer, se présente. La petite demoiselle était seule en effet. Elle le reçoit bien, très-bien, trop bien, si bien que la tentation expira à l'instant, et que Robert se fût retiré, s'il n'eût su que cette impertinence-là est la seule qu'une femme ne pardonne jamais ; et il ne voulait pas être impertinent avec Angélique, qui, après tout, n'avait d'autre tort que celui d'avoir

une mère corrompue. Ce sont les insinuations et l'exemple qui tuent l'innocence, comme un ver pique et flétrit un bouton de rose.

Robert prit congé d'Angélique, assez mécontent d'elle et de lui, mais paraissant, selon l'usage, attacher le plus haut prix à des faveurs dont il ne se souciait plus. Il conclut de ce qui venait de se passer, que les femmes qui jouent, sont des femmes sans moralité, et que leur prêter est duperie, parce qu'on trouve à bien meilleur marché des filles aussi honnêtes qu'elles, et souvent plus jolies.

Il retourna chez madame Gourgel. Il y vit Angélique et sa mère. Il crut convenable de leur adresser de ces choses flatteuses, qui disent à la mère qui sait entendre, je vous dois mon bonheur; et à la fille, j'en suis pénétré. Quelle fut sa surprise, lorsque la maman lui répondit par une

froide révérence, et que la petite se serra contre sa mère avec l'air timoré de la pudeur! Bien joué, bien joué! pensa-t-il. La révérence veut dire : Monsieur, vous en avez pour vos mille écus, et la rougeur de la petite en sollicite mille autres, que bien certainement je ne lui donnerai pas, mais qu'elle pourra trouver ici.

Il joua. La fortune lui fut fidèle encore, et son ivresse fut au comble. Petit sultan de Vaugirard ou de Surêne, il crut n'avoir plus qu'à jeter le mouchoir. Malheureux! tu ignores ce que l'amour ajoute à la jouissance. Tu ne sais pas même ce qu'est la jouissance sans désir.

« Mon cher hôte, dit-il au bon-» homme qui l'attendait tous les » soirs, et qui lisait, en l'attendant, » ce chapitre de Sénèque, si vanté » par *Hector*, du Joueur; mon cher » hôte, vous voulez rester rue Jean-

» Saint-Denis, et moi j'en sors. —
» Tout comme il vous plaira, mon-
» sieur. — Vous sentez qu'un homme
» qui a quatre-vingt mille francs,
» ne peut vivre à vingt sous par re-
» pas, ni loger à douze francs par
» quinzaine. — Monsieur, l'homme
» qui dédaigne aujourd'hui son petit
» ordinaire et sa modeste chambre,
» pourra les regretter demain. —
» Impossible, mon cher ami. De
» quelque façon que le sort me traite,
» je conserverai toujours une aisance
» que je n'avais pas en entrant chez
» vous. — Cela n'est pas sûr du tout,
» monsieur. — Vous êtes un brave
» homme. — Mais je le crois. — Je
» vous protégerai. — Je vous remer-
» cie. — Je vous enverrai de pauvres
» diables, si j'en trouve. — Oh! vous
» en trouverez. — Mais le chevalier
» des Ormeaux doit prendre un cer-
» tain essor. — Ah! vous vous êtes
» fait chevalier. — Tout comme un

» autre. — Il valait peut-être autant » rester monsieur Robert. — J'étais » si près de mes aïeux! — Et tant de » gens aiment à s'en éloigner! »

Robert déménagea en effet le lendemain, et le déménagement ne fut pas long : un crocheteur le suivit, portant, sans ployer les reins, son mobilier sur son dos. Robert fut s'établir rue Grange-Batelière, à un hôtel fameux où on trouve tout, depuis un caleçon jusqu'à un carrosse de remise. Il ne manqua pas d'en louer un, et de commander une garde-robe complète, lorsqu'il sut que le duc de Choiseuil demeurait dans son voisinage. « Il est probable, » disait-il, que je le rencontrerai en » sortant, en rentrant. Je fais arrêter » mon carrosse; car enfin à tout sei- » gneur, tout honneur. Le duc de » Choiseuil me remercie par une in- » clination, à laquelle je réponds

» par une profonde révérence. Il me
» sourit d'un air plein d'aménité. Je
» descends, et je vais lui demander
» la permission de lui faire ma cour.
» Il me l'accorde de la meilleure
» grace du monde. Je dîne chez lui;
» je m'insinue dans l'esprit de ma-
» dame; ma conversation lui devient
» nécessaire. Elle représente à son
» illustre époux qu'il est inconvenant
» de laisser sans emploi un homme
» qui a figuré au siége de Carthagène,
» et qui s'est battu pour et contre les
» Espagnols. Le duc m'offre une
» compagnie de cavalerie : c'est peu
» de chose; mais j'accepte. Un de
» ses premiers commis me vend une
» croix de Saint-Louis; un généalo-
» giste me fait des ancêtres à juste
» prix; et pour soutenir tout cela,
» je prends un maître d'armes qui
» montre la botte secrète, au moyen
» de laquelle un poltron tue un brave

» homme. Ma femme meurt, j'achète » un régiment, et j'épouse la fille » d'un fermier général. Je.... Mais » occupons-nous d'abord des me- » sures qui doivent amener ces grands » résultats. Commençons par char- » ger un notaire d'acheter le fief » que je dois payer dans quinze » jours.

» Monsieur, je voudrais placer » une somme considérable. — Mon- » sieur, rien n'est plus facile. La terre » de Vaux est à vendre. — Qu'est-ce » que c'est que cette terre-là? — » C'est celle qui a appartenu au fa- » meux surintendant Fouquet. Le » palais et les jardins lui ont coûté » dix-huit millions, qui en valaient » près de trente-six d'aujourd'hui. » C'est là que Fouquet donna à » Louis XIV cette fête célèbre, où » on joua pour la première fois les » Fâcheux de Molière. — Diable!

» cela doit être beau. — C'était ce » qu'il y avait de mieux avant que » Versailles fût bâti. — En vérité? » Et on veut de cela?..... — Deux » millions. C'est pour rien. — Une » terre où on a donné à Louis XIV » des fêtes..... — Qui ont effacé » celles que lui donnait Mazarin. — » Cette terre me tente beaucoup. — » Oh! elle en tente bien d'autres. » — Un moment, monsieur le no- » taire. »

Robert se retire à l'écart, prend une plume, et fait un calcul tout simple. Je dois être heureux pendant quinze jours, et gagner 495,000 fr. Eh bien! au lieu de jouer cinquante louis, je n'ai qu'à en jouer deux cents, et je me trouve subrogé aux droits de M. le surintendant Fouquet ou de ses ayant-cause. Il a donné des fêtes à Louis XIV; moi, j'en donnerai à Louis XV : on dit qu'il les

aime beaucoup. En reconnaissance de l'argent que j'aurais dépensé pour lui, il me nommera maréchal-des-camps, lieutenant-général, maréchal de France : il ne m'emploiera pas et je n'en serai pas fâché.

M. le notaire, j'achète la terre de Vaux. Je vais vous envoyer 10,000 f. pour les frais de contrat, de contrôle, etc.; et vous relaterez dans l'acte, que je m'oblige à payer..... quand...? Nous sommes au 6 mai..., je paierai le 21 du mois courant :.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

Robert se garda bien de manquer l'envoi de ses fonds. Après les avoir fait remettre au notaire, il alla promener aux Tuileries son habit de lustrine, et sa longue et inutile épée. Il se balançait dans la grande allée : elle était fréquentée alors. Il fixait

toutes les femmes et ne les lorgnait pas : la mode d'avoir la vue basse n'était pas encore imaginée. On eût trouvé étrange de voir des jeunes gens en lunettes, les vieillards en perruques brunes, et de vieilles édentées en rubans *hortencia*, contentes d'elles-mêmes, et s'imaginant cacher leur caducité sous des ornemens qui les rendent plus remarquables.

Robert remonte dans son remise, se fait promener sur les boulevards, s'arrête au Cadran-Bleu, fait servir un dîner de dix personnes, parce qu'il est sûr qu'où il y a pour dix, il y a pour un. Il fait monter Fanchon la vielleuse, maintenant aussi célèbre que Sapho ; il s'amuse de son instrument et d'elle ; il baille enfin : qui maintenant, est digne d'amuser monsieur? Il repart; il descend chez Mad. Courgel

Courgel. Il entre avec fracas, il coudoie tout le monde, et tout le monde lui fait place. Il s'assied, il joue à écraser la banquière; il la débanque en effet. Courgel est affecté et ne se démonte pas. Il va chercher et il met devant sa femme les fonds destinés à acquitter le lendemain trente lettres de change. Les effets seront protestés : tout appartient à Robert, qui sort la tête haute, le regard altier, et chacun se range devant lui. Il jette de l'or aux laquais de Courgel, aux laquais leurs amis, et à tous ceux qui se trouvent sur son passage. En descendant chez lui, il déclare que rien n'est si modeste, et plus insupportable, par conséquent, qu'un remise. Il paie son cocher au double de ce qu'il lui doit; il ordonne à son hôte de lui avoir le lendemain, dans la matinée, un carrosse à train doré et à paneaux vernis par *Martin*. Il veut des chevaux barbes, un cocher à

moustaches et deux laquais de six pieds.

Le lendemain, Courgel, qui avait des passions, mais qui conservait des sentimens d'honneur, se brûla la cervelle; et c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Sa femme, à qui il ne restait que de la jeunesse et des charmes, résolut d'en tirer parti; cela vaut mieux que de voler. Le lendemain encore Robert reçut un billet par lequel le vicomte de Cougy se plaignait qu'un aussi beau joueur se bornât à faire la partie d'une bourgeoise. Il n'en était aucune où on se fît un vrai plaisir d'admettre Monsieur le chevalier, et, s'il le trouvait bon, on l'irait prendre à six heures, et on le conduirait au Palais-Royal, où on taillera un magnifique trente et quarante.

« Bien certainement, dit Robert, » je ne laisserai pas échapper l'occa» sion de faire la partie d'un prince

» du sang. Il est flatteur pour moi
» d'être son égal... tant que j'aurai
» les cartes à la main. Mais soyons
» prudent et sage, et commençons
» par mettre chez mon notaire un
» demi-million en sûreté. »

A six heures très-précises, Monsieur le vicomte se fait annoncer. Le chevalier des Ormeaux va au-devant de lui jusqu'à son antichambre, le comble d'honnêtetés, proteste qu'il n'oubliera jamais que c'est à lui qu'il doit l'honneur d'approcher son altesse, fait porter trois mille louis dans son carrosse, et part gaîment, sans réfléchir que si Courgel a perdu douze cent mille francs en huit jours, ce qu'il lui a gagné peut se fondre aussi promptement. L'expérience n'est qu'un grand mot, et les assignats ont succédé aux actions de la rue Quincampoix, comme la Vendée à la Fronde, la Fronde au siége de la Rochelle, le siége de la Rochelle à

la ligue; et c'est ainsi qu'en remontant de siècle en siècle, vous trouverez toujours les mêmes fautes, les mêmes crimes, les mêmes malheurs, perdus pour la génération suivante.

On descend au Palais-Royal, et M. le vicomte apprend à Robert qu'il est d'usage de remettre son argent à un caissier de banque, qui, en échange, donne des jetons, qu'on reçoit au jeu pour vingt-cinq louis, et qui sont payés au porteur en sortant. Ce mode évite l'embarras d'avoir devant soi une somme énorme, disait M. le vicomte. Les vrais motifs de ce troc étaient qu'il faut du temps pour compter cent louis, et que quatre jetons se trouvent sous la main; qu'ainsi la banque taille six coups de plus sur six; que les ponte[illegible] calculent moins, quand ils ne tirent pas d'or de leur poche, et qu'enfin ils sont forcés de jouer au moins vingt-cinq louis par coup, ce qui fait un petit jeu très-passable.

L'assemblée était superbe. Le plus riche salon était paré des plus belles femmes de la cour. Des cordons bleus leur adressaient les choses les plus aimables, en attendant le moment d'offrir leurs vœux à l'aveugle déité, aux pieds de laquelle nous sommes tous. Robert ne doutait pas que M. le vicomte le présentât à M. le duc; mais M. le vicomte n'était qu'un croupier de banque, et le banquier lui-même n'était qu'un homme aux gages de M. le duc.

C'est le vicomte qui était chargé de trouver et d'introduire des gens qui eussent de l'argent, et un extérieur de mise. C'est à ces gens-là qu'on donnait des jetons pour leur or. Les autres en prenaient sur un simple reçu qu'il fallait retirer dans les vingt-quatre heures, à peine d'être déshonoré; mais on ne l'était pas,

quand on écrasait, sous des roues qu'on devait au carrossier, une famille qui demandait, à genoux, du pain à celui auquel elle avait confié sa fortune.

Le vicomte dit à Robert qu'on ne présentait jamais les jours de jeu, mais qu'il était le maître de saluer son altesse, s'il en trouvait l'occasion. Robert poussa, jusque dans un coin, monseigneur, qui l'évitait, et lui adressa un compliment, auquel monseigneur répondit en levant les épaules. Le chancelier du prince tira Robert à l'écart, et lui dit qu'on ne parlait à monseigneur que lorsqu'il jugeait à propos d'adresser le premier la parole à quelqu'un. Robert piqué, répliqua qu'il croyait valoir autant que l'argent qu'il avait déposé à la porte, et que puisque monseigneur visait à l'un, il ne devait pas repousser l'autre. « Au reste, ajouta-t-il, il paraît » que monseigneur spécule sur le

» jeu. Je suis aussi spéculateur, moi. « J'ai acheté la terre de Vaux, mon- » seigneur la paiera ; je lui gagnerai » même son apanage s'il veut le » jouer, et quand il n'aura plus rien, » et moi tout, je vaudrai mieux que » lui : le monde a déjà décidé la » question. »

Le chancelier, outré de tant d'impertinence, fut demander au caissier de banque combien cet individu avait compté à la caisse. S'il n'y eût mis que deux cents louis, on les lui rendait à l'instant, et il sautait par la fenêtre. Mais M. le chancelier crut devoir calmer par des attentions, par quelques égards, un homme qui avait soixante-douze mille livres.... à risquer.

Messieurs, faites votre jeu, dit le représentant de monseigneur, c'est-à-dire celui qui taillait pour son altesse. A ce mot académique, parabolique, cabastique, électrique, dia-

bolique, les conversations particulières s'arrêtent comme par enchantement. Le plus profond silence règne dans le salon, on s'empresse, on se place : le grand œuvre va commencer.

A la manière dont débute Robert, il semble qu'il ait enchaîné la fortune. Il hasarde les plus grands coups, il les gagne; il double, il triple ses mises, il gagne encore. Le banquier tremble, Robert rit. Son altesse quitte le salon; son chancelier s'approche du favori de Plutus, lui parle à voix basse, et le prie de modérer son jeu. « Point de considération, s'écrie » Robert, pour ceux qui répondent » à un homme comme moi avec les » épaules; point de pourparlers avec » leurs gens. Tout ou rien est ma » devise : je joue cent mille francs à » la noire. »

Le banquier, interdit, ne sait s'il doit tenir. Le chancelier lui fait un

signe, qui veut dire que l'honneur de son altesse ne lui permet pas de reculer. L'honneur de soutenir une folie! Monseigneur n'en a jamais eu d'autre.

Le banquier va tirer : tous les spectateurs ont les yeux fixés sur ses mains. Ils cherchent à deviner la carte qui va sortir ; ils attendent la seconde, la troisième. Ceux qui perdent font des vœux pour le ponte ; les gagnans en font pour le banquier : si on le ruine, ils sont arrêtés au milieu de leurs succès.

Toute l'assemblée se partage en deux partis, que la force du coup intéresse également.... Le hasard a prononcé.... C'en est fait.... Robert a perdu.

Il pouvait faire une retraite honorable, et s'éloigner chargé d'or. Mais renoncera-t-il aux plus brillantes espérances, parce qu'il a perdu un coup? S'exposera-t-il aux plaisante-

ries amères de M. le chancelier? Un homme raisonnable n'eût pas balancé. Robert n'hésita pas un instant; mais le parti qu'il crut devoir indispensablement prendre, fut de se conduire en forcené.

Il joue deux cent mille francs et les perd. Réduit aux jetons qu'il a reçus à la porte, il les jète sur le tapis, et les voit disparaître. Les mots piquans se font entendre; un rire moqueur éclate de tous côtés. Robert, exaspéré, dit qu'il a encore cinq cent mille francs, et qu'il va les chercher. A ces mots, le rire s'éteint, les railleries cessent : un homme qui a cinq cent mille francs, qu'il est possible de tripler dans un quart d'heure, peut redevenir un homme très-respectable : l'événement décide de ce qu'il vaut.

Par une suite de la fatalité qui commençait à le poursuivre, Robert trouva son notaire chez lui. Il retire

ses fonds. il remonte en carrosse, il revient au Palais-Royal, au galop de ses barbes : il semble qu'il veuille dérober le tems, qui bientôt va lui paraître si long!

Il entre, il s'avance entre deux laquais chargés de sacs. Huit à dix cartes vont décider de cent mille écus.... Le banquier les retire avec une apparente modération, sous laquelle il cache le desir de dépouiller le perdant des deux cent mille francs qui lui restent. Robert a perdu la tête, et les joue.... Il n'a plus que d'inutiles regrets; il est en proie au désespoir.

Son profond accablement annonce qu'il est ruiné sans ressource, et on est sans pitié pour un homme ruiné. On lui reproche les torts de la fortune; on en fait les siens. On le blâme d'avoir couru des chances qu'on suit soi-même tous les jours. L'amour-propre cherche sans cesse

des victimes ; il s'applaudit d'en trouver, il les immole sans remords.

Une huée générale annonça à Robert que sa considération s'était évanouie avec son argent. Le chancelier se comporta avec décence; il fit taire les mauvais plaisans : il ne fallait pas que d'autres malheureux eussent à redouter plus que la perte de leur or. Le banquier continue de *tailler*, et déjà Robert, perdu dans la foule, fait place à d'autres téméraires. Il s'éloigne peu à peu du fatal tapis; il gagne l'antichambre, il descend, il se jète dans son carrosse, il rentre chez lui; et ce lit, autour duquel voltigeaient, la nuit précédente, les songes légers et séducteurs, n'est plus environné que des soucis dévorans qui en chassent le sommeil.

Robert ne dormit point; mais il n'était pas homme à s'affliger long-

tems. Pourquoi en effet s'affecterait-il d'un mal qu'il n'a pu empêcher? N'est-il pas plus simple d'en chercher le remède? Est-ce sa faute, si la fortune est inconstante? N'a-t-elle pas trompé de plus grands hommes que lui, et Charles XII s'est-il brûlé la cervelle après la bataille de Pultawa? Ainsi raisonnent ceux qui ne veulent pas s'avouer qu'ils sont les auteurs de leurs propres malheurs.

Au lieu de s'occuper du passé, sur lequel il n'y avait pas à revenir, Robert examine quelles sont ses ressources. « J'ai dix mille francs chez » le notaire. Le contrat est rédigé; » mais il n'est pas signé, par conséquent, il n'est pas contrôlé : je ne » dois donc que le papier marqué et » l'écriture. Je laisse cent écus pour » cet objet, c'est payer en grand seigneur. Reste neuf mille trois cents

livres, ci. 9,300

» Mon carrosse et mes
» chevaux m'ont coûté
« douze mille livres. Je les
» vends six, ci. 6,000

« Ma livrée, or et ar-
» gent, m'a coûté trois
» mille six cents livres. Je
» déshabille mon cocher
» et mes deux laquais. Je
» les renvoie, et je vends
» les galons cinq cents
» francs, ci. 500

Total. . . . . 15,800 l.

« Il me reste donc quinze mille
» huit cents livres. C'est cent
» francs de plus qu'agréable
» commençant à jou
» cela une superbe garde
» me plaignais! ingrat que je suis!
» Je conserverai ma garderobe,

» parce qu'on repousse un homme
» vêtu comme un gueux, tandis
» qu'avec un habit de cent pistoles
» sur le corps, on est reçu partout,
» et que pour relever mes affaires,
» il faut que je continue de voir le
» grand monde.

« Çà, voyons, que ferai-je de mes
» quinze mille huit cents livres?
» D'abord, je ne jouerai plus, c'est
» une chose décidée. Le jeu est at-
» trayant; mais, comme me l'avait
» fort bien dit le bonhomme de la
» rue Jean-Saint-Denis, rien n'est
» plus incertain que ses produits. Je
» ne peux espérer de succès plus
» marqué que ceux que j'ai obtenus,
» et si je donnais encore, je ne me
» bornerai, pas davantage, je me
» connai! Non, je ne jouerai plus.»
Ne trouvez-vous pas que Robert
devient raisonnable? Son retour à la
raison lui coûte un peu cher; n'im-

porte : il est tant de gens que le malheur ne corrige jamais ! Voyons où le conduiront ses sages réflexions.

Il commence par exécuter ses projets de réforme. Il déclare bonnement à son notaire qu'il s'est cru millionnaire et qu'il s'est trompé. Il paie l'écriture et reprend son argent. Il vend équipages, chevaux, galons ; il eût vendu ses laquais, s'il eût trouvé un acheteur. Il paie son hôte, et va se cacher, non dans la rue Jean-Saint-Denis ; on n'aime pas à se montrer à ceux qui ne compatiraient pas à des malheurs qu'ils ont prévus, et qu'ils regarderaient comme bien mérités ; Robert va loger rue de la Calandre, petite rue [illegible] horée, où on peut se donner pour ce qu'on veut, ce qui est assez agréable quand on n'est rien.

Robert installe à son nouveau domicile, son sang calmé, après une fermentation soutenue de cinq à six

jours, il pensa à son bras, ou plutôt la douleur le fit souvenir que depuis quatre jours ce bras n'avait été pansé.

« Par exemple, dit-il, il n'y a pas là de ma faute; c'est celle du » docteur. Son métier est de soi- » gner ses malades, et s'il se fût » présenté, je l'aurais reçu. Ah! je » vois ce que c'est. Il me doit cinq » mille francs, et il ne se soucie » pas de me les rendre Et moi, qui » fier de mon opulence, ai dé- » daigné un billet, quand il voulait » m'en faire dix! Cinq mille francs » sont bons à ajouter à ce qui me » reste: je vais écrire au docteur.... » Eh! mon Dieu, mon Dieu, que » sens-je donc là!.... Cela n'est pas » possible, n'est pas croyable..... » Quoi! mademoiselle Angélique.... » Hélas! il est trop vrai, et j'ai payé » cela mille écus! Quand on paie » ainsi, si on n'est point à l'abri du

» repentir, on doit l'être au moins des
» accidens. Qui diable aussi eût pu
» prévoir pareille chose? La fraî-
» cheur d'Hébé, la timidité de l'in-
» nocence... Il n'y a pas encore là
» de ma faute; mais, vîte, vîte, écri-
» vons au docteur. »

Le docteur arrive avec son habit neuf, mais avec du linge sale et des bas crottés. « Mon cher docteur, lui » dit Robert, je vois que le sort ne » vous a pas mieux traité que moi. » — Mon cher ami, il me fallait un » revers pour me rendre à moi-» même, à mon état, à mes ma-» lades. Je l'ai éprouvé, et tout est » pour le mieux. Adieu, femme, mai-» son et moulin. — Adieu la terre de » Vaux. — Voyons votre bras. — Ah! » voyez autre chose. — Voilà qui est » superbe : cette maladie me fera le » plus grand honneur. Il y a réu-» nion, complication; vous avez, » mon cher ami, tout ce qu'on peut

» avoir—Vous m'effrayez, docteur.
» —Oh ! ne craignez rien, je vous ti-
» rerai de là sans avoir recours à
» l'amputation. Mais, dites-moi, vous
» reste-t-il de l'argent? — Quinze
» mille francs environ.—Prêtez-moi
» cinquante louis.—Hé, docteur, vous
» me devez déjà cinq mille francs....
» —Oh, ne parlons pas de cela, je
» vous en prie. — Mais j'en parle,
» corbleu. — Je n'ai pas le sou, et
» pour vous guérir, il faut que je
» vive. Je ne vous demande que douze
» cents francs, je ne peux vous traiter
» à moins, et qu'importe que vous
» payiez avant ou après? — Mais mes
» cinq mille francs.—Ils sont perdus.
» — C'est consolant. — Donnez-moi
» cinquante louis, vous dis-je, et
» remettez-vous au lit. — Mais, doc-
» teur. — Point de *mais*, dépêchez-
» vous, ou je vais chercher de l'ar-
» gent ailleurs.—Au moins, docteur,
» vous ne me demanderez plus rien.
» —Ah ! j'en suis incapable. »

En santé, on brave le médecin et le confesseur. Est-on vivement piqué, on revient au confesseur et au médecin. On les écoute comme des oracles, on tremble devant eux, on cherche sa destinée dans leurs regards, guérit-on? or se moque de l'un et de l'autre, et on en est bien puni : on meurt abandonné de la faculté, et dans l'impénitence finale, ce qui est très-malheureux.

Robert, timoré comme un malade qui ne connaît pas son mal, lâche les cinquante louis au docteur. Le docteur fait son ordonnance pour la maladie nouvelle, et examine le bras. «Il est bleu, mais ce n'est rien »que cela. C'est sans doute l'effet de »la pression des bandes et de votre »négligence.—De la vôtre, monsieur. »—Au reste, je vais imbiber la com»presse de camphre, et nous verrons »ce soir.»

Le docteur part, très-décidé à revenir en effet dans la soirée. Mais un joueur, qui a cinquante louis dans sa poche, sait-il ce qu'il deviendra? Le docteur s'était glissé chez Courgel, sans trop savoir comment. Son air commun, sa mine bizarre le réduisent désormais aux tripots. Il va de l'un à l'autre. Il perd ici, il gagne là. Dans ces alternatives de perte et de gain, il a oublié la double maladie de Robert. Tant qu'il a dix louis dans sa poche, peut-il s'occuper d'autre chose que du jeu?

Le docteur fait grande chère, par un raisonnement tout simple : c'est que ce qu'il mange n'est pas tout-à-fait perdu. Il achète, par la même raison, deux chemises et deux paires de bas de soie, qu'il pouvait se trouver dans l'impossibilité de se donner le lendemain, et il n'en faut pas plus pour être toujours propre à Paris, où on trouve des blanchisseuses à la

minute, comme des cafés à la seconde, des tailleurs à l'instant, des filles sans cesse.

Il faut finir par perdre, quand on joue toujours. A la fin de la seconde journée, il ne resta au docteur que ses deux chemises et ses deux paires de bas. « Ma foi, dit-il, il y a toujours un beau côté dans les choses »les plus désastreuses : je perds cinquante louis à la vérité ; mais je »les paierai avec des ordonnances, »et au moins je suis en linge, c'est »fort agréable. »

Il arrive chez Robert, sa chemise dans sa poche, et des cartes dans l'autre. « Je n'ai plus le sou, mon »cher ami. Nous allons vivre en philosophes. Nous raisonnerons sur »l'instabilité des choses humaines : »cela fait passer le tems et ne coûte »rien. Je vous ai mis à la diète ; il ne »vous faut que du bouillon : moi, je-

»mangerai le bœuf; vous guérirez, »et je me maintiendrai en santé.

»Vous ne me répondez pas? Qu'a»vez-vous donc?—Je souffre horri»blement du bras, et d'ailleurs, — »Mon cher ami, l'homme est né pour »souffrir. Il pleure en naissant; en »grandissant, il est sans cesse contra»rié, et c'est un pauvre hère, s'il n'a »pas le bon esprit de rire de tout »cela.—Job riait-il, accablé de souf»frances?—Bah! Job était un mau»vais joueur.

»Voyons quels progrès a fait le »cadeau de mademoiselle Angéli»que....C'est plus beau qu'avant-hier. »Quelle cure, mon ami! Vous me »parliez de cinq mille francs que je »vous dois! c'est une misère: je vous »devrai une réputation immortelle. »Et ce bras — Je ne le sens plus, »docteur.—Bah! ceci est fort. Voyons »le bras.... Il est gangrené. Il faut le »couper sans balancer: c'est l'affaire

» d'un instant. — Me laisser couper
» le bras, monsieur! — Ou mourir
» dans les quarante-huit heures; choi-
» sissez. — Malheureux que je suis, à
» trente-six ans perdre un bras! — Ce
» n'est que le bras gauche. — Je n'y
» consentirai jamais. — Faites donc
» votre testament, dépêchez-vous :
» ne m'oubliez pas : il vaut autant
» que j'hérite qu'un autre. — Mais,
» docteur, avant de couper, ne pour-
» rait-on pas faire une consultation?
» Je la paierai ce qu'on voudra. — Oh!
» une consultation ne tourne guère
» qu'au profit des médecins. Au reste,
» si cela vous fait plaisir, je vous aurai
» des consultans. Combien en vou-
» lez-vous? — Trois. — Je ferai le qua-
» trième, et dans ces cas-là, il faut
» être en nombre impair. Et pour-
» quoi? — Parce que les opinions
» étant nécessairement divisées, il n'y
» a que le nombre impair qui assure
» une majorité. — Amenez-en donc
quatre

» quatre. Mais je vous déclare que » j'adopterai l'opinion de ceux qui » ne seront pas de votre avis. »

Le docteur ne brillait pas par ses relations avec les membres de la faculté. Au reste, les confrères qu'il amena, étaient gens à tuer leur homme tout aussi bien que MM. Tissot et Petit. C'était un tireur de dents de la place de Grève, l'inventeur d'un spécifique propre à trente-deux maladies, un apothicaire, et l'éditeur des ouvrages de médecine, très-savant, à ce qu'il prétendait, à force d'avoir lu des manuscrits *médicinaux*.

Il est des choses tellement claires, qu'elles préviennent toute espèce de discussion. Ainsi que les hommes bien organisés conviennent qu'il fait jour à midi, que ce qui est vrai aujourd'hui ne l'était pas hier, que

l'intrigue est le levier qui soulève le monde, de même les cinq docteurs décidèrent le bras bien et dûment gangrené. Pour le bien de l'humanité, ils attachèrent Robert aux quatre colonnes de son lit, et d'autorité ils le séparèrent d'une partie qui allait emporter le tout.

« Mon pauvre bras, disait Robert » en le voyant tomber dans le ba» quet, il m'allait si bien! C'est vous, » docteur, qui avez développé ma » passion pour le jeu; c'est vous qui » êtes cause que j'ai connu made» moiselle Angélique, c'est vous..... » — Reprochez-moi toutes les folies » que vous avez faites si vous n'a» vez fait que cela. Est-ce moi qui » vous ai conseillé d'être journaliste » et d'écrire de manière à vous faire » briser les membres? Est-ce moi » qui vous ai brouillé avec M. Mo» reau, qui vous donnait une exis-

» tence douce et sûre? Est-ce moi
» qui vous ai fait monter votre mai-
» son sur le ton le plus brillant,
» quand vous n'aviez que la pro-
» messe d'une place que vous étiez
» incapable d'exercer? Est-ce moi
» qui vous ai fait accueillir un pré-
» tendu cousin qui vous a coiffé le
» premier? Est-ce moi qui vous ai
» marié? Est-ce moi..... — Assez,
» docteur, assez; j'avais oublié tout
» cela. — Oubliez de même le mau-
» vais bras que je vous ai ôté. Vous
» vous accoutumerez à n'en avoir
» qu'un, comme tant de gens s'ac-
» coutument à n'avoir qu'une jambe,
» qu'un œil, à n'en avoir pas du
» tout; à être bossu, cul-de-jatte,
» comme je m'accoutume à n'avoir
» pas le sou et à porter mon mobi-
» lier dans ma poche. Une chemise
» sur moi, celle-ci et deux jeux de
» cartes, voilà tout ce que je possède

» au monde. M'entendez-vous plaindre? Me voyez-vous faire l'enfant? » — Vous avez vos deux bras. — Hé, » que de bruit pour un bras de plus » ou de moins! Faisons une partie, » cela vous dissipera. — Êtes-vous » fou? Joue-t-on aux cartes avec une » main? — Je mêlerai pour vous, » je donnerai pour vous, et ça ira. » — Vous n'avez pas d'argent, dites-» vous? — Ma chemise contre un » petit écu. — Tope. A quel jeu? » — A la triomphe. »

Le docteur n'osait plus essayer d'emprunter : il savait que les gens les plus faciles se fatiguent de donner, et qu'il devait être démontré pour Robert que ce qu'il prêtait était perdu. Il était plus simple de jouer petit jeu, de se donner ainsi un air de complaisance, d'égards, d'attentions ; et le docteur ne risquait qu'une chemise contre quinze mille

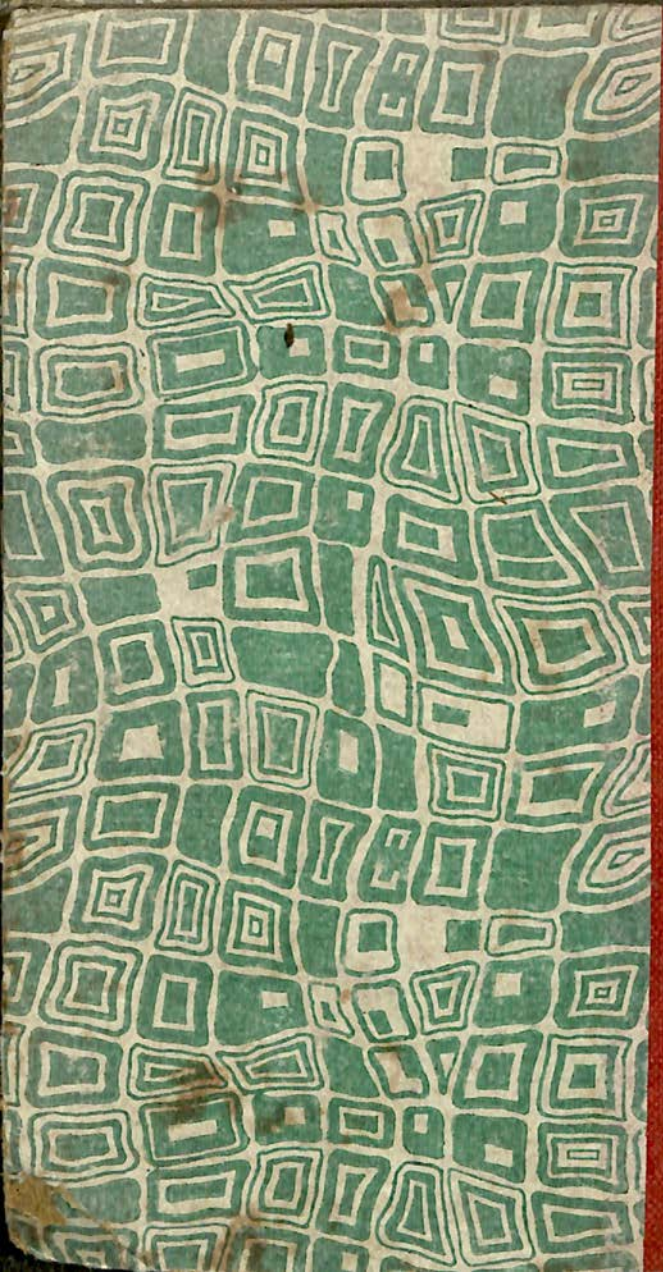
francs, qui pouvaient peu à peu passer de la bourse du malade dans la sienne. Robert ne savait pas jouer. Il perdait un louis, il en perdait deux, trois, que le docteur se hâtait d'aller perdre ailleurs, sous le prétexte de visiter ses malades.

A la fin des six semaines, il restait peu de chose à Robert, et le docteur ne possédait que ses deux chemises et ses deux paires de bas. Le docteur était toujours de bonne humeur, et Robert s'égayait à mesure que sa santé se rétablissait. Il devenait fort adroit du bras qui lui restait, et il observait avec beaucoup de sagacité que si la nature ne nous en eût donné qu'un, il eût bien fallu se passer de l'autre.

Il dînait fort bien tous les jours. Il avait encore de quoi dîner pendant un mois, et un homme du ca-

ractère de Robert ne prévoit pas les événemens de loin. D'ailleurs, on est toujours riche avec six francs dans la poche et des projets dans la tête.

Fin du Tome troisième.

00099982

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015